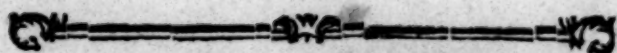
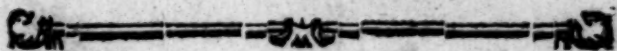
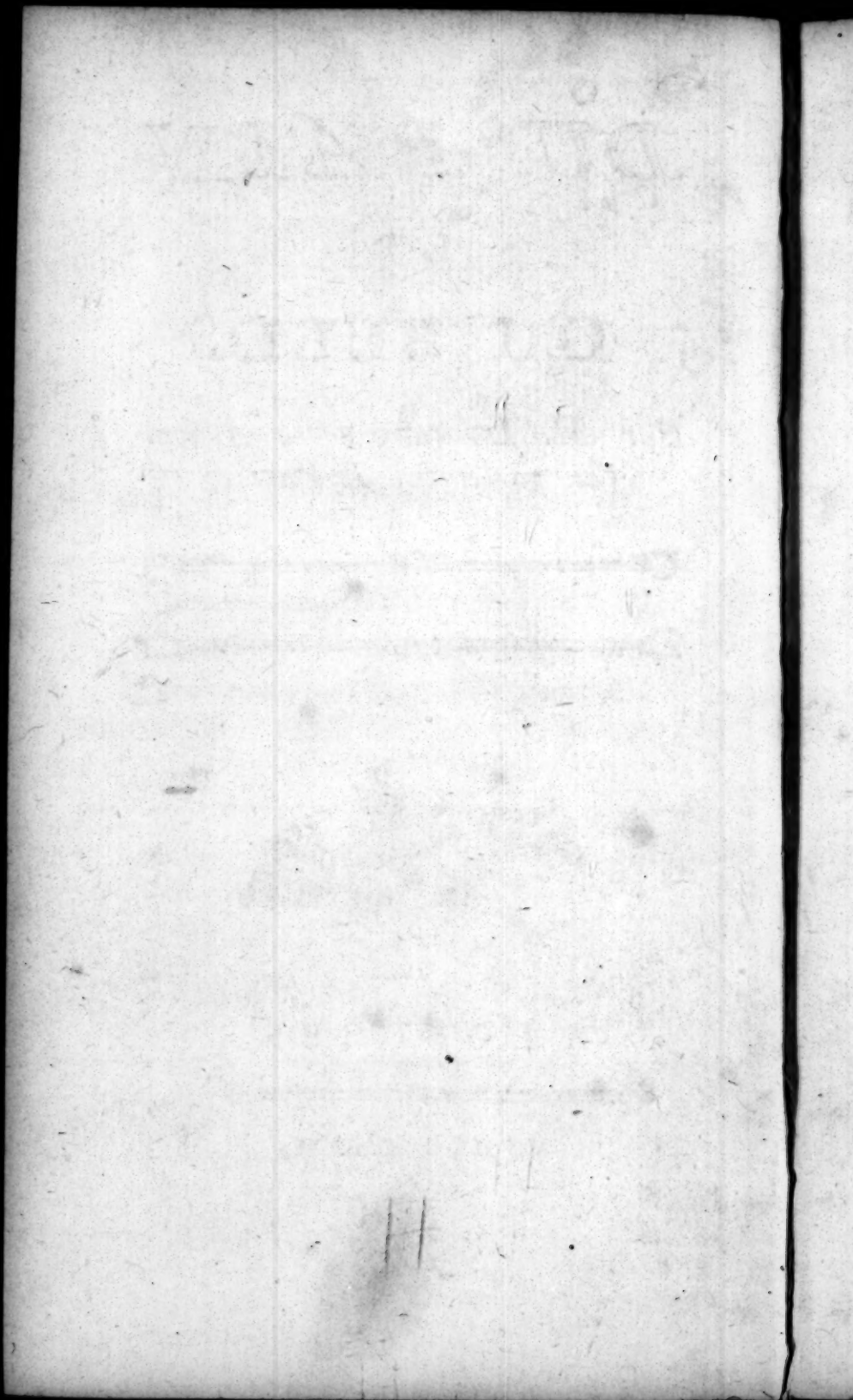


ŒUVRES
DE
M. LINGUET.



TOME SIXIEME.



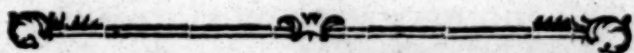


x
DU PAIN

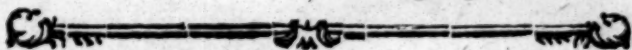
ET

DU BLEND.

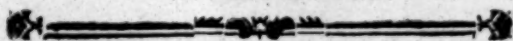
Par M. LINGUET, Avocat
au parlement de Paris.



Intelligite qui judicatis.



A LONDRES.



M. DCC. LXXIV.

THE [illegible] OF [illegible]

BY [illegible]

LONDON: [illegible]

18[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



AVERTISSEMENT.

LA matiere que je vais traiter est usuelle. Il s'agit de la subsistance des hommes. Il n'y a personne de nous qui ne soit intéressé à la voir approfondie. Les tristes fruits qu'ont fait éclore les maximes des philosophes, que je combats, doivent sans doute faire desirer de voir encore remuer ce terrain où ils les ont plantées avec tant d'audace & de profusion. Les maximes qui ont fait illusion à tant de bons esprits, depuis dix ans, & produit des maux peut-être irréparables, sont aujourd'hui décriées, mais elles ne sont pas détruites. L'enthousiasme, qui les a fait naître

vj *Avertissement.*

& adopter peut les reproduire encore & préparer aux générations futures des paroxismes aussi douloureux que ceux dont nous avons été témoins.

Le public doit souhaiter qu'il se présente enfin une main vigoureuse & hardie qui aille jusqu'à la racine de ces germes empoisonnés, & qui sans en craindre l'influence vénimeuse pour elle-même, les extirpe sans retour du vaste champ qu'ils ont infecté. C'est ce que j'ai promis d'entreprendre & ce que je vais tâcher d'exécuter.

Quand j'y ai travaillé pour la première fois en 1771, j'avois ensemble la vérité, le bien public à défendre, & une vengeance à exercer. Il auroit été plus sage de dédaigner celle-ci & de l'attendre du temps. Je fais aujourd'hui

d'hui ce que j'aurois dû faire alors. Je retranche de mon ouvrage tout ce qui m'étoit personnel , & même tout ce qui pouvoit sentir un peu la passion. Je ne conserve que ce qui peut être d'une utilité générale , & achever d'éclaircir une question que l'expérience a déjà résolue.

Afin de prévenir toute équivoque, je déclare ici qu'en combattant une doctrine infiniment préjudiciable , je ne la confonds pas avec ceux qui la prêchent. Je n'ai aucun dessein de compromettre, ni leurs mœurs, que je crois très-honnêtes, ni leurs personnes, que je respecte. Je n'en connois aucun par moi-même, mais je ne leur fais pas l'injustice de leur supposer à tous des ames sanguinaires. Leur dessein n'étoit point de déclarer la guerre aux

générations présentes & futures.
J'en suis convaincu.

Ils ont été trompés , & leurs erreurs, quelque terribles qu'elles soient par leurs suites, ne peuvent être attribuées qu'à des fausses supputations. Ils ont parmi eux des hommes respectables par leurs vertus , justement chéris par la douceur de leurs mœurs , connus par leur bienfaisance , par des traits d'une générosité compatissante , & dont la vie rapprochée de leurs maximes forme le plus étrange contraste qui ait peut-être jamais frappé l'œil d'un observateur.

Voilà ce que je pense des économistes , & ce que j'en ai toujours dit. La première édition de cet écrit renferme déjà ce témoignage honorable que je leur rends. Il s'en faut bien qu'ils

se soient piqués d'une semblable équité. Ces philosophes en général se sont défendus avec des armes bien indignes de la philosophie. Je ne parle pas seulement des intrigues secrètes , des manœuvres souterraines avec lesquelles ils s'efforçoient dans le temps de leur regne de faire imprimer les ouvrages qui leur étoit contraires , & d'enchaîner les hommes assez courageux pour les attaquer. J'ai en vue leur maniere de peindre dans leurs réponses les adversaires de la science. Il n'y a point de moyens qu'ils n'employassent pour les rendre odieux ou ridicules.

Tantôt ils s'attachoient à leur état pour rendre leurs démonstrations suspectes , comme ils l'ont fait à l'égard de M..... receveur-général des fermes , à

x *Avertissement.*

Nantes , citoyen estimable par son mérite & par ses talents ; dont l'emploi n'a rien que d'honnête , surtout dans un pays d'état , & n'est susceptible d'aucun des soupçons que le titre d'officier de finances semble autoriser.

Tantôt ils se permettoient les plus indécentes plaisanteries , comme ils l'ont fait à l'égard de M. l'abbé G... Un de leurs journalistes ne l'a désigné qu'en l'appelant *un italien qui s'en alloit tout à l'heure*. Ce trait plein de sel & de génie a été soigneusement écrit en lettres italiques , de peur que sa finesse ne le rendît imperceptible : comme si le pays de l'auteur pouvoit influencer sur la bonté de son livre , ou que son départ pût affoiblir ses raisonnements.

Ils en ont agi de même à l'é-

gard de M. le C. D. L. homme que ses qualités personnelles distinguent encore plus que son rang, tout illustre qu'il est; homme qui a eu le courage de prendre des Anglois ce qu'ils ont de meilleur sans contredit, la hardiesse de penser dans un rang élevé, & l'amour du travail dans l'opulence. Il a, d'après l'expérience & la réflexion, senti le vuide & le danger de la charlatanerie économique. Il l'a fait voir dans une brochure où il ne s'est désigné que par ces lettres initiales, le C. D. L. Le même journaliste les a expliquées ainsi, *le copiste de Linguet*; on peut voir dans les *éphémérides*: comment ils m'ont traité & leurs partisans rougissent aujourd'hui de ce qu'ils se sont permis dans les cercles, dans les conversations,

xij *Avertissement.*

à une époque où la plus singulière méprisem'exposoit à la haine d'une partie de la nation & à l'envie de l'autre, où je passois pour un courtisan vendu à la faveur, pour l'instrument ou même le moteur d'une révolution, tandis que j'étois le plus paisible, le plus retiré, le plus oublié des hommes, tandis que je m'interdisois avec plus de scrupule qu'aucun de mes confreres, non-seulement les affaires politiques auxquelles je n'ai jamais été appelé, mais les affaires privées dont mon état me fesoit un devoir & une nécessité de me mêler.

C'est avec ce mélange de boufonneries, d'insinuations malignes & d'invectives grossières qu'ils réussissoient à travestir quiconque n'étoit pas de leur parti en monstre dangereux ou en infecte

méprisable. C'est ainsi qu'ils parvenoyent à faire regarder tous les vrais citoyens qui dédaignoient leur jargon mystique comme des ennemis de la vérité, & les cœurs vraiment humains qui détestoient les principes meurtriers de la science comme les destructeurs du bonheur public.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que si jamais une cabale philosophique a mérité ces cruelles qualifications, il faut le répéter, c'est la leur. Au seizieme siecle, dans ce déluge de sectes qui déshonoroient & déchiroient la religion, il s'en éleva une d'anabaptistes, qui se flattoient de rendre service aux petits enfants, en leur ôtant la vie après le baptême, parce que par-là ils leur procuroient un bonheur sûr & inaltérable. Les économistes

sont les anabaptistes de la philosophie. Ils proposent de tuer les hommes pour les rendre heureux. Ils disent que le meilleur moyen de les garantir des besoins, c'est de les faire périr de faim. Voici un petit abrégé de leur évangile.

Tout vient de la terre ; donc la culture des grains doit être l'unique objet de la politique.

La terre ne peut être cultivée que par des gens riches ; donc le gouvernement ne doit songer qu'à enrichir les cultivateurs.

L'opulence des cultivateurs ne peut être fondée que sur le haut prix du grain ; donc le ministère doit travailler à hausser le prix du grain par quelque moyen que ce soit.

Le plus sûr moyen de hausser le prix du grain, c'est de le rendre rare ; donc le gouvernement

doit en faciliter la sortie , afin d'en diminuer la masse dans un royaume où il seroit trop dangereux de le laisser accumuler.

Si quelques compagnies ont réclamé contre cette opération , d'autres y ont applaudi , & ce sont celles qui applaudissent qui ont raison.

La richesse ne consiste point dans la récolte , mais dans le *produit net*. Le *produit net* est le symbole de la croyance salutaire. C'est au *produit net* que doivent se rallier tous les partisans de la saine doctrine. Quiconque croit au *produit net* est sauvé : hors le *produit net* , point de salut.

Peu importe à l'état que ce soient des étrangers ou des citoyens qui fassent le travail des moissons , & qui en emportent les salaires. La préférence est due

xvj *Avertissement.*

à la main qui se loue à meilleur marché. Comment le grand point est que le cultivateur soit riche, les choses sont dans le meilleur état possible, quand il vend ses denrées au plus haut prix possible, & qu'il achete au plus bas prix possible les secours qui les lui assurent.

Les grandes fermes valent mieux que les petites ; en effet les premières emploient moins d'hommes, coûtent moins en réparations & laissent plus d'argent, un plus grand *produit net* dans la poche du fermier.

Pour juger de la cherté du grain, ce n'est pas le prix d'un seul marché qu'il faut prendre, mais celui de tous les marchés que l'on connoît. On les additionne ensemble, on divise la somme par le nombre des mar-

Avertissement. xvij

chés , & le quotient donne le *prix moyen* , qui est le vrai prix du bled aux yeux du politique.

Ce calcul est susceptible de quelques petites difficultés : mais , pour les applanir , il n'y a qu'à donner une liberté indéfinie au commerce ; la liberté donnera l'équilibre , & justifiera le *prix moyen*.

Quiconque combat la liberté , est un ennemi des hommes , un *voleur* qui doit être livré à l'exécuteur *économiste* , M. Dupont , & supplicié par lui à petits coups , soit dans les *Ephémérides* , soit dans la suite de la *Philocratie* , soit dans les petites brochures que ce grand philosophe multiplie pour le bonheur de l'humanité.

Enfin , ceux qui gémissent de voir notre commerce détruit ,

notre culture anéantie, nos journaliers réduits à s'expatrier, ou à mourir de faim, sont des barbares que la raison compatissante doit étouffer; & ceux qui prêchent le haut prix des denrées, qui travaillent à desflécher la génération présente, à anéantir les générations futures, sont des êtres chers au genre humain, des enfants de bénédiction, à qui l'univers doit des statues.

Tel est, en peu de mots, l'abrégé du *catéchisme économique*. Tels sont les principaux dogmes sur lesquels doit s'exercer la foi des initiés, & qui sont offerts à la crédulité des cathécumènes.

M. l'abbé***, premier aumônier de la secte, l'Abubekre de ce nouvel Alcoran, est venu prêcher la soumission & le respect

pour ces vérités tout fraîchement révélées au maître. Il a débuté, dans l'exercice de son auguste ministère, par des tirades entièrement analogues à l'enthousiasme philosophique. C'est une chose vraiment étrange & pourtant curieuse que son avertissement dans le premier volume des *Ephémérides* de 1767.

C'est là que la science, le maître, l'ordre commencent à paroître sur la scène ; c'est là qu'on promet aux souverains de les louer, *toutes les fois qu'ils auront suivi les vrais principes de l'ordre* (page 29). C'est là que Pitagore, Socrate, Platon sont mis au nombre des docteurs en économie, à-peu-près comme Moïse, Elie, & même, je crois, Adam, sont comptés par les Carmes parmi leurs confreres

(p. 21). C'est là qu'on félicite l'Europe d'approcher un peu de la sagesse Chinoise (ibid.) C'est là que le tableau économique , est comparé avec bien de la justice aux ridicules hiéroglyphes de Confucius , à ces prétendues figures dont je parlerai à la fin de cet écrit. Enfin , c'est là que l'auteur , prenant précisément le ton de ces philosophes ambulants , qui offrent des illusions d'optique à la curiosité des enfants & des laquais , s'écrie : vous allez voir (dès que l'ordre sera établi , la science reconnue & ses disciplines adorés) , vous allez voir , “ d'un pôle à l'autre , la
,, terre sollicitée par les travaux
,, assidus qui la rendent féconde,
,, couverte d'habitants , de
,, fruits , de troupeaux , de vil-
,, lages florissants , & de villes

Avertissement. xxj

„ magnifiques ; les arts , heu-
„ reux enfants de l'opulence &
„ du génie , embellissant les
„ empires & multipliant les jouif-
„ sances ; le commerce qui mar-
„ che avec eux , à la suite de
„ l'abondance , franchissant li-
„ brement tous les intervalles ,
„ parcourant les côteaux & les
„ montagnes , les rivières , les
„ fleuves & les vastes plaines de
„ l'Océan , pour communiquer
„ aux peuples divers les richesses
„ de l'un & de l'autre hémis-
„ phère , telles que la nature les
„ a produites , ou que l'industrie
„ les a fournies.

“ VOYEZ par-tout la paix ,
l'innocence & le bonheur habiter
sous l'empire & la sauve-garde
des loix depuis la cabane du
berger jusqu'aux palais des prin-
ces ; le vice inconnu ou réprimé ,

xxij *Avertissement.*

la vertu respectée ; la justice attentive , empressée à maintenir tous les droits ; le pouvoir suprême présent en tous lieux , & veillant à l'exécution des devoirs ; la majesté des souverains plus vénérable par la sainteté des loix éternelles de l'ordre dont leurs commandements ne sont que l'expression , qu'impofante par l'appareil de la puissance publique , qu'éblouissante par la pompe & par l'éclat dont leur trône est environné „

“ VOYEZ se concentrer en eux toutes les volontés , toutes les forces physiques & morales de la société se former pour eux un patrimoine intimement & indivisiblement uni aux propriétés foncières , qui sont elles-mêmes le lien social ; leurs intérêts associés imperturbablement au bien

Avertissement. xxiiij

de l'état , leur opulence & leur grandeur nécessairement proportionnées à la propriété publique.

“ VOYEZ s'étendre, depuis le trône jusqu'aux extrémités des empires , les rayons bienfaisants de l'autorité tutélaire ,,

“ VOYEZ les organes incorruptibles de la justice par essence ne recevoir & n'exécuter que les loix , rejetant avec horreur les volontés transitoires , erronées , iniques & destructives , inspirées par l'orgueil ou la cupidité ; faisant régner , moins encore par leur pouvoir que par leur exemple , l'équité , les mœurs & le patriotisme ,,

“ VOYEZ enfin les peuples de l'un & de l'autre monde , éclairés des lumières d'une philosophie profonde & salutaire , abjurer à

jamais leurs antiques erreurs ,
éteindre le feu des dissensions ,
étouffer les germes cruels de la
guerre, & conspirer unanimement
au bonheur de l'espece humaine ;
sans jalousie , sans rivalité , sans
combats , mettant désormais
toute leur gloire à se montrer
plus sages , plus heureux , plus
habiles & plus bienfaisants envers
l'humanité. Quel est le mortel
assez insensé pour n'être pas tou-
ché d'une si belle idée , ?

Eh , mon ami , renferme ta
lanterne magique , finis ta ridi-
cule nomenclature. Quel est le
mortel assez stupide pour se flat-
ter de voir jamais se réaliser de
semblables illusions ? Quel est
l'homme assez sot pour croire de
bonne foi que l'ordre, la science,
& tous les docteurs du monde
ôteront aux grands leurs passions,
aux

aux petits leurs besoins, au travail la peine qui l'accompagne, au luxe les vices qui en sont inséparables, à la société l'inconvénient qui en fait le caractère fondamental, celui de ne consister qu'en privations & en jouissances? quel sera l'homme assez charlatan, assez audacieux, pour oser parler de villes magnifiques sans malheureux, d'édifices superbes sans chaumières, de loix sans abus, de productions sans destructions, d'ordre sans désordre? toutes ces sottises romanesques sont bonnes dans l'île d'Eldorado; mais est-ce à des hommes réels, à des hommes raisonnables, qu'on doit présenter de pareils fantômes?

Si tout ce qui peut appartenir à des hommes sur la terre ou dans son sein étoit également réparti

b

entre tous ceux qui l'habitent ,
il n'y en auroit aucun de pauvre ,
il n'y en auroit aucun de riche ,
mais dès l'instant où l'inégalité
s'introduit , dès le moment où
l'opulence est connue , il faut aussi
que l'indigence le soit. Il ne se
forme pas de nouveaux trésors
en faveur de la classe qui acquiert
la supériorité : son superflu ne se
forme que du nécessaire qu'elle
ravie aux autres. L'aisance qu'elle
s'attribue n'est formée que des
portions soustraites à ses voisins.
Enfin pour parler le langage géo-
métrique ou philosophique du
siècle , si les hommes qui cou-
vrent la surface de ce globe sont
représentés par cent & les objets
de leur jouissance aussi par cent ,
& que dix des premiers réunis-
sent exclusivement sous leur
main 90 des seconds , il faudra

bien que les 90 êtres dépouillés par cette opération se contentent entre eux tous des co-portions qui restent, & par conséquent qu'ils soient malheureux en raison, de ce que le bonheur ; c'est-à-dire, la jouissance de leurs rivaux se multiplie.

Voilà l'emblème de la société & le tarif, s'il est permis de le dire, d'après lequel il faut apprécier toutes les spéculations politiques ; celles qui tendroient à rétablir une égalité parfaite entre les hommes seroient autant d'absurdités, parce qu'elles tendroient aussi par là au bouleversement absolu des liens sociaux. Leur but unique doit être, en maintenant cette inégalité cruelle qui en fait l'essence, de l'adoucir autant qu'il est possible, d'assurer aux classes inférieures qui suppor-

xxviiij *Avertissement.*

tent tout le fardeau de la société, la seule espèce de dédommagement qui peut les consoler des privations auxquelles elles sont condamnées.

Or, quel est-il ce dédommagement ? c'est la subsistance : c'est la facilité de vivre , facilité qui tourne plus encore au profit des classes supérieures qu'à celui des autres, puisque c'est à elle qu'elles doivent les bras laborieux qui entretiennent leur quiétude , & qu'après tout des hommes qui consentent à vendre tout le fruit de leur existence , sans y mettre d'autre condition que de ne pas mourir de faim , ne sont pas des serviteurs bien chers. C'est à ce marché si avantageux , à l'opulence que le système des économistes porte la plus funeste atteinte.

Avant que de le refuter, avant que d'examiner le culte ne faudroit-il pas apprécier l'idole ? Nous allons avoir à parler beaucoup de bled & de pain. N'est-il pas permis avant tout d'approfondir ce que c'est ? Ne devrions-nous pas chercher si l'un est réellement , comme on le dit , un bienfait précieux de la nature , & l'autre une ressource estimable en politique.



1771
The first of the year
was a very cold one
and the snow lay
on the ground for
many days. The
people were very
suffering from the
cold and the
famine. The
government
did not
do much
to help
the people.
The
people
were
very
suffering
from
the
cold
and
the
famine.
The
government
did not
do much
to help
the people.

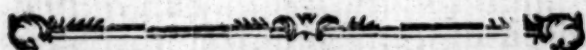
1771



DU PAIN

ET

DU BIEN.



CHAPITRE PREMIER.

*Du pain combien il y a peu d'hommes
qui en fassent usage.*

DANS un petit écrit publié il
y a quelques années , je me
suis avisé de dire que le pain
considéré comme nourriture , est bien
inférieur au riz. « Nous vivons de

Tome VI.

A

» pain, disois-je, nous autres occiden-
» taux ; notre existence dépend de
» cette drogue, dont la corruption est le
» premier élément ; que nous sommes
» obligés d'altérer par un poison pour
» la rendre moins mal-saine, dont
» l'apprêt est sujet à tant d'appareil,
» & qui depuis l'instant où la malheu-
» reuse graine qui en fait la base est
» cachée dans le sein de la terre, jus-
» qu'à celui où un boulanger l'étale
» sur sa boutique, exige les plus grands
» travaux, ainsi que la plus cruelle
» dépendance. Elle est plus meurtrière
» encore cent fois par les monopoles &
» les abus qu'elle nécessite, qu'utile par
» la propriété qu'elle a de servir d'ali-
» ment ».

On s'est efforcé dans quelques bro-
chures de rendre ridicule ce peu de
mots, & rien n'étoit moins difficile.
Il n'y a point d'idée qui prête plus à
la plaisanterie au premier coup d'œil.

Il n'y a rien de si aisé que de faire paroître absurde le systême d'un homme qui regarde le pain comme un poison , qui félicite le peuple à qui la providence a caché le fatal secret de moudre & de paîtrir le froment.

Mais quels éclats de rire se sont élevés aussi à la premiere these où l'on a soutenu la circulation du sang. Combien Gui-patin s'est-il permis de mots méchants sur l'émétique & ses inventeurs ! Cependant la découverte d'Harvée est aujourd'hui un axiome en médecine , & l'antimoine modifié est devenu une de ses plus puissantes ressources. Je ne fais pas si mon opinion sur le pain fera la même fortune , mais je fais bien qu'elle n'est pas moins solide.

D'abord nous sommes dans l'idée que c'est le seul aliment convenable à notre nature , & que le genre humain périroit s'il en étoit privé. Ce-

pendant il est de fait que le plus grand nombre de hommes n'en connoît pas l'usage , & que chez ceux qui l'ont adopté , il ne produit que de pernicious effets (a). Dans toutes les îles de l'Amérique, & même dans le continent,

(a) Qu'il me soit permis de faire à ce sujet une observation qui n'est pas déplacée. Toutes extraordinaires , toutes bizarres que paroissent mes idées , elles ne laissent pas que de frapper bien des hommes éclairés & même des écrivains qui les adoptent sans bruit , sans même oser en désigner la source. Par exemple à peine eus-je publié mes lettres sur la Théorie des Loix , où je présentais mon opinion sur le mérite du pain considéré comme aliment , que dans un ouvrage intitulé *questions sur l'Encyclopédie* , imprimé par parties , il parut un article pain où cette opinion est reprise & assez bien développée. L'auteur, il est vrai , ne va pas aussi loin que moi. Il se contente de remarquer combien il s'en faut que cette denrée soit d'un usage universel parmi les hommes. Je n'avois guères dit que cela non plus dans les lettres sur la Théorie des Loix , mais ici je prouve combien il est dangereux pour ceux même qui en font leur principale nourriture. Peut-être cet écrivain me fera-t-il la grace d'adopter ce principe quand il aura vu com-

excepté quelques cantons du Paraguay & du Pérou , je vois qu'il n'y a de bled que celui qu'on y porte d'Europe , en épi ou en farine ; il y sert même bien moins à la nourriture qu'à la délicatesse : c'est une friandise , & non un aliment.

Les negres , les Indiens , tous les

ment j'en démontre la solidité. Il le fortifiera sans doute par de nouveaux arguments & il augmentera par là ma reconnoissance.

De même il a paru , il y a quelque temps dans l'année littéraire une lettre où une brochure, intitulée l'A, B, C , étoit un peu maltraitée à mon occasion. Je ne la connoissois point; cette lecture m'a donné envie de la lire. J'y ai en effet reconnu le plus grand nombre de mes idées sur les docteurs en droit public , sur l'Esprit des Loix , & même sur le despotisme Asiatique. Je me suis réjoui d'avoir un compagnon , de voir que je n'étois pas le seul qui découvrit la vérité & qui eût le courage de la dire. J'ai pardonné à l'auteur en faveur de sa fermeté d'avoir oublié de me citer en s'appropriant mes découvertes. J'ai appris depuis que cet ouvrage étoit de M. de Voltaire , & alors je me suis enorgueilli d'avoir fait un pareil prosélyte,

blancs pauvres , & même la plupart du temps les riches , vivent de cassave , de plantains , de bananes , qui en est une espece , de maïs , de légumes de toutes sortes. Ils ne s'apperçoivent que le pain leur manque , que dans le temps où l'impossibilité d'en tirer à cause de la guerre , le leur fait desirer comme les autres superfluités de notre hémisphere ; il ne leur devient alors précieux , que parce qu'il est rare & cher.

C'est la même chose dans toute l'Asie. J'ai lu , quelque part dans un écrit économique , qu'actuellement encore *les plus beaux bleds de l'univers* croissent dans cette partie du monde. Il est pourtant très vrai que cette plante n'y est qu'un pur objet de curiosité & de luxe , & non pas de consommation. L'auteur a été trompé apparemment par le nom de bled de Smyrne , que porte une espece de froment plus gros

& plus hâtif. Mais elle ne vient pas plus des échelles du levant que *il mal Franceſe* à Naples ne vient de Paris.

En Turquie , en Perſe , dans toute la Moſcovie , à la Chine , au Japon , dans cette immenſité des prétendus déferts de la Tartarie , qui ſont pourtant remplis d'hommes , on ne vit que de riz habituellement , quelquefois de millet , mais toujours des productions propres à fournir une bouillie mangeable ſans apprêts , & non pas de ce compoſé fatigant , coûteux , gênant en tout ſens , que nous appelons pain.

En *Afrique* , j'avoue que l'*Egypte* & la *Barbarie* fourniffent d'abondantes moisſons ; mais outre que la dépopulation & l'indigence de ces cantons , ſi fameux encore aujourd'hui par leur commerce en bleds , ne prouvent pas la ſalubrité de cette production confi-
dérée , ſoit comme aliment , ſoit comme denrée négociable , ces deux

états , malgré leur étendue , ne font qu'un point sur l'immensité de l'Afrique. Depuis le canal de Mozambique jusqu'aux Canaries , vous ne trouverez pas une charrue , pas un laboureur. La pêche , la nourriture des bestiaux , la chasse , les fruits fournissent la subsistance à toutes ces nations , & il y en a de considérables , & elles sont libres , & elles sont heureuses. Les esclaves qu'elles nous fournissent ne prouvent que l'indignité de notre avarice , & la facilité avec laquelle , dans tous les pays , les petits sont la victime des passions des grands.

Enfin , entre les deux tropiques , point de bled ni de pain. Passé le 60° degré de longitude , & avant le 25° de latitude , point de bled ni de pain. Pour appercevoir le petit coin de terre où se cultive & se consomme cette plante fatale , il faut passer le tropique du cancer ; il faut venir se

confiner dans notre petite Europe.

C'est-là que, dans l'espace d'environ quarante degrés, se trouve bornée la culture du bled, que nous croyons fièrement être le seul aliment compatible avec la dignité du genre humain : & encore, combien de peuples, combien d'individus qui en sont privés, dans cet espace même où il semble si nécessaire !

En Espagne, combien d'hommes qui ne vivent que de châtaignes, que d'une espece de glands qui en approchent ! En France, combien de laboureurs qui ne subsistent que de sarrasin, comme dans la Champagne, que de millet, comme dans le Poitou, &c ! En Allemagne, combien qui ne mangent que des pommes de terre !

Les Anglois & les Hollandois eux-mêmes, si grands commerçants en bled, s'en défient comme d'un poison. Ils ne semblent goûter au pain que

pour rendre hommage à la mode. Enfin, si l'on avoit la patience de faire à ce sujet un calcul bien minutieux & bien exact, de 900,000,000 d'hommes qui, dit-on, peuplent la surface de la terre, on en trouveroit peut-être à peine 50 qui véussent de bled : & voilà l'aliment universel ! voilà l'important objet de subsistance, auquel les gouvernements doivent tout sacrifier, sur lequel toutes les spéculations politiques doivent porter !





CHAPITRE II.

Que le pain est de toutes les productions la plus pénible à cultiver, à recueillir, à conserver. Combien le riz est préférable.

SI vous cherchez maintenant la cause de ce discrédit général auquel le pain est condamné, vous la trouverez aisément dans les fatigues qui précèdent la culture du bled, dans les dangers qui en accompagnent la croissance, dans les travaux qui sont attachés à sa préparation.

Avant que de le semer, il faut fumer la terre, la retourner, lui donner trois façons, & quelquefois quatre. A peine est-il germé, que les mulots, les vers, des insectes de toute espèce

l'attaquent & font trembler le laboureur. Les gelées, les inondations le déracinent, ou le font périr. La moindre pluie, dans la fleur, le fait couler; la nielle le consume; la grêle le coupe; trop d'abondance le fait verser & le rend stérile. A-t-il échappé à ces dangers? Offre-t-il enfin à l'œil du spectateur des flots ondoyants qui jouissent le propriétaire? Il faut le scier, le faire retourner, le faire sécher, le mettre en bottes; & dans cet état même une pluie un peu longue peut le gâter, le faire germer dans l'épi.

Est-il dans la grange? Il faut le soumettre au fléau, l'arracher par des efforts violents de l'asile où la nature l'a caché.

Est-il battu, vanné, criblé, réuni en morceaux? vous croyez peut-être qu'il ne s'agit plus que d'y porter la dent pour s'en nourrir? Il est bien loin

encore de pouvoir servir d'aliment ; il faut le porter au moulin : après lui avoir fait subir l'action des meules , il faut le sasser , le blutter.

Est-il en farine ? il faut le pétrir , y introduire un mélange de pâte aigre & infecte , sans laquelle il n'auroit , dit-on , point de goût : & encore faut-il que ce mélange soit gouverné avec la plus parfaite discrétion. Trop foible , il laisse au pain une pesanteur dangereuse. Trop fort , il lui communique une aigreur dégoûtante.

On l'enfourne. Deux bâtons brûlés de trop l'exposent à être converti en cendres , ou du moins en une masse amère , qui n'aura ni suc ni substance.

Je suppose que tous ces inconvénients sont prévus & évités. Enfin le four s'ouvre , & vous livre une composition assez agréable au goût , je l'avoue , quand elle est nouvelle , mais qui acquerra bientôt la dureté de la

pierre & l'insipidité du sable, si elle est à l'abri de l'humidité, ou que la moisissure va couvrir en huit jours dans le cas contraire ; les animaux même n'en voudront plus, dès que la fermentation ou la sécheresse l'auront réduite à l'un de ces deux états. Voilà l'histoire naturelle de cette admirable denrée, que nous avons appelée pain.

Voulez-vous pousser plus loin celle du bled qui le fournit ? Votre dessein est-il de le conserver, ou en farine, ou sous l'écorce dont la nature l'a revêtu ? Sous l'une ou sous l'autre forme, sans les plus grands soins, sans les mouvements les plus violents, sans une assiduité & des fatigues éternelles, il s'échauffe, il contracte un goût putride qui annonce ou développe ses qualités malfaisantes : les insectes le dévorent : il germe dans le grenier même. Le malheureux propriétaire qui s'est cru riche, voit, un matin,

avec désespoir, son trésor changé en poussière, ou converti en une masse corrompue, que la police se hâte avec raison de proscrire, à moins qu'un crédit supérieur ne lui impose silence, & ne condamne cent mille hommes à être empoisonnés, pour épargner une perte de quelques écus à un riche imprudent.

Ces procédés sont aussi indispensables qu'assujettissants. Ils tiennent le cultivateur dans des entraves éternelles, le propriétaire dans des craintes non interrompues, le consommateur dans des embarras & une dépendance sans fin.

A cette culture accablante, comparez maintenant celle du riz. Pour préparer la terre à le recevoir, il suffit de la mouiller : un simple bâton sert alors de charrue : vous déposez vos graines dans les creux que vous faites dans la boue, & vos semailles sont finies.

A mesure que le riz s'éleve, vous faites remonter l'eau. Elle lui sert alors d'enveloppe autant que d'aliment. Tandis qu'elle substante & fortifie la racine, elle garantit la tige des insectes, des injures de l'air, & de tous les accidents extérieurs.

Est-il mûr ? vous l'arrachez sans peine du terrain vaseux où il a pris sa naissance. Une manipulation peu pénible le détache de l'épi & de la cosse intérieure qui l'enveloppe plus immédiatement.

Pour le manger, vous n'avez besoin ni de l'appareil des moulins, ni des préparatifs ruineux de la boulangerie. Une marmite, un feu doux, une légère ébullition vous fournissent un aliment aussi délicieux que salulaire.

Son excessive dureté le rend inaccessible aux attaques des insectes. Cette même propriété, qu'il doit à sa consistance compacte & serrée, le ga-

rantit de la fermentation. Vous le conservez, vous le transportez sans inquiétude & sans danger. Sous un moindre volume, il renferme un beaucoup plus grand nombre de parties nourrissantes; avantage qu'il tient du fluide dans lequel il est né, & qui contenant en plus grande abondance que la terre les suc nutritifs, les prodigue avec plus de profusion à une plante qui lui semble particulièrement consacrée.

Et vous êtes surpris que les $\frac{12}{10}$ du genre humain la préfèrent à votre malheureuse petite production septentrionale qui semble appeler la faim, au lieu de la chasser, qui paroît à ses funestes propriétés être un présent fait par la nature dans sa colere, & dont l'épi contient plus de malheurs peut-être encore que de grains!

Vous observez que la culture du riz est mal-saine, parce qu'elle change les

champs en marais , & que les vapeurs en peuvent devenir contagieuses ; mais celle du bled est-elle plus salutaire ? Si le labour qui ouvre les sillons n'a rien de mortel , en est-il de même de la moisson qui les dépouille ?

Ce travail excessif à la plus grande ardeur du soleil , cette attitude courbée qui arrête la circulation , qui met toutes les parties du corps dans une tension violente , qui force à respirer les exhalaisons que la chaleur tire de terre ; ces nuits passées à la rosée après la sécheresse brulante du jour ; cette soif apaisée ou plutôt eludée par des torrents d'eau souvent fangeuses qui par sa crudité cause la fièvre , & par sa pesanteur détruit l'estomac , croiez-vous que tant d'inconvénients funestes ne l'emportent pas sur l'humidité marécageuse que le voisinage de la moisson peut communiquer à l'air pendant quelques jours dans

dans les plaines où le riz se recueille.

A tous ces avantages qu'a le riz sur bled, il en faut joindre encore un qui seul les vaudroit tous. Outre que le riz est le plus substantiel des aliments, c'est aussi le moins coûteux. Dans nos contrées même où il ne croît point, où il ne se transporte qu'à grands frais, où l'incertitude du débit en augmente la valeur, où au lieu de garnir les marchés, il est relégué dans les boutiques des droguistes & vendu en détail presque comme les épiceries les plus précieuses, on en vit encore à meilleur marché que des plantes indigènes recueillies sur nos sillons. Il fait les délices du riche dans l'abondance, & la ressource du pauvre dans les famines.

L'économie qui préside à la nourriture du soldat trouve son profit à suppléer par des distributions journalières de riz aux fournitures qui coûte

roient trop cher si on les fesoit entièrement en pain. A sa ration de farine petrie cuite au four avec des embarras, qui sont souvent échouer les projets les mieux concertés on y joint pendant la guerre une once de riz qu'il fait cuire, qu'il assaisonne lui même sans frais & sans préparatifs.

On la lui retrace, il est vrai, à la paix parce qu'apparemment essuyant moins de fatigues, on lui suppose un moindre besoins de nourritures. On traite sa force comme son fusil qu'on laisse reposer dans un magasin jusqu'au moment de s'en servir de nouveau, mais cette étrange suppression n'empêche pas qu'il ne résulte de la livraison du riz sur la quelle elle tombe une preuve incontestable de ce que j'ai avancé que le riz étoit tout à la fois plus substantiel & moins coûteux, même dans nos climats, que le pain.

Qu'est-il donc en Asie, en Afrique,

dans tous ces lieux où on le recueille
où il se consomme sur la terre qui l'a
produit ? Il y est le plus simple , le
plus bienfaisant de tous les aliments ,
la plus sûre & la plus facile ressource
de l'indigence. En tout pays , sous
tous les climats , il est donc préféra-
ble au pain.





CHAPITRE III.

*Que l'usage du pain est contraire à la
liberté & à la population.*

DE toutes les matieres que l'estomac de l'homme peut digérer sans se détruire tout d'un coup, il n'y en a peut-être pas qui soit plus dangereuse que le pain. Il l'est au physique, il l'est au moral, il l'est à ne l'envisager que du côté de la politique.

Au Physique, il fait un sang epais qui circule avec peine qui se corrompt aisément. Tout le monde en convient. Un des plus célèbres aphorismes de medecine, c'est que l'indigestion en est mortelle; si l'excès en est nuisible à ce point, il est difficile de croire que l'usage en soit bien salubre.

On demande comment il est possible que tant de millions d'hommes puissent vivre avec une drogue si meurtrière. On pourroit répondre par l'exemple de Mithridate qui étoit parvenu à digérer les poisons , par celui du manioc dont le suc est un venin qui tue , & la partie farineuse un aliment dont on se nourrit. L'habitude dénature tout. Nos corps sont des milieux susceptibles de toute sorte de modifications; mais qui se détruisent à la longue par celles qui sont contre leur nature même , en y résistant.

On lit dans les voyageurs qu'il y a une nation en Afrique qui ne vit que de fauterelles. Cette nourriture corrompt le sang de ceux qui en usent , au point qu'avant quarante ans leurs membres tombent en pourriture , & qu'ils expirent après avoir été tout vivants rongés des vers. Voilà l'emblème du pain considéré physiquement

& l'explication de l'indolence qui nous le rend nécessaire.

Quant au moral, je vois que l'esclavage, l'accablement d'esprit, la bassesse en tout genre dans les petits, le despotisme, la fureur effrénée des jouissances destructives, le mépris des hommes dans les grands, sont les compagnes inséparables de l'habitude de manger du pain, & sortent des même sillons où croît le bled.

Je vois qu'en Asie, & dans tous les lieux où il n'a point pénétré, les mœurs se sont conservées simples, les gouvernements justes & la vie douce, même pour les dernières classes de la société, ou plutôt sur-tout pour elles.

Je vois au contraire, qu'en Europe, leurs chaînes sont devenues intolérables, en raison de l'accueil que l'on a fait à l'agriculture ; que c'est, de tous les pays du monde, celui où le

pauvre est le plus effectivement dans l'esclavage. Les éléments même y sont serfs, les matelots sont classés, les soldats sont forcés de se faire tuer sous peine de mort, les ouvriers ne peuvent faire usage de leurs bras qu'avec des patentes; l'air, l'eau sont enchaînés; la mer, le plus indépendant, le plus indomptable des êtres, est soumise à des réglemens. Ils sont étendus sur ses rivages, comme des filets destinés à surprendre, sinon les poissons, au moins les hommes qui ont l'imprudence de s'en approcher.

Et l'origine de l'esprit qui a engendré ces fers de tant d'espèces, je la retrouve dans la contrainte éternelle, à laquelle notre agriculture soumet le cultivateur & le consommateur.

Le premier est lié à la terre, par le cercle non interrompu de ses travaux, par ses craintes, par ses espérances. Le second ne l'est pas moins par la

modicité de son salaire , que l'avarice a combiné de maniere qu'il équivaille à peine à sa subsistance ; par ses préjugés qui lui font croire qu'il ne peut exister qu'avec du pain , qu'il périroit s'il faisoit usage de toute autre espece d'aliment ; par son indigence , qui lui ôte le moyen de faire des provisions , qui le réduit à ne manger qu'autant qu'il travaille & qu'il est payé , & qui l'astreint par conséquent à des fatigues au-dessus de ses forces dans les jours où il trouve de l'occupation : tandis que le repos forcé des jours d'oïveté , augmente encore son épuisement au lieu de le réparer , à cause de l'inanition & du désespoir qui l'accompagnent.

De-là résulte pour tous deux cet état habituel d'angoisse qui les flétrit , cet anéantissement absolu qui éteint les facultés de leur ame , qui les rabaisse

vers la terre , comme les animaux associés à leurs manœuvres.

D'un autre côté , le riche , maître du sol , & de l'unique denrée dont les hommes veulent se nourrir , s'en prévaut. Il en fait l'objet de ses spéculations. Il profite de la nécessité factice , dont on la suppose , pour en surhausser le prix.

Ce n'est que de nos jours qu'on a osé ériger le monopole en art & le secret de perpétuer les famines en vertu : mais dans tous les temps, le bled a produit , avec les charançons qui le consomment , des marchands adroits , qui ont tâché de tirer leur fortune de la variation des prix qu'ils favoient faire naître. De-là , je le répète , la dépendance avilissante des petits , & l'endurcissement inhumain des grands.

Ceux ci , une fois accoutumés à regarder la faim des autres comme une source de richesses pour eux , n'ont

plus connu d'excès déshonorants, ni de maniere de jouir criminelle : de-là, peu-à-peu, cet abus des productions de la nature, déguisé sous le nom de progrès des arts : de-là cette mollesse qui énerve les particuliers & les empires : de-là cette profusion des ressources en tout genre qui constitue ce qu'on appelle le luxe, & n'a jamais été, comme je le dis encore, que dans les pays où il y a du froment, des moulins & des boulangers.

Enfin, quant à la politique, ces inventions ne sont pas moins dommageables. S'il est vrai, comme on n'en fauroit douter, que la puissance solide d'un prince consiste dans le nombre de ses sujets, on ne peut rien imaginer de plus absurde que l'usage exclusif d'une denrée qui livre au besoin & à la mort une partie du peuple au moment où elle vient à manquer, ou seulement à changer de valeur.

La nature est pleine de subsistances préférables en tout sens , n'y eût-il que la pêche. Les eaux en général , & sur-tout la mer , sont une vaste campagne , qui offre des moissons inépuisables ; on n'y a que la peine de recueillir , & jamais celle de semer. La proie y va au-devant de la main qui la cherche. Elle s'accumule , elle s'entasse , pour ôter à la mal-adresse même la possibilité de la manquer. Elle fournit une nourriture plus légère , & cependant plus solide que le pain , plus favorable à la population. La pêche est donc bien au-dessus de l'agriculture. Elle devrait lui être préférée.

Du moins , si elle étoit autant encouragée , autant estimée , elle deviendrait un de ses plus utiles suppléments. Dans les temps de famine , on vivrait de poisson sans dégoût & sans dépense. La compassion du gouvernement pour la partie souffrante

du peuple , seroit plus fructueuse.

On a vu quelquefois la police , ou attendrie , ou alarmée des cris de la multitude , prendre sur elle de faire enfoncer les magasins , & de remplir les marchés , aux dépens des propriétaires : mais cette abondance forcée , au lieu de guérir le mal , ne fait que l'augmenter. Les monopoleurs rachètent à bon marché le bled qu'on vend malgré eux. Le peuple n'y gagne qu'un instant de soulagement ; & les murmures qu'excitent les mesures que prennent les monopoleurs pour se mieux cacher , rendent ensuite la disette plus dure & plus constante.

On a vu d'autres fois des princes généreux acheter du grain cher , & le vendre à perte. Cette opération est plus douce , mais elle n'est pas plus utile. Elle a le même inconvénient. Le pauvre , qui ne peut fournir qu'à sa subsistance journalière , voit ce seigneur passer absorbé sans en avoir

jouir. C'est encore le riche qui se l'approprie & qui en abuse pour se faire payer du moment où il a été forcé de fermer ses propres greniers. Le bled fourni par l'humanité, retourne dans les prisons de l'opulence; il n'en sort plus qu'avec un passe-port de l'avarice; & l'indigent, victime de la compassion même qu'il inspire, doit sa perte précisément aux moyens imaginés pour le secourir.

Distribuez du poisson, au lieu de bled, & cet inconvénient disparaît. La conservation en est difficile, limitée, désagréable. La consommation sera la mesure de l'empressement. Le riche fuira l'odeur huileuse, attachée aux fruits de cet acte de bienfaisance; & le pauvre, moins délicat, s'applaudira de rester seul à tendre la main pour les recevoir.

On prétend que l'agriculture, c'est-à-dire, dans le langage économique,

l'art de faire venir du bled pour en tirer du pain , est le seul secret d'avoir beaucoup d'hommes. Cela n'est pas vrai. Il n'y a point de pays si peu peuplés , que les plaines prostituées au labourage. Il semble que cet art funeste porte avec lui la stérilité qu'il combat , & qu'il tue les hommes , en multipliant leurs subsistances.

Comparez , pour la population , la Picardie , la Beauce , toute couvertes de moissons dorées , à la Normandie , au Poitou , qui n'ont presque que des pâturages & des vergers , à la bonne partie de la Champagne qui n'a que des vignobles. Dans celles-ci , vous trouverez les villages entassés les uns sur les autres ; vous découvrirez de toutes parts une nature riante & animée ; vous verrez les richesses & les hommes se multiplier comme les arbres qu'ils taillent , & les bestiaux qu'ils régissent.

Dans les autres , vous vous croyez à chaque instant transplanté au milieu d'un désert. Des espaces arides , des plaines desséchées , des habitations rares & isolées , des bâtimens de boue , où tout annonce l'indigence & la faim , sont des signes trop visibles du fléau qui les désole. Quelques meules de grains dispersées çà & là dans les campagnes , ne paroissent indiquer des marques d'abondance , que pour faire un contraste plus frappant avec la misère à laquelle sont en proie les mains qui les ont recueillies (a).

Si nous sortons de la France , nous

(a) Il n'y a rien de si peuplé que le voisinage des rivières , leurs bords sont par-tout occupés par des prairies ou des vignobles. Voyez la Seine , la Marne , l'Aine , la Loire , la Garonne , le Rhin , la Moselle , le Rhône , la Saône , &c. S'il y a quelques endroits où le terrain ait paru plus favorable à la culture du bled , vous pouvez être certain de voir sur le champ la population diminuer , & les villages fuir.

remarquerons que la Hollande & la Suisse , les deux pays du monde les plus peuplés , ne sont point des pays d'agriculture.

Quoi qu'on en dise , il en est de même de l'Angleterre. Elle n'est rien par ses terres à bled. Il n'y a pas à Londres , & dans ses autres ports , qui font à-peu-près toute la nation , un quart des habitants qui vivent du sol. C'est le commerce qui les nourrit , comme en Hollande.

En Suisse ce sont les pâturages & les manufactures.

L'Allemagne , la Pologne , tout le Nord n'a fourni ces immenses peuplades qui ont ébranlé , & enfin détruit l'empire Romain , que quand ces contrées avoient beaucoup de chasseurs , beaucoup de pâtres , & pas un laboureur. Depuis que leur sol a été fertilisé par la charrue ; depuis que les ports de la mer Baltique ont été regardés

comme des greniers inépuisables , la fécondité qui rendoit les nations septentrionales si puissantes , s'est tarie. Cette grande fabrique d'hommes a cessé de fournir les effains nombreux qui portoient par-tout la terreur & les ravages.

L'Afrique est en général peu peuplée ; mais personne n'ignore que , de toutes les contrées habitables de cette partie du monde , l'Egypte & la Barbarie sont les moins habitées.

Enfin, quelque part que vous jetiez les yeux , vous trouverez dans le fait la réfutation de cet axiome si important des *économistes* , que *la population est toujours en raison des subsistances* , c'est-à-dire , suivant eux , de la reproduction des grains. Vous vous convaincrez au contraire , que la charrue ouvre le tombeau de notre espèce , en traçant les sillons où le bled va croître. Cet instrument , regardé par tant d'es-

prits peu attentifs comme l'emblème de la paix, de la fécondité, est peut-être encore plus redoutable pour le genre humain, que l'épée qui en suspend l'exercice.

Si vous êtes jaloux d'une population nombreuse, la pêche, les prés, les bois, sont les moyens de subsistance qu'il faut favoriser. Si vous êtes jaloux de gouverner une peuplade heureuse, qui ne se consume point à des travaux mal sains, qui respecte son maître sans le redouter, qui ne connoisse point le joug avilissant de la richesse, ni le tourment meurtrier de la faim, apprenez - lui à ne tirer ses aliments que de la pêche, des prés & des bois.

Je le répète, c'est le luxe qui nécessite le pain ; & il le nécessite, parce qu'il n'y a point de genre de nourriture qui tienne plus les hommes dans la dépendance : mais il ne songe pas qu'il

n'y en a point aussi qui en diminue autant le nombre, & en empêche plus sûrement la reproduction.

Un pays de pâturage est nécessairement plus peuplé qu'une campagne à bled. La terre en pré rend réellement plus en substance que la terre à labour, & tout ce qu'elle rend tourne à la subsistance des hommes. Ils boivent le lait. Ils mangent la chair des bestiaux qui ont consumé l'herbe. Ce sont pour ainsi dire, des marmites vivantes dans lesquelles ils ont fait cuire, & préparer sans fatigue & sans dépense cet aliment insipide par lui-même.

C'est là, c'est dans les prairies que les hommes ont du loisir & de la gaieté. C'est-là qu'ils font des églogues, qu'ils chantent l'amour & la liberté. C'est-là que le nom de paysan n'est point une injure, & que leur esprit se fortifie par le repos du corps, au-

lieu qu'une sombre tristesse couvre les plaines déchirées par le soc. Un abrutissement honteux en accable le conducteur. Ni le plaisir, ni le raisonnement ne sont faits pour lui, & s'il n'avoit l'habitude de marcher sur deux pieds; vous auriez souvent peine à le distinguer des animaux qu'il dirige.

Tout bien considéré, le principe que j'ai avancé est donc vrai. Vu du côté de la politique, le bled n'est pas moins pernicieux qu'au moral & au physique. Jamais hommes n'ont été moins en état de travailler à la population que ceux qui mangent du pain.

Cependant, je le fais bien, nous ne nous corrigerons pas de l'habitude d'en manger. Toutes nos nations Européennes sont divisées en deux classes, l'une qui travaille à le produire & qui le débite; l'autre qui le consomme & qui l'achete. C'est de tous les commerces celui qui a le plus

d'activité, & même d'influence sur ce qu'on appelle le bonheur ou le malheur du peuple. Voyons donc par quels principes il doit être dirigé pour produire de bons ou de mauvais effets.





CHAPITRE IV.

Du commerce des bleds. Que ce n'est point à tort que ceux qui s'en mêlent sont odieux.

IL y a des préjugés dangereux, mais il y en a d'utiles ; il existe des opinions communes très-extravagantes, mais on en trouve de très-respectables ; nous voyons tous les jours des préventions générales très-mal fondées, mais il s'en rencontre de très-solides, qui ont pris leur origine dans l'expérience & l'amour du bien public. De ce genre est, je ne crains pas de le dire, celle qui attache une sorte de flétrissure au commerce des bleds, & qui ne présente jamais le mot d'*accaparement* en ce genre, sans y joindre

l'idée de la honte & du crime.

Tout homme qui fait des bleds un objet de spéculation en grand , commence par en faire des amas. Tout homme qui en a de grands amas redoute l'abondance , elle ameneroit un prix inférieur à celui de son achat : il desire la disette , elle seule peut lui assurer le bénéfice sur lequel il a compté. Il faut qu'il soit ruiné , ou que le peuple souffre.

Obligé d'opter entre son bien être personnel ou la douleur commune , il se donne , comme il est naturel , la préférence. Il devient donc nécessairement ennemi public. Chaque épi qu'il voit croître heureusement lui paroît une diminution de son trésor : chaque pain qu'il voit faire d'une farine qui n'est point sortie de son magasin , lui semble en compromettre l'opulence. S'il pouvoit cadenasser la bouche de tous les hommes qu'il ren-

contre, & les astreindre à ne manger qu'avec son attache, il le feroit, pour se tranquilliser sur le succès de son opération.

De cette disposition, aux manœuvres qui font déserter les marchés, aux manipulations obscures qui amènent la famine, ou, ce qui est absolument égal pour le peuple, la *chereté*, il n'y a pas loin. Il faudroit qu'un négociant en bled fût un prodige de générosité, qu'il fût le plus vertueux de tous les hommes, s'il se les interdisoit par le seul amour du pauvre, par égard pour l'humanité; & si ce sentiment vivoit dans son cœur, il ne seroit point négociant en bled: il ne feroit pas de la subsistance de ses pareils l'objet d'une spéculation lucrative.

Il ne s'y est attaché, que parce qu'il a prévu que la denrée dont il accumuloit les tas, ne tarderoit pas à renché-

rir,

rir. Peut-être s'est-il flatté que ses amas produiroient cet effet. C'est donc sur le malheur de quelqu'un , & de la partie de la société la plus à plaindre, qu'il a tablé.

Il a dit dans son cœur : je mettrai un impôt sur la misère du peuple. J'ai mille septiers de froment dans mon grenier ; si le prix en pouvoit doubler je doublerois mon capital. Il faut donc tâcher de parvenir à cette heureuse augmentation. Il est vrai que les ouvriers de cette manufacture, les artisans qui font fleurir cette ville, les journaliers dont cette campagne est remplie, ne verront pas doubler leur salaire ; ne recevant que la même somme pour l'équivalent de leurs travaux, ils seront forcés de s'endetter pour se procurer la même quantité de pain, ou de diminuer la moitié de la subsistance de leur famille : mais que m'importe ? Le grand point pour

moi, c'est que mon bled soit vendu trente livres, afin que j'en gagne quinze. Le reste m'est indifférent.

Le peuple sent que ce raisonnement est la conséquence nécessaire des démarches du négociant en bled. Il sent que, si l'accapareur ne l'a pas fait, il a pu, il a dû le faire : sans quoi sa conduite seroit de la dernière incon séquence. Le peuple ne le voit donc que comme un homme justement suspect, comme un homme cruel, prêt à le sacrifier pour assurer sa fortune. Il est donc naturel qu'il le haïsse, qu'il le décrie, qu'il soit toujours prêt à l'insulter, & souvent à passer des outrages à des marques de colere encore plus violentes.

La police arrête avec raison ce transport ; mais enfin il est excusable. On voit qu'il est fondé sur des conséquences très-justes & sur un principe incontestable.

Les philosophes économistes attaquent avec enthousiasme, & le principe, & le sentiment qui en est l'effet. Ces protecteurs généreux du *pauvre peuple*, ne peuvent lui pardonner de regarder comme des oppresseurs détestables, des calculateurs dont il voit que les supputations ont sa misère pour base, & son désespoir pour objet; ils veulent le forcer à payer leurs manœuvres de sa reconnoissance. Ils exigent qu'en expirant d'inanition à la porte de ces greniers, où l'abondance ne se concentre que pour produire la famine, ses derniers soupirs soient des remerciements pour ses assassins.

D'un autre côté, ils se recrient avec emportement contre les efforts de la police, qui a quelquefois fait enfoncer les barrières de ces magasins meurtriers, & dérangé les opérations de l'avarice qui s'y étoit retranchée. Gêner, disent-ils, le commerce des

bleds, c'est manquer à l'humanité & au droit naturel ; c'est en détruire la reproduction & violer le droit de la propriété ; c'est décourager le laboureur ; c'est empêcher que le commerce ne vienne suppléer au défaut de nos moissons si elles ont manqué, ou vous débarrasser du superflu qu'elles ont produit dans le cas contraire ; c'est enfreindre les loix qui assurent à chaque propriétaire la libre jouissance des productions que son travail & son industrie ont fait naître.

Les bleds, continuent-ils, sont une denrée semblable en tout aux autres objets du négoce. Le trafic n'en doit point être dirigé sur des principes différents : or sur toutes les autres matières, on ne s'est jamais avisé d'empêcher les spéculations des marchands.

Dans le droit elles sont légitimes, puisqu'ils ne disposent que des effets dont ils ont acquis la propriété. Dans

le fait elles sont utiles, puisque leurs aïnas sont autant de cautions contre la disette, ou leur vente autant de sources de richesses : pourquoi le bled, qui est essentiellement susceptible des mêmes opérations, sera-t-il soumis à d'autres regles ? Voilà les principaux axiomes des philosophes que je réfute. Il est difficile de rien dire de plus spécieux & de plus faux.





CHAPITRE V.

Que le commerce des Bleds ne peut pas être dirigé d'après les mêmes regles que celui des autres denrées, & que la police a droit de faire quelquefois garnir les marchés, même par force.

D'ABORD l'identité supposée entre le bled & les autres objets du commerce, est une chimere cruelle, destructive du premier de tous les droits, combattue par la raison & par l'expérience, propre uniquement à aveugler les meilleurs esprits, & à introduire dans l'administration les plus affreuses méprises, au lieu des vérités qui doivent la diriger. Il y a dans le fait & dans le droit une prodigieuse différence entre ce présent de la nature, dont l'habitude fait une nécessité ex-

clusive & journaliere , & ces productions de l'industrie , dont l'usage n'est jamais indispensable , & dont l'achat peut toujours être différé.

Dans le droit , tout être vivant a un titre pour exiger des aliments. Ses dents & son estomac , voilà sa patente. Il la tient de la nature , & c'est la plus respectable de toutes les chancelleries. Le premier de ses devoirs & le plus sacré , c'est de veiller à la conservation , c'est de chercher sa subsistance ; de ce devoir suit le droit de s'emparer , quand le besoin le presse assez vivement pour exposer sa vie , de tout ce qui peut le satisfaire.

La société a pu restreindre ce droit : elle a pu fixer la maniere de le faire valoir , exiger des équivalents , en modifier l'exercice ; mais elle n'a pu l'anéantir.

Cela est si vrai , que chez les peuples les plus attachés à la loi de la

propriété , chez ceux qui ont porté contre le vol les ordonnances les plus rigoureuses , il ne s'est jamais trouvé un législateur qui osât les appliquer à la soustraction d'un pain , faite par un homme prêt à périr de faim. Dans tous les tribunaux du monde , l'excessif besoin fera toujours la justification d'un larcin qui n'aura porté que sur des objets propres à servir de nourriture. Il n'y a point d'avare qui ne frémit d'en rendre sa plainte , & point de juge qui ne rougit de la recevoir.

Ce qui est permis à chaque particulier , peut-il être défendu à tout un peuple ? Ce qui n'est pas un crime pour chaque individu isolé , peut-il en devenir un pour toute une nation dont la partie la plus utile va périr , si on ne la soulage promptement , si l'on ne commet pour elle , & en son nom , cette espèce de brigandage lé-

gitime que la nécessité excuse, & que le besoin exige ?

Sans doute on n'a jamais enfoncé la porte d'un fabricant de draps ou de toile, pour enlever juridiquement ses étoffes, & les distribuer aux pauvres contre son gré. La raison est simple. 1°. Comme je le dirai tout-à-l'heure, le prix n'en est pas sujet à des variations aussi promptes, aussi disproportionnées que celui des grains. 2°. L'achat d'un habit ou d'une chemise n'est jamais urgent.

Quelque dénué que vous soyez de vêtement, ce n'est jamais aujourd'hui qu'il faut vous en fournir un, sous peine de compromettre votre existence. Les haillons qui vous ont couvert hier, pourront encore vous rendre ce service au moins jusqu'à demain ; mais il n'en est pas de même du pain. Voilà une famille à qui il en faut pour vingt sols tous les jours : elle n'a que

ces vingt sols à donner pour la portion qu'elle en consomme. Elle périra donc, si vous ne voulez la lui donner que pour quarante sols.

Direz-vous qu'elle peut se réduire à moitié ? Non : sa subsistance de demain, le retour de ces vingt sols même, qui ne lui assureroient, au gré de cette cruelle économie, qu'une demi-vie, est fondé sur la vigueur des bras de son chef ; mais s'il n'a mangé hier que la moitié de ce qu'il falloit pour l'entretenir, ses bras affoiblis ne feront demain que la moitié de son ouvrage. De proche en proche la continuation du régime & l'amoindrissement du gain le conduiront en huit jours à l'hôpital, & ses enfants au cimetière.

Dans le droit, il y a donc évidemment des cas où la nécessité autorise la police à faire même avec violence garnir les marchés, & à n'avoir pas pour les magasins de bled le ména-

gement qu'elle a pour ceux d'étoffe. L'accapareur en bleds est non-recevable à revendiquer la sécurité du fabricant de siamoises , ou du manufacturier d'Elbeuf. Il n'y a aucun parallele à faire entre *Malisset* & les *Vanrobais*.

Mais dans le fait les suites du renchérissement dans l'un & l'autre genre, & la facilité de l'opérer , établissent entre eux une bien autre différence. Qu'un marchand dans une ville augmente un matin ses indiennes ; qu'au lieu de les donner à 3 livres l'aune , il ne veuille les livrer qu'à 3 livres 10 sols , son caprice ne fera de tort qu'à lui-même : il n'influera pas sur les dispositions de ses confreres : il ne fera même qu'assurer leur débit : il verra les acheteurs refluer chez eux & leurs marchandises disparoître , tandis que la sienne lui restera. Il n'en est pas de même du grain.

Il étoit hier à vingt livres. Qu'à l'ouverture du marché il se présente deux hommes , l'un qui le fasse vingt-quatre livres ; & l'autre qui l'achete sur ce pied , voilà le prix du marché établi : le bled vaudra vingt-quatre livres , si même il ne va pas au delà.

Sur le champ l'avarice , qui veille sans cesse autour des sacs , soupçonne que la cherté peut être susceptible d'accroissement. Le marché suivant , sans même qu'il y ait des manœuvres plus criminelles que le desir ordinaire du gain , le prix se réhausse encore : alors il est avéré qu'il y a disette. Ce bruit devroit , ce semble , faire ouvrir tous les greniers , il les ferme au contraire : on suppose qu'il n'y a que de l'avantage à attendre : on se fixe un taux d'augmentation jusqu'à l'arrivée duquel on ne portera rien sur la place , & la disette devient famine.

Vous dites qu'avec la liberté le

commerce accourra de proche en proche, & préviendra cet inconvénient : c'est ce que j'examinerai plus bas. Mais enfin, quand toutes vos assertions à ce sujet seroient aussi incontestables qu'elles me paroissent douteuses, il faudra du temps avant que le convoi soit arrivé, & le bled redescendu à vingt livres. Jusques-là tous ceux qui en auront eu besoin l'auront payé vingt-quatre livres, ce qui ne fait pas un petit objet.

D'ailleurs, qui vous assurera que le bruit de la disette d'Abbeville ne fera pas aussi désert le marché d'Amiens? Qui vous peut garantir que d'Amiens l'espece d'*embargo*, mis par la cupidité, ne s'étendra pas à Noyon, à Saint-Quentin, dans l'Artois; que toutes les routes, par lesquelles pourroit arriver le secours, ne seront pas infestées par cet ennemi commun qui le redoute?

La secousse une fois donnée se répand au loin. La bonne volonté même du commerce pourroit donc être inutile : la terreur ou l'espérance ne s'évanouiroient qu'imperceptiblement. En attendant , le pain est renchéri dans tous les lieux qui en ont été les théâtres ; & , prenez-y garde , le coup n'a porté que sur le peuple.

C'est une remarque bien essentielle. Les gens aisés ont des provisions ; ou ils recueillent du bled , & quand celui qu'ils consomment acquiert passagèrement plus de valeur , il ne leur en coûte pas davantage ; ou ils n'en recueillent pas , mais alors ils choisissent le moment favorable pour acheter ce qu'il leur en faut. La consommation de la maison est toujours prête d'avance dans le grenier , & l'on brave avec cette ressource les augmentations éphémères.

Le pauvre ne l'a point , ce présen-

vatif utile. Le prix du moment est toujours le sien. Obligé d'acheter à chaque marché, il se sent de toutes les variations qui s'y succèdent.

Et quand le riche n'auroit point à cet égard d'avantage sur lui ; quand il seroit également astreint à un approvisionnement journalier, quelle prodigieuse inégalité subsisteroit encore entre ces deux classes de la société, relativement aux bleds ! Quelle distinction importante il y auroit à faire pour elles entre cette denrée & toutes les autres ! Quelle disproportion entre les effets qui résultent pour chacune du haussement des prix !

Que le *velours* & le *pagnon* augmentent du double si l'on veut, le manouvrier s'en inquiète peu. La bure, dont il se couvre, ne se sent point des influences des belles fabriques. La baptiste, les perles, la dentelle, tous ces aliments du luxe, toutes ces superflui-

tés précieuses , qui le nourrissent & qui l'épuisent , n'intéressent que les maisons opulentes , dont elles absorbent les revenus ; mais si le pain augmente tout d'un coup , c'est dans la chaumière du vigneron , du batteur en grange , que l'alarme se répand , & sans intervalle le désespoir.

Le bourgeois à son aise apprend cette nouvelle sans inquiétude ; dans le cas même , où comme je viens de le dire , il se ressentiroit , ainsi que ses ouvriers , de la surcharge , c'est pour lui un objet imperceptible , autant qu'un fardeau accablant pour eux. Je suppose qu'il ait chez lui dix bouches à nourrir , à trois septiers par an chacune : quand le bled valoit 15 livres , c'étoient 450 livres qu'il payoit à son boulanger ; le bled monte à 30 livres , il ne lui en coûte que 900 livres. S'il a deux mille écus de rente , c'est à

peine $\frac{1}{13}$ de son revenu que la cherté lui emporte.

Mais chez un journalier , qui a sa femme à nourrir avec six ou sept enfants , & qui gagne à peine 250 livres par an , les fêtes & les jours sans travail prélevés , en doublant le prix du pain , vous doublez toute sa dépense. Il s'en faut juste d'une somme égale à tout son gain de l'année , qu'il n'ait de quoi vivre ; il ne reçoit que 250 livres , il faut qu'il en paie 500 l.

Il est donc bien plus que ruiné : car ce qu'on appelle ruine dans le monde , dans le langage honnête des gens comme il faut , n'est qu'une diminution de fortune : c'est un accident qui compromet rarement l'existence de celui à qui il arrive ; il ne lui ôte que le superflu. Mais ici , c'est la moitié du plus rigoureux nécessaire , que l'infortuné se voit ravir.

Pour suppléer à sa perte , il faut

qu'il s'excede de travail & d'absténence , ce qui ne le garantit ni lui , ni sa femme , ni ses enfants , d'un sort funeste ; c'est son supplice & le leur qu'il prolonge , plutôt que sa vie. L'instant qui vient terminer cet enchaînement de défaillances , n'en est ni le plus douloureux , ni le plus amer.

Il n'y a donc , quoi qu'on dise , aucune ressemblance entre la denrée consacrée parmi nous à la subsistance habituelle , & toutes les autres matieres sur lesquelles s'exerce impunément le génie spéculateur des négociants. La police , responsable à l'état de la conservation des hommes laborieux qui en font le soutien , peut & doit mettre un frein à toute espece de manœuvre qui tendroit à la compromettre. A l'instant où elle court le moindre risque , il n'y a pas de moyen qu'elle ne soit obligée de mettre en œuvre pour l'assurer.

C'est alors que l'axiome, *salus populi suprema lex esto*, doit être mis en usage dans toute son étendue. C'est alors qu'il faut chercher du bled où il est, & par-tout où il est. C'est alors qu'il faut garnir le marché à quelque prix que ce soit. Le prétendu propriétaire n'en devient plus que le gardien : sa prérogative, comme toutes les autres sans exception, cede à un droit encore plus sacré, source ou écueil de tous les droits, à la nécessité.





CHAPITRE VI.

Que la violence par laquelle la police force les propriétaires des grains à garnir les Marchés, n'est ni contraire au droit naturel, ni nuisible par ses effets.

CETTE démonstration me semble palpable. Qu'y répondent les économistes ? Deux choses : 1^o. par-là, on blesse la propriété. 2^o. On nuit au bien public, d'abord en décourageant le laboureur, qui ne semera qu'autant qu'il sera sûr de recueillir le produit de sa semence, & d'en disposer à son gré ; ensuite, en écartant le commerçant qui pourroit seul suppléer à la stérilité de vos campagnes, ou à l'inaction de vos agriculteurs.

La première objection est réfutée

d'avance. La propriété partielle du maître de quelques sacs de grains, est subordonnée à la propriété universelle qu'a tout un peuple en corps sur le terroir qu'il occupe, & sur les fruits qui y croissent.

En supposant que la réunion des hommes en société soit volontaire, & fondée sur des conventions, jamais sans doute ces conventions n'ont stipulé que le possesseur investi du domaine d'un champ en deviendrait le propriétaire, l'arbitre, sans exception ni limitation quelconque : jamais ses voisins, en s'engageant à respecter sa jouissance, n'ont juré de mourir de froid auprès de sa haie, plutôt que d'en couper les branches sans sa permission pour faire du feu, ou de faim à la porte de sa grange, plutôt que d'y entrer sans sa volonté pour y prendre du grain.

Ils ont renoncé à rentrer dans leur

ancienne possession indivise , tant que par leur travail , ou par celui d'autrui , ils pourroient se procurer des aliments , ou de l'abri contre les injures de l'air. Mais à l'instant où toute ressource à cet égard leur manque , la haie & la grange redeviennent communes , du moins tant que le besoin existe , & qu'une nécessité absolue place les voisins du propriétaire entre l'infraction de la loi ou la mort (1).

Qu'on y prenne garde ; c'est un cas qui sort de la regle ordinaire , & qui ne peut jamais tirer à conséquence. C'est ici au maintien de la société , que l'on sacrifie la loi fondamentale

(1) Ceci est une réfutation suffisante de l'axiome , avancé , page 295 des *représentations aux magistrats*. *Les besoins* , y est il , *ne sont point des droits* , & *les droits sont avant tout*. Quel cruel maître est ce donc que la philosophie , si de semblables maximes sont le fondement de ses leçons.

de la société : c'est à la conservation des bras , sans lesquels la propriété ne deviendrait qu'un titre onéreux ou illusoire , que l'on fait céder le privilège essentiel du propriétaire. C'est donc véritablement son bien que l'on assure , en paroissant le maltraiter. C'est pour l'affermissement durable de sa jouissance qu'on semble la violer par une contrainte passagère.

Quant à l'influence que peut avoir sur l'état du laboureur , & sur l'activité de ses travaux , la crainte de ne pouvoir disposer despotiquement du produit de ces travaux même , il y a une multitude de réponses à donner : je ferai voir plus bas , en parlant de la cherté du pain , que ce n'est point le laboureur qui en profite ; je démontrerai qu'elle lui est même bien plus nuisible qu'utile ; je me contenterai pour le présent de faire une observation fort simple.

Tous les états ont des avantages & des inconvénients : tous d'un côté procurent des plaisirs à ceux qui les exercent , & de l'autre les assujettissent à des peines , à des désagréments plus ou moins forts. Quand on les embrasse , on fait à quoi l'on s'engage.

Le laboureur trouve dans sa profession la certitude de vivre , puisque c'est par ses mains que passe d'abord la matière première de la subsistance , le fonds de tous les aliments. Il y trouve une sorte d'empire absolu sur tous les gens qu'il emploie. Il y trouve la simplicité des mœurs , la tranquillité de la vie , & une véritable abondance qui en fait le charme.

En échange , il fait aussi que la denrée qu'il fait naître , est par sa nécessité même plus particulièrement soumise à l'inspection de la police. Il fait qu'il n'y a en quelque sorte qu'un demi droit ; il fait que dans le cas où il arriveroit

arriveroit une disette, c'est dans les greniers qui en seront remplis qu'on cherchera des ressources. C'est une des clauses tacites de son bail, c'en est une des charges.

Le droit du fermier peut-il être plus sacré que celui du propriétaire dont il tient la place ? Nous venons de voir que, suivant les vrais principes de l'ordre & de la nature, le propriétaire même ne pourroit opposer sa franchise & sa possession aux ordres d'une police éclairée. Comment son représentant pourroit-il s'y soustraire ?

Mais, dites-vous, il a un bail. Le prix de ce bail ne diminue pas en raison de ces enlèvements violents auxquels vous le soumettez. Non, sans doute, il ne diminue pas, & il ne doit pas diminuer. Quand il seroit vrai qu'on exerçât cette violence envers le laboureur, elle ne lui seroit pas pré-

judiciaire. Au contraire, elle lui assureroit un très-gros bénéfice.

Ces commissaires, ces archers, contre lesquels les économistes épuisent les traits de leur éloquence, ces furets qu'ils sont si fâchés de voir sur la piste du négociant en bled, n'enlèvent pas les grains pour rien; ils ne les volent pas; ils les font porter sur la place, ils les y font vendre. Mais le prix qu'ils y fixent est encore fort au-dessus du prix ordinaire, sur lequel seul le laboureur a compté quand il a contracté ses engagements.

On le prive, il est vrai, d'un bénéfice arbitraire & excessif; mais on lui assure un gain honnête, un gain qu'il n'a pas même espéré en entrant dans sa ferme. On ne lui fait donc aucun tort réel; le prétendu privilège que l'on viole en sa personne, n'est que celui de la cupidité.

Une dernière réponse décisive à

routes les déclamations économiques contre l'ouverture involontaire des greniers, à ces gémissements des philosophes sur les effets funestes qui en résultent pour la culture, sur la tyrannie décourageante à laquelle on assujettit par-là le laboureur, c'est que ce n'est jamais sur lui qu'elle tombe. Ce ne sont pas les pay sans que l'on inquiete dans les cas pressants. Ce sont les marchands, les regratiers millionnaires, dont les enlevemens ont souvent nécessité l'apparence de disette à laquelle on les sacrifie.

On ne va pas chercher les secours dans les granges du fermier honnête qui n'y resserre que les fruits de son travail. On ne s'adresse qu'à ces réceptacles ténébreux de l'intrigue & du crime, où des manœuvres secrètes ont fait couler sans bruit la subsistance d'une province. On ne va fouiller que dans ces tanieres mystérieuses, où l'a-

varice , comme les animaux carnaciers dont elle a les mœurs & l'allure , s'est dérobée avec son butin. C'est là qu'on la trouve pâle , inquiète , tourmentée de ses remords plus encore que de ses desirs , couchée sur ces sacs qu'elle s'est flattée de métamorphoser en or , & interdite à l'aspect du jour qui pénètre dans son asile.

Marchez , peres du peuple , protecteurs du pauvre. Combattez le monstre , arrachez - lui sa proie. Ne soyez pas émus des hurlements qu'il jette à l'instant où la main de la justice le saisit. Ne le soyez point de la fureur avec laquelle vous poursuivent tous ces insectes bruyants , accoutumés à vivre de ses restes , approbateurs intéressés d'une morale qu'ils pratiquent : méprisez leurs vains efforts , & n'en soyez ni moins fermes , ni moins tranquilles sur la légitimité d'une

expédition à laquelle tient le salut de vos compatriotes.

Les opérations dont je viens de parler ne sont qu'un remède, je l'avoue. Elles ne sauroient être un état constant, un régime habituel ; j'ai eu soin d'en avertir ; c'est la nécessité qui les motive, elles ne doivent pas s'étendre au-delà ; il faut donc trouver un procédé qui en épargne l'usage, ou du moins qui le rende rare.

Mais quel est-il ce procédé précieux & salutaire ?

Est-ce un recueil de réglemens combinés avec sagesse, d'institutions fondées sur l'expérience & la réflexion, une loi qui regisse la masse des bleds existante dans un royaume, comme on gouverne l'eau qui fait le jeu d'une écluse ? Une loi qui ouvre à propos les portes pour laisser échapper le superflu, & les ferme de même

à l'instant où une évacuation trop forte pourroit vider le sac , & y mettre le fluide au dessous du niveau qui le rend utile ?

Est-ce une liberté indéfinie , qui ne reçoive de regles & de modifications que de la nature même , qui épargne au gouvernement jusqu'aux soins & aux frais de la manutention , qui le réduise au simple emploi de témoin de tous les incidents qui se passeront sous ses yeux ?

A laquelle de ces deux manieres de se conduire est due la préférence ? L'une & l'autre ont des partisans & des adversaires zélés , qui prétendent tous être également inspirés par la raison , & par l'esprit de bienfaisance. Avant que d'examiner ceux qui sont les mieux fondés à s'approprier ces attributs , voyons un des principaux résultats de la liberté. S'il se trouvoit qu'elle pro-

duisît nécessairement un grand mal ,
il n'y auroit plus d'embarras pour
prononcer : la proscription des effets
entraîneroit nécessairement celle de la
cause.





CHAPITRE VII.

De la liberté dans le commerce des grains.

*Qu'un de ses premiers effets nécessaires,
de l'aveu des économistes , est de pro-
duire la cherté. Etranges variations
de ces philosophes à ce sujet.*

LA liberté dans le commerce des grains, si on en croit ses partisans, est le palladium des empires , c'est l'ame de la vie politique. Elle réunit les propriétés les plus contradictoires en apparence , & les plus salutaires. Si la stérilité a frappé les campagnes , si un état souffre de la famine , quel sera le remède à cette angoisse redoutable ? La liberté.

Si au contraire une récolte abondante le charge d'un grand superflu ,

qui le débarrassera de cette réplétion onéreuse ? La liberté.

La liberté prévient les engorgements , & soulage dans les disettes ; la liberté fait fleurir les campagnes , & enrichir les villes. Avec la liberté , un état va de lui-même ; c'est une huile favorable , qui en assouplit tous les ressorts , qui en fortifie toutes les jointures ; le jeu en devient doux , facile , insensible. Avec la liberté , un souverain se trouvera le plus heureux comme le plus oisif des hommes. Son unique fonction sera de s'établir le spectateur désintéressé de la félicité dont jouissent ses sujets ; & son unique travail , de veiller à ce que rien n'altère le spécifique précieux qui en est la source , à ce que rien ne puisse ni en gêner l'usage ni en restreindre l'application.

Cependant au milieu de cet enthousiasme important , & de ces panégry-

ques sans fin. Les économistes ne peuvent s'empêcher de convenir que l'effet le plus sûr, le plus inévitable de la liberté dans le commerce des grains, c'étoit leur cherté. Le fonds de leur système se réduit à nous amener à payer le pain au même prix à-peu-près que les *Hollandois* & les *Anglois*. Ce seroit-là la suite infailible de la liberté. Or ce prix de la *Hollande* & de l'*Angleterre* est pour nous une véritable cherté.

Les économistes à cet égard n'ont caché ni leurs résultats, ni leurs vues. Ils ont prêché hautement que le bled à bas prix étoit la ruine de tout, & qu'un empire ne prospéroit que quand le pain y étoit cher.

Ils ont un peu rougi depuis, il est vrai, non pas du fond du système; mais de la dureté des expressions. M. l'Abbé R... à la page 44 de ses représentations, se récrie avec majesté contre

un ténébreux écrivain qui attribuerait *aux philosophes que le public appelle économistes, ces rêveries absurdes.* Il assure que ses confrères ont toujours dit que *le pain étoit cher & trop cher* : du moins pour lui il le soutient hautement : il répète une vingtaine de fois en deux pages , que le pain est trop cher.

Je ne fais point si en effet il y a eu quelque autre élu qui ait dérogé de même à la profession de foi commune. Malheureusement le symbole de leur religion n'a pas encore pris une forme absolument constante. Ils n'ont pas encore de *vedam* approuvé & reconnu , qui fixe précisément leur croyance sur cet article. Le tableau économique n'en parle pas. Si ses apôtres avoient eu des succès solides , on y auroit sans doute ajouté en petits points à ce sujet , un chapitre incrée comme les autres ; mais on ne l'a point fait , ce qui jette dans l'embarras les adver-

saïres de la doctrine , & donne de la hardiesse à ses partisans : ils peuvent par cette incertitude avouer ou désavouer à leur gré , ou suivant leurs intérêts , les différens prédicateurs qui ont travaillé au progrès de la science. Mais le public , sans avoir égard à ce stratagème ingénieux , n'en a pas moins le droit de les regarder tous comme solidaires , & de les rendre cautions respectivement les uns pour les autres , des erreurs qu'ils enseignent.

Or il est sûr que le dogme de la cherté est consigné dans un très-grand nombre de leurs bons livres. Il est , par exemple , le seul & unique fondement de la *philosophie rurale* , ce commentaire vénéré du *tableau* , ce monument presque aussi inintelligible que s'il étoit écrit dans la langue sacrée des *Brames* , & que l'auteur eût

emprunté , pour nous instruire , l'idiome du hancrit.

On y lit tome 2 pag. 225 , ces propres mots : *Le haut prix est à l'avantage des revenus , & n'est au désavantage de personne ; car tous les états dans la société doivent être considérés comme VENDEURS , & non comme acheteurs.* Maxime affreuse , pour le-dire dès-à-présent en passant , en ce qu'elle compromet l'existence du journalier ; il n'a à vendre que le loyer de ses bras , dont on peut se passer deux jours , trois jours ; & on lui vend du pain , dont il ne peut se passer vingt-quatre heures. Les économistes ont donc prêché la cherté.

Ils ont depuis prétendu qu'ils ne foudhaitoient pas que le pain fut cher ; mais qu'ils vouloient seulement qu'il ne fut pas bon marché. Mais ce pas bon marché ayant paru avec justice à tous les cœurs humains , à quicon-

que n'est pas initié aux mystères , l'équivalent de la cherté , ils se sont enfin resreints à soutenir que ce n'est plus ni cherté , ni pas bon marché qu'il faut dire , mais bon prix. Tout orgueilleux de cette dénomination nouvelle , de cette enveloppe honnête donnée au plus cruel des systèmes , ils avancent aujourd'hui que le bon prix , loin d'annoncer ou de causer la disette , en est le remède. Mais qu'appellez-vous , s'il vous plaît , disette ? Car il faut toujours vous ramener à la vraie signification des mots , & définir ce que l'on entend , afin de ne pas donner lieu aux subterfuges dont votre économie est si souvent prodigue.

Par disette vous entendez sans doute , comme moi , privation ; ainsi , quand on dit qu'il y a sur un marché disette de bled , cela signifie qu'il n'y a point de bled ; & comme , d'après

l'expérience & la raison , la cherté ou le bon prix , quand ils sont à un certain excès , garnissent infailliblement les marchés , vous vous récriez avec une emphase bien puérile ou bien criminelle , que la cherté ne fait donc pas disette.

J'en conviens. Mais dites-moi un peu , quand Tantale , au milieu de l'abondance fantastique qui l'entouroit , voyoit l'eau fuir de ses levres , & les pommes reculer à l'approche de ses mains , seriez-vous parvenus à lui faire entendre évidemment qu'il avoit tort de se plaindre de la disette de l'eau & des pommes , & que cet état étoit pour lui une véritable abondance ? Le peuple , ce malheureux peuple , dont vous affectez de parler avec tant d'intérêt & que vous sacrifiez avec si peu de scrupule , n'essuie-t-il pas , avec vos beaux systèmes , précisément le sort de Tantale ? Vainement garnissez-vous

le marché , si les sacs se referment quand il y porte la main ? Que lui sert l'abondance , quand faute de l'écu d'augmentation qui pourroit l'en rendre participant , il meurt de faim auprès de ces fiers agriculteurs , dont le cœur est plus dur encore que leurs terres , & ne s'ouvre comme elles qu'avec l'aide de l'argent ?

En deux mots , quand un grand peuple ne payoit le pain qu'un sol, six liards, la livre , que tout dans l'intérieur du royaume s'étoit arrangé sur ce prix , que les salaires étoient fixés en conséquence à un taux qui ne faisoit guere qu'assurer la vie aux ouvriers , & que tout d'un coup , par une secousse subite & violente , ce même pain monte à 3 , 4 & 5 sols , qu'il s'y soutient longtemps , & qu'on annonce que le prix constant , habituel doit être par la suite d'environ 3 sols , assurément chez ce peuple-là il y a cherté. Cette cherté

est meurtrière; tous les subterfuges économiques n'empêcheront pas qu'il ne soit très permis de la déplorer, & très pressant de la détruire. Or voilà l'effet qu'a produit chez nous, & que devoit nécessairement produire la liberté. Elle est donc funeste par elle-même de ce côté-là, du moins pour nous. Il n'y a point de réplique.

Ces vérités sont si palpables, que les économistes eux-mêmes n'ont pu se les dissimuler. On a déjà vu qu'ils s'étoient défendus, comme d'un reproche injuste, d'avoir avancé qu'il falloit que le pain fût cher. Ils ont été bien plus loin. Ils ont soutenu qu'il n'avoit pas été cher. C'est une chose curieuse, que le raisonnement par lequel ils prétendent le prouver. Voici les propres termes de M. l'abbé, pages 13 & 14 de ses représentations aux magistrats, de ce bréviaire de l'humanité éclairée qui devoit répan-

dre la lumière & le bonheur sur tout l'univers.

» Le prix commun des grains du
» royaume n'a pas été très haut
» . . . Par les états que nous donne-
» rons ci dessous des prix des diffé-
» rents marchés du royaume depuis le
» premier janvier 1767 jusqu'au mois
» d'août 1768, on se convaincra non-
» seulement qu'il n'y a point eu de
» cherté dans le royaume, mais même
» qu'il n'y en auroit point eu dans au-
» cune province, si elles avoient été
» en communication de secours les
» unes avec les autres. On verra qu'il
» y avoit des marchés, dans lesquels le
» grain se vendoit 42 livres le septier,
» tandis qu'il étoit dans d'autres mar-
» chés à 11 livres & quelques sols.

» Quelle est la base sur laquelle le le
» gouvernement doit opérer pour ju-
» ger de l'état des grains dans le royau-
» me? Le pauvre affligé ne sent que

» son mal , il ne voit que ses champs
 » & le marché qu'il a sous ses yeux.
 » C'est là son univers. Mais les loix
 » embrassent tout le royaume. Le gou-
 » vernement voit d'en haut. Il voit la
 » nation entiere , il voit toutes les
 » terres & tous les marchés , & c'est
 » dans le prix commun des grains qu'il
 » trouve le vrai prix du grain natio-
 » nal ». C'est là ce qui s'appelle , dans
 la langue économique , le prix com-
 mun ou prix moyen.

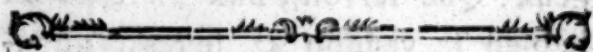
Savez - vous bien , Messieurs , que
 si Paschal revenoit au monde , il lui
 feroit facile de rendre ces inventions
 beaucoup plus ridicules que le pou-
 voir prochain & le contrat mohatra.
 Quoi ! un roi qui veut savoir en quel
 état est son royaume , n'en doit juger
 qu'à vol d'oiseau ! L'état de la prof-
 périté de son empire doit se lever
 comme une carte ! Quand , à une ex-
 trémité , on paie le bled 40 livres , il

peut se dispenser de tous soins , de toute inquiétude , pourvu qu'à 200 lieues de-là on ne le paye que 10 livres : le prix moyen sera de 25 livres , ce qui n'est pas cher. Ne sentez-vous pas combien une semblable supputation prête à la plaisanterie ? Mais non , je me trompe : ce n'est pas ici le lieu de plaisanter , ce n'est pas quand il s'agit de la vie des hommes , des larmes du pauvre , du désespoir de plusieurs millions de familles , qu'il est permis de se livrer à des jeux d'esprit.

Comment des ames honnêtes ont-elles pu s'aveugler au point de s'occuper sans frémir de ces calculs infidieux ou plutôt de ces poignards aiguës pour assassiner l'indigent. Comment a-t-on pu dresser de sangfroid & avec de bonnes intentions , ces tables fatales , ces vraies tables de proscription portées contre tout pays qui aura le malheur d'être l'extrême désavanta-

geux? Que seroit, aux marchés où le bled se vendoit 42 livres, l'abondance de ceux où il n'en valoit qu'onze? Le misérable expirant à Saint-Pol en Artois de douleur & d'inanition sur les cadavres de ses enfants déjà consumés par la faim, étoit-il soulagé par la vigueur dont jouissoient à bas prix ses pareils à Murdebarrez? Quel étoit donc l'objet ou l'aveuglement de ceux qui ont produit sous les yeux du public & du gouvernement des calculs si absurdes & cependant si terribles.





CHAPITRE VIII.

Que la cherté du grain ruine & tue les journaliers.

MAis, dit-on, le bon prix du grain est la source de la prospérité d'un état : c'est ce qui assure les revenus : les revenus seuls donnent la facilité de faire de la dépense, & c'est la dépense qui rapporte dans la main du journalier l'argent avec lequel il subvient à ses besoins. Si les revenus sont médiocres, la dépense le fera aussi : le propriétaire mal-aisé ne fera plus travailler les ouvriers, ou les fera travailler pour une médiocre récompense ; ils souffriront de sa pauvreté, comme dans l'état contraire, ils se seroient sentis de sa richesse. Ce n'est-

là qu'un enchainement de paralogismes.

D'abord la cherté n'enrichit personne , si ce n'est dans un cas , dans celui où la disproportion entre le salaire des ouvriers & le prix de leur subsistance , se soutiendrait toujours comme aujourd'hui. Mais cette richesse est affreuse ; elle fouille , elle infecte les mains assez lâches pour se l'approprier. C'est faire de l'or avec le sang humain. Il n'y a que des âmes économistes , assez ennemies de tout sentiment de pudeur pour prêcher une aussi horrible morale , quoiqu'il y en ait peut-être d'assez cruelles pour la mettre en pratique.

Ensuite le propriétaire enrichi , dit-on , paye plus largement le manouvrier qu'il emploie. Cela n'est point du tout certain, je le ferai voir tout à l'heure. Mais je le suppose pour un moment ; ne voyez-vous pas que c'est sur le ma-

ouvrier même qu'a été prise cette richesse, dont, à vous entendre, l'excédent est tout employé à le soulager ? Ne voyez vous pas que c'est la misère qui la produit ; & que , loin d'adoucir son état, elle ne fait que le plonger dans l'incertitude la plus désespérante , dans le dénuement le plus intolérable ?

Le propriétaire a des trésors. Mais d'où lui viennent-ils ? De ce qu'il a vendu son bled un bon prix. Mais à qui l'a-t-il vendu ? Au manouvrier (a) : d'où il suit deux effets terribles.

Le premier, qu'avant que de voir hausser le salaire, il a fallu qu'il donnât

(a) Les autres classes de la société ont à la vérité fourni quelque chose à cette contribution universelle ; mais elles ne sont qu'un point imperceptible auprès de celle des manouvriers, qui est plus nombreuse elle seule que toutes les autres ensemble.

au riche l'argent qu'il en devoit recevoir, suivant vous, pour se préparer une augmentation incertaine, il a fallu qu'il commençât par en supporter une très-réelle : c'est sur son salaire, à quize sols par jour, qu'il a été obligé de donner au propriétaire de quoi lui en payer trente.

Le second effet de cette marche inconcevable, c'est que cette avance même, prise sur son nécessaire physique, ne lui donne aucun droit à l'indemnité. C'est que cette indemnité n'est pas seulement problématique, elle est inutile. Si elle est retardée, comme nous voyons qu'il arrive, si la proportion ne s'établit pas, si pendant cinq, six ans, dix ans, le pain se paie trois sols & même cinq, & que le salaire reste à quinze, je demande à quoi sert à ces malheureuses familles, que l'indigence éteint, le service tardif que la proportion en-

fin introduite assurera à celles qui y auront résisté jusqu'à cette époque ? Les trente sols accordés après tant d'années , réchauffent-ils les cendres des infortunés tués par la régie barbare qui les restreignoit à la moitié ?

En deux mots on ne paye le pauvre qu'après qu'il a payé. La surcharge qu'il éprouve est certaine & présente , le soulagement que vous lui promettez est incertain & éloigné : donc toute augmentation dans le prix du pain , si elle n'est précédée du haussement des salaires , est affreuse. C'est la plus funeste méprise qui ait jamais pu être commise en politique.

Elle assure du moins , dites-vous ; la facilité d'employer plus d'ouvriers. Le possesseur des terres , ou son représentant , se trouvant un plus grand superflu , songe à augmenter ses jouissances. Il ne le peut qu'en soudoyant plus de bras ; dès-lors une multitude

d'ouvriers, qui auparavant ne trouvoient point d'emploi, sont recherchés : en attendant que l'équilibre s'établisse entre leur travail & le prix qui en est la récompense, ils ont au moins du travail, & l'équilibre est le fruit de l'empressement avec lequel on se les dispute.

Paralogismes tout purs encore. Vous parlez toujours comme si vous aviez affaire à des hommes sans passions, à des hommes à qui le bien-être de leurs pareils fût précieux, & qui ne voulassent jouir de rien eux-mêmes qu'en facilitant la jouissance des autres. Voyez quel est, chez les hommes constitués comme la nature les a faits, & non comme ils paroissent dans vos romans économiques, l'effet de la cherté des denrées.

Je suppose que ce soit réellement dans la main du maître des grains que le profit s'arrête ; qu'en résulte-t-il ?

Si c'est le propriétaire demeurant à la ville, le luxe augmente. Ces jouissances scandaleuses & meurtrières, que l'on nomme plaisirs, se multiplient. C'est à se jouer de son existence & de celle des autres, qu'il emploie ces revenus que vous lui avez procurés par un moyen si fatal. Au lieu d'appeler à partager ses richesses l'ouvrier de la campagne qui les fournit, c'est l'artiste inutile, c'est le compagnon & l'agent de ses débauches ou de ses frivolités, qu'il accable de bienfaits.

De là, la corruption totale ; de là, l'affoiblissement d'un peuple ; de là, tous ces effets que M. de M... peint avec une énergie qui auroit dû, ce semble, l'empêcher d'en vanter la cause.

Si l'homme, devenu opulent par la cherté, est ce que nous appelons un laboureur, un fermier, il n'est pas

moins faux de prétendre que la richesse devienne la ressource des ouvriers du canton. J'en appelle à cet égard à l'expérience ; il n'y a personne qui ne sache que , de tous les états sans exception , celui qui vise le plus à la parcimonie , à l'épargne sordide , c'est celui de laboureur.

A peine ceux qui le professent se trouvent-ils une apparence de superflu, qu'au lieu de l'employer à augmenter l'exploitation d'un bien dans lequel ils ne font que passer , ils ne s'appliquent qu'à thésauriser , afin de se procurer le moyen de s'arracher bientôt de cet état pénible , dans lequel ils rougissent de se voir engagés ; leur objet unique est de faire de leurs enfants des messieurs , de devenir des rentiers oisifs. Ils ne visent qu'à augmenter l'argent qu'ils gardent dans leur coffre ou qu'ils enfouissent. Ils lésinent sur les moindres objets.

Indemnifiés par le prix de ce qui peut leur venir de bled d'un retranchement sur les avances, ils diminuent imperceptiblement le nombre des bestiaux, des co-opérateurs en tout genre; ils ne récoltent pas tant, mais ils épargnent des gages de domestiques; il se sauvent les risques attachés à la nourriture des animaux qui partagent & vivifient leurs travaux. La maigre moisson qui leur reste après cette soustraction de secours, leur paroît toujours un bénéfice réel, puisqu'ayant coûté moins, elle rapporte autant que les précédentes qui étoient faites avec beaucoup plus d'appareil.

Vous voyez donc que le journalier ne gagne absolument rien à l'opulence du fermier.

Ajoutez encore que cette malheureuse classe de la société porte en tout genre toutes les especes de pertes qui se font sentir aux classes supérieures,

Le cultivateur est le premier à s'armer contre elle de son indigence même.

Dans le temps où le bled valoit 15 liv. le septier, un laboureur de Beauce payoit à ses manouvriers la moisson en nature ; quand le bled a valu 30 liv. il falloit, pour être juste, ou continuer à les payer de la même manière, ou en transformant leur salaire en especes, l'évaluer sur le pied actuel de la denrée. C'est ce qu'on n'a point fait.

Ces misérables, descendus de leurs montagnes, se sont trouvés appauvris de moitié en arrivant dans le plat pays ; le voyage leur a coûté la moitié de leurs trop justes espérances ; on n'a plus voulu les payer qu'en argent, mais en appréciant les journées d'après le tarif établi lorsque le bled ne valoit que 15 l.

Et voyez quel funeste effet il en résulte pour ces familles désolées ; voyez

quelle effroyable , quelle quadruple trahison , s'il est permis de le dire , on ose se permettre envers eux.

Quand on les payoit en nature , c'étoit la provision de l'année qu'ils emportoient. C'étoit du bled coupé de leurs mains. C'étoit leur subsistance de plusieurs mois , gagnée par les plus rudes , les plus accablants travaux entassés , accumulés dans un petit nombre de jours. Alors ils étoient à l'abri des variations : quelque vicissitude qu'éprouvassent les marchés , leurs petits greniers , remplis à la sueur de leur front , leur présentoient une ressource consolante , & un asile toujours sûr.

Aujourd'hui , quelle différence ! Ce n'est plus la denrée qu'on leur donne , ce n'est pas même la moitié de sa valeur ; ces infortunés rentrés chez eux , exténués par le même travail , n'y rapportent plus qu'une portion de la

récompense. Ils sont ruinés , parce que leurs maîtres sont riches , & meurent de l'opulence de leurs tyrans.

Vous me direz sans doute , que tel est l'ordre naturel & essentiel des sociétés politiques , que le pauvre doit , d'après la sagesse incréée , être le jouet du riche : & j'avouerai que le principe est malheureusement trop vrai. Je fais qu'en général l'indigent qui porte le fardeau de toute la société quant au travail , en endure aussi presque toutes les charges quant à la dépense. Je fais que l'homme opulent , qui fait ses provisions , économise précisément parce qu'il a de quoi payer ; tandis que le malheureux qui vit au regrat , achète les choses le double , précisément parce que la faculté lui manque pour en faire l'acquisition.

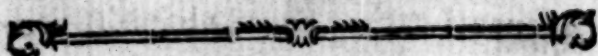
Mais si cet ordre funeste & destructeur est tellement dans la nature des

choses qu'il soit irréformable, gardez-vous donc, maîtres en humanité, de le charger encore par de nouveaux abus. Ne venez pas nous prêcher avec emphase, que la plus sage de toutes les opérations politiques, ce soit de réduire la moitié d'une nation à mourir de faim. Avant que de compter comme autant de triomphes, quelques écus qu'une centaine d'aisés auront conservés dans leurs poches, comptez, s'il est possible, à combien de mal-aisés il en aura coûté la vie, & soyez sûrs que vous en trouverez encore plus de cimetière remplis que de bourses.

L'homme, dites - vous quelque part dans vos représentations, *est fait pour les larmes !* Ah jamais il ne remplira mieux cette triste & pénible vocation que sous votre empire ! Laissez-nous, consolateur cruels, laissez-nous nos maux & notre misère ; em-

portez loin de nous vos funestes con-
noissances; cachez dans l'obscurité vos
tables & vos tableaux. Et puisse notre
postérité ne pas se ressentir un jour des
maux qu'ils nous ont fait.





CHAPITRE IX.

*Raison qui rend la cherté des grains
pernicieuse aux journaliers : c'est que
leur salaire n'augmente pas avec le
prix du pain.*

MAIS avec le temps du moins la proportion s'établit-elle entre le travail & son prix ? Le journalier à force de mourir de faim parvient-il à se retrouver dans cet équilibre qui lui permet de vivre ? Non : je dis nettement que non ; & si quelqu'un ose soutenir l'affirmative, je ne crains pas qu'il puisse la prouver.

En général dans nos gouvernements Européens, le bled, ce prétendu thermomètre de la prospérité des états, n'a jamais communiqué aux objets

qui l'environnoient, & de la valeur desquels il auroit dû être la mesure, les variations qu'il a éprouvées. Il a augmenté de prix à l'excès ; mais très-peu de ces objets sont montés avec lui, & aucun n'a monté sur la même ligne.

Les rentes constituées, les offices aliénés, les baux non-rachetables, la paye des soldats, tous les articles dont l'évaluation étoit malheureusement stipulée en argent sont restés aujourd'hui que le marc de ce métal est à 52 liv., sur le même pied où ils avoient été établis quand il n'étoit estimé que 14 livres. Ce seroit peut être le sujet des spéculations politiques les plus profondes, & les plus intéressantes que cette inconcevable injustice, sur laquelle portent aujourd'hui toutes les administrations de l'Europe. C'est même la véritable origine de la prépondérance énorme que les rois ont

acquise en France , par exemple , bien plus que la ligue & les efforts de Richelieu , & toutes les causes subordonnées auxquelles on l'attribue.

Si Louis XIV au lieu de payer ses soldats 5 sols par jour , avoit été obligé de leur en donner 20 , ce qui n'est que l'équivalent de ce qu'ils avoient sous François I, il n'auroit pas eu 300000 hommes sous les armes : il n'auroit pas été si impérieux. Une infinité de choses que le despotisme de son regne a facilitées , ne seroient pas arrivées ; mais ce n'est pas là de quoi il s'agit (a).

(a) C'est également là ce qui a procuré au clergé , aux moines , ces richesses prodigieuses qu'on leur envie aujourd'hui avec tant de fureur & d'injustice : de toutes les usurpations politiques les leurs sont assurément les plus légitimes , puisqu'elles ont été volontaires. S'ils ont recueilli des dépouilles , c'est de l'aveu des propriétaires. Dans les temps où ils les ont reçues , elles n'avoient pas la valeur qu'elles ont

Le prix du bled ne regle point du tout celui des autres valeurs qui composent ce qu'on appelle la fortune, le revenu ou la subsistance des membres de la société. A l'égard des journaliers la disposition n'est pas restée tout-à-fait aussi monstrueuse en apparence qu'à l'égard des soldats. La raison en est simple. C'est que le journalier a une femme & des enfants, c'est qu'il

acquises depuis ; mais comme elles étoient en nature, comme les redevances qu'ils en trouvent ont presque toujours été stipulées en grains ou sujettes de 9 ans en 9 ans à des réhausséments proportionnés à celui du prix des denrées, ils se sont toujours soutenus au niveau, tandis que tout baïssait autour d'eux. Leurs richesses ont augmenté précisément parce qu'elles n'ont pas diminué, & il en a résulté pour eux un éclat & même une puissance qui, en leur procurant des grands avantages, en influant sur l'administration publique les a aussi dévoués à une jalousie dont ils éprouveront tôt ou tard les effets : mais ce n'est pas encore là ce que nous examinons.

Il y a un tiers de l'année où il ne travaille point à cause des fêtes , & où il ne gagne rien. C'est qu'il n'est ni logé , ni habillé par le roi , ni soigné dans ses maladies. C'est qu'il faut que sa paye fournisse sans exception à tous ces besoins qui le dévorent. En rapprochant tous ces assujettissemens de l'indépendance du soldat , on verroit peut-être que celui-ci , a moins perdu encore dans la diminution effective de sa paye que le manouvrier. Le mépris qu'on a fait de leur existence commune est peut-être plus égal entre eux qu'on ne le pense. Mais nous ne parlons pas de ce qu'ils ont souffert pendant deux siècles qui ont précédé le nôtre. Examinons seulement ce qui se passe sous nos yeux depuis dix ans.

Le prix du pain a doublé. Cela est certain. Les revenus des possesseurs des biens fonds de ce qui s'appelle *cultivateur*, soit propriétaire, soit fermier

ont haussé. Les journaliers ont-ils eu part à cette augmentation.

Quelques écrivains indiscrets ont osé dire qu'oui. Ils ont cité des pays où, suivant eux, les journées avoient doublé comme le pain. Il faut être bien hardi pour ne pas trembler d'attacher ainsi dans des écrits des assertions aussi contraires à la vérité, & il est bien inconcevable que ces impostures, consignées dans des imprimés, aient pu trouver un seul auteur crédule, tandis qu'il n'y a personne à qui sa propre expérience ne peut en démontrer la fausseté.

Je m'adresse à vous, qui que vous soyez qui me lisez, habitants des villes, bourgeois paisibles qui raisonnez si disertement sur l'exportation, & qui vous passionnez avec tant d'ardeur sur ses bons effets que vous ne connoissez que par les éphémérides, payez-vous la façon de votre habit, celle de

vos souliers , le raccommodage de votre linge , son blanchissage , le double de ce que vous les payiez avant 1764 ? Votre perruquier , votre frotteur , votre menuisier , votre ferrurier , votre vitrier , tous ces serviteurs qui ne sont point à vos gages , & à qui vous n'accordez qu'un salaire passager en échange de l'industrie momentanée qu'ils vous consacrent ont-ils fait monter leur prétentions au double ?

Si quelqu'un d'eux a hasardé dans ses mémoires , une petite augmentation , ne l'avez-vous pas accusé d'infidélité ? ne l'avez-vous pas menacé de lui donner un successeur ? n'a-t-il pas été obligé de peur de perdre votre pratique de laisser les choses sur l'ancien pied , & ne vous êtes-vous pas applaudi en secret de cette fermeté économe qui le ruine ? Cependant vous n'ignoriez pas qu'il payoit son pain moitié plus cher que dans les années

où s'étoit établi le taux auquel vous le fixez.

Vous êtes donc un témoin contre vous-même, & cependant la hardiesse avec laquelle les économistes osent affirmer que tous les propriétaires ont fait ce que l'équité leur commandoit, vous fait plus d'impression que le cri de votre propre conscience ? Croyez-vous donc les autres hommes plus justes que vous. Auriez-vous l'idée honteuse que vous êtes le seul à qui l'avarice ait parlé ? En ce cas vous faites au genre humain plus d'honneur qu'il n'en mérite. La lésine qui vous rend cruel dans votre ménage opere de même sur le cœur de tous vos voisins.

Il n'y en a pas un qui ne pense, ne raisonne & n'agisse précisément comme vous, sur-tout à la campagne où le besoin est plus impérieux, & les ressources moins multipliées que dans

les villes, l'ouvrier dans celles-ci, est ordinairement en état de faire quelques avances, tous les ateliers y font des especes d'entreprises qu'un maître régit par les bras de ses garçons. Nourri du bénéfice qu'il fait sur eux, il est plus en état de sacrifier quelque chose, & d'attendre un instant plus favorable, ou d'essuyer quelques pertes : mais dans ces hameaux où l'opulence n'a que ses racines qui en emportent tout le suc & le transportent dans une autre région, le journalier est maîtrisé de minutte en minutte par la nécessité la plus tyrannique. S'il ne travaille pas aujourd'hui à quelque prix que ce soit, sa famille & lui seront mort de faim demain. Il reçoit donc à genoux le salaire qui ne lui assure que la moitié de sa subsistance, & par le plus affreux de tous les abus, la cruauté qui ordonne à son estomac de se resserrer sans permettre à ses bras de

s'affoiblir , il faut qu'il la regarde comme un bienfait , tel est le sort des journaliers dans toutes les campagnes.

Je ne citerai que l'*Artois* , province que je connois très-bien , province où les hommes assurément n'ont pas le cœur dur , province qui a gagné plus qu'aucune autre à la cherté , où le *bon prix* s'est établi & soutenu avec tous ces effets. Voici ce que m'écrit en ce moment un des plus nobles , des plus vertueux , des plus éclairés gentils-hommes de cette province.

» La journée des manœuvres , mon
 » cher ami, n'est pas augmentée depuis
 » plus de quinze ans. On a toujours
 » payé les journaliers à dix fols. C'é-
 » toit le plus haut prix du canton. Il
 » s'est soutenu au même taux , & à
 » présent le plus cher ne passe point
 » 12 fols , à moins que ce ne soit pour
 » des épuisements d'eau , ou creuse-
 » ments de fossés où ces pauvres mal-

» heureux sont continuellement mouil-
» lés ; mais pour les autres travaux ,
» vous pouvez assurer que la main-
» d'œuvre est restée au même taux ,
» malgré l'augmentation des denrées.
» L'augmentation proportionnée dans
» le salaire ne peut même avoir lieu
» que quand la misere *aura fait périr*
» *ou expatrier un grand nombre d'ouvriers*
» *qui languissent dans la plus affreuse*
» *inanition.*

» Si vous le jugez même à propos ,
» vous pouvez faire remarquer que
» l'Artois , province qui n'a d'autre
» revenu que sa reproduction , toute
» espèce de commerce lui étant interdit
» par les droits d'entrée & de sortie
» du royaume , l'Artois est non-seule-
» ment sans société d'agriculture ,
» mais a été une des premières à de-
» mander qu'on restreignît la sortie
» des grains pour l'étranger à un taux
» bien au-dessous de celui qui est fixé

» par l'édit de 1765. Cette même
 » cherté de grains nous a forcés à en
 » faire des achats considérables , pour
 » pouvoir donner le pain à dix-huit
 » deniers la livre. De plus nous avons
 » été autorisés à emprunter 600000 l.
 » afin d'ouvrir des chemins dans les
 » différentes parties qui pussent donner
 » par tout des ateliers où le peuple
 » fût sûr de trouver du travail. Et
 » sans cette ressource il seroit mort de
 » faim.

Voilà des faits. Il en résulte que
 dans le temps même où le pain avoit
 la valeur forcée , exorbitante que lui
 donnoient les enlevemens , les jour-
 nées n'étoient pour les meilleurs ou-
 vriers que de dix & douze sols comme
 avant 1764.

Comment ont-ils vécu , direz-vous ?
 Comment ? De la charité , de la
 commisération des gentilshommes qui
 leur donnoient pour ne rien faire , plus

qu'ils ne leur auroient payé pour travailler. J'ai vu, il est vrai, un d'entre eux, faire des aumônes plus éclairées & plus fructueuses. J'ai vu celui dont je viens de citer la lettre, M. le marquis de S.... faire travailler à des bâtiments où il n'appeloit que des ouvriers infirmes, estropiés ou privés de quelques sens. Qui auroit vu ses ateliers, se seroit cru au festin du riche de l'évangile.

Sa politique étoit aussi humaine que sage. Ces malheureux n'auroient trouvé nulle part de l'occupation; ils n'étoient pas même en état d'aller quêter des secours que le nombre des mains vuides rendoit rares. L'apparence de travail qu'ils sembloient faire, prévenoit les risques de l'inaction & de la mendicité; d'ailleurs elle rendoit plus doux, & en même temps moins onéreux, les bienfaits qu'ils recevoient de mon généreux ami.

Sa

Sa maniere d'affister les pauvres n'a point été imitée par-tout. Mais la bienfaisance naturelle aux personnes distinguées dans cette province , a suppléé à tout. Les misérables ont vécu sans qu'on sache trop comment, jusqu'à l'instant où le prix du bled redescendu , s'est rapproché du taux anciennement fixé pour leurs salaires , qui , je le repete , n'ont point changé.





CHAPITRE X.

Pourquoi malgré la cherté les salaires n'ont pas augmenté. Réflexion sur les maux qu'a produit la suppression de l'esclavage par la partie des hommes qui ne vit que du loisir de ses bras.

ET pourquoi se sont-ils soutenus dans cette immobilité meurtrière ? Pourquoi ? Par deux raisons. Il n'en faut point accuser précisément l'insensibilité des riches , mais d'une part la facilité des pauvres , & de l'autre une politique prudente , quoique funeste , de la part des gens aisés.

S'il étoit possible au pauvre de passer plusieurs jours sans travailler , & par conséquent sans manger , il est bien certain qu'ils forceroient insensiblement les propriétaires à oublier le prix fixé

par l'usage : cet usage n'a aucun pouvoir sur le bled quand il l'achete , il n'en auroit pas davantage sur l'évaluation de son travail. Les champs , les vignes , menacés de rester sans culture répandroient l'alarme dans les maisons dont la récolte fonde l'opulence. On soudoieroit plus chèrement ces mains nécessaires qui se tiendroient à l'écart , & la nécessité feroit la loi à l'avarice.

Dans les villes , le nombre des manouvriers est plus borné quant aux manufactures. Leur gain est moins strictement proportionné à leur dépense ; ils trouvent plus facilement du crédit chez le boulanger ; ils ont donc plus d'empire sur l'entrepreneur , dont leurs travaux assurent la fortune.

Mais dans les campagnes on trouve ordinairement plus de bras qu'il n'en faut : ainsi la concurrence ne tend qu'au rabais , à rendre le travail moins

lucratif. Plus cette concurrence est certaine & la nécessité pressante , moins il est possible au journalier de marchander sur le prix qu'on lui offre.

« Ce qu'il y a de terrible , comme
» je l'ai dit dans la *Théorie des Loix* ,
» liv. 5 , chap. 31 , c'est que la modi-
» cité même de cette paie est encore
» une raison pour la diminuer. Plus
» le journalier est pressé par le besoin ,
» plus il se vend à bon marché. Plus
» sa nécessité est urgente , moins son
» travail est fructueux. Les despotes
» momentanés , qu'il conjure en pleu-
» rant d'accepter ses services , ne rou-
» gissent pas de lui tâter pour ainsi
» dire le poux , afin de s'assurer de ce
» qu'il lui reste encore de forces. C'est
» sur le degré de sa défaillance qu'ils
» reglent la rétribution qu'ils lui of-
» frent. Plus ils le sentent près de
» périr d'inanition , plus ils retran-
» chent de ce qui peut l'en préserver ,

» & les barbares qu'ils font lui don-
 » nent bien moins de quoi prolonger
 » sa vie que de quoi retarder sa mort ».

Voilà d'une part ce qui empêche les
 salaires de monter.

De l'autre , le bourgeois , le fer-
 mier , avec la persuasion la plus in-
 time que cette opération est juste , que
 l'humanité l'exige , ne peuvent cepen-
 dant se résoudre à en donner l'exem-
 ple. Ils voient bien que leurs revenus
 sont doublés ; mais ils craignent que
 cette excroissance subite ne soit que
 passagere. Ils appréhendent que le
 prix du pain , après avoir subi cette
 enflure excessive dont ils gémissent
 eux mêmes , quoiqu'ils en profitent ,
 ne revienne au prix naturel qu'un
 désordre extraordinaire a fait varier.

Ils ont , pour garant de la certitude
 de ce retour , l'expérience du passé.
 Ils sentent que si cet incident arrivoit ,
 il seroit très-difficile cependant de ra-

mener les journées à ce taux de dégradation qui deviendrait alors aussi équitable que l'augmentation l'auroit été précédemment. Maîtres de faire pencher dans cet instant la balance de leur côté , ou de celui des journaliers , pouvant s'exposer au risque , ou le leur faire courir , ils choisissent pour eux la sécurité : ils aiment mieux commettre une injustice envers ces infortunés , que de se voir dans le cas de l'essuyer de leur part.

Ce raisonnement étouffe donc la compassion dans leurs cœurs : s'ils y cedent , c'est , comme je l'ai dit , par des secours manuels qui ne les engagent à rien , & conservent leur franchise à l'égard du prix des journées. Dans l'intervalle cependant le manouvrier souffre , seche , & périt ; & pour comble d'horreurs , tandis que son existence est ainsi attaquée dans tous les sens , le seul , le dernier asile qui

lui soit resté, ces tombeaux où la charité qui n'a pu le faire vivre, l'attend pour lui fermer du moins les yeux avec quelque appareil, ces retraites lugubres, où les secours même sont meurtriers, ces hôpitaux qu'une compassion indiscrete multiplie, & sur lesquels une humanité éclairée verse des larmes ameres, les hôpitaux sont détruits, ruinés sans ressource par le bon prix.

On peut en juger par l'exemple de l'hôpital général de Paris même; établissement peut-être susceptible d'une réforme, mais nécessaire dans l'état actuel des choses; établissement prêt à succomber sous la surcharge qu'a occasionné le renchérissement du pain dans cette capitale, où il a été moins sensible que par-tout ailleurs. Cette maison doit plus de deux millions. Elle n'a ni argent, ni provisions, ni crédit.

D'où vient sa détresse & sa ruine ? De la cherté du pain seule. Cet objet de dépense n'y montoit autrefois qu'à environ 300000 liv. ; il en passe aujourd'hui 800000. Les revenus n'ont point augmenté , il s'en faut bien ; ou si le loyer de quelques fermes a été soumis à un accroissement , il n'en a résulté qu'un soulagement imperceptible dans une masse aussi considérable.

Il en est de même de la charité de *Lyon*. Il en est de même de toutes ces maisons dans tout le royaume ; & si une fois elles viennent à manquer , quelle sera la ressource de l'artisan , je ne dis pas pour vivre , mais pour mourir.

C'est ici qu'il doit être permis de jeter les yeux sur les horribles effets de la liberté personnelle , pour ces êtres sans appui , que l'on félicite si noblement de l'avoir acquise. C'est

surtout dans les chertés qu'ils doivent sentir combien leur état est affreux , & ce qu'ils perdent à ce prétendu gain.

On n'a jamais vu de chevaux mourir de faim par le renchérissement du prix de l'avoine. Ceux qui les gardent les nourrissent à quelque prix que ce soit , parce qu'ils sont nécessaires à leurs plaisirs ou à leur subsistance. Ceux qui se trouvent dans l'impossibilité de les nourrir, les vendent à quelque prix que ce soit aussi, à des maîtres qui aient ce moyen. Ainsi ils vivent. Il en étoit autrefois de même de l'esclave.

Mais le manouvrier qui n'appartient à personne , le manouvrier dont la misère reste inconnue , le manouvrier envers qui l'on se croit quitte dès qu'on l'a payé , dont la perte ne porte préjudice à personne , dont la conserva-

tion n'intéresse personne , on le laisse languir & mourir dans sa bauge , sans seulement daigner s'en inquiéter (a).

Je ne puis trop le répéter. La servitude personnelle étoit le vrai secret de la prospérité des anciens empires. C'est le seul moyen d'assurer , je ne puis pas dire le bonheur , mais au moins la subsistance de cette partie du genre humain destinée à gagner par un travail journalier & mécanique sa nourriture journalière. La certitude de la trouver , cette subsistance , est en effet l'unique portion de bonheur qu'elle puisse connoître.

Au reste , je dois répéter aussi l'observation que j'ai eu grand soin de faire dans la *Théorie des Loix*. La servitude que je regrette , ce n'est pas cette ab-

(a) Voyez à ce sujet la *Théorie des Loix*, liv. 5.

section ouverte même des apparences de l'humanité, que nous appelons esclavage dans nos colonies.

Nous avons trouvé moyen, nous autres peuples chrétiens, philosophes, &c. d'enchérir sur la barbarie même. Il n'y a point de mots pour exprimer la manière dont nous agissons envers les Negres que nous allons voler dans la Guinée, & qui cultivent en Amérique nos sucres & notre indigo. Dans nos villes de l'Europe, dans ces retraites de la liberté, des lumières, de la police, les hommes sont traités bien plus mal que les chevaux & les chiens. Mais dans le nouvel hémisphère, les Negres sont mille fois plus dégradés encore que les hommes dans le nôtre; & ce qu'il y a de remarquable, c'est que de tous les peuples Européens qui ont transplanté leurs vices dans ces malheureuses contrées, il n'y en a point

chez qui l'anéantissement des Nègres
soit plus affreux que chez les An-
glois : preuve sensible de l'influence
heureuse de la philosophie & de l'uti-
lité dont elle est pour adoucir les
mœurs.





CHAPITRE XI.

Que la cherté du grain n'a pas enrichi le cultivateur lui même, & qu'elle ruine ainsi sans fruit tous les ordres de l'état.

JUſqu'ici j'ai bien voulu ſuppoſer avec vous que la cherté du pain enrichiſſoit le propriétaire & le cultivateur. J'ai prouvé que dans ce cas même c'étoit encore une opération abſurde & cruelle, une opération faite pour révolter tous les eſprits conſéquents, & alarmer tous les cœurs vraiment-humains. Que ſeroit-ce donc ſi en l'aprofondiſſant il ſe trouvoit qu'elle n'enrichit perſonne, qu'elle aſſaſſine ſans fruit la portion utile du peuple, & que le ſang du pauvre verſé ou évaporé ſi l'on veut,

ne laisse pas même au fond de l'alambic où on le distille l'or que les économistes cherchent avec tant d'avidité. (a)

(1) On ne finiroit pas si l'on vouloit relever toutes les considérations de ces philosophes. En voici une au sujet des richesses & des métaux qui est bien inconcevable. Tout le livre de *l'Ami des hommes* roule sur ce principe, que l'argent n'est rien, ou plutôt qu'il est la destruction des états où on le met au rang des richesses. Toute la philosophie rurale porte sur celui-ci, que l'argent est le salut des empires, qu'il faut s'en procurer à quelque prix que ce soit. On y lit ces propres mots, p. 257 du second volume: *S'il étoit possible que la ciguë valût plus d'argent que le froment, le lin & le vin, il faudroit cultiver de la ciguë & abandonner aux autres le soin des productions du premier besoin.* Je n'ose en vérité faire de réflexions sur un pareil passage; mais quand on voit de bons esprits en devenir les prôneurs, les admirateurs enthousiastes, & une secte qui veut régner, dit-elle, par le raisonnement, par l'instruction, par l'évidence, en faire la base de sa doctrine, quelle triste, quelle humiliante idée doit-on se former des bornes de l'esprit humain, & de la nature des travers qu'il est capable d'adopter, même avec de bonnes intentions?

La cherté n'enrichit point le fermier, du moins elle ne procure un peu d'opulence qu'à celui qui se trouve avoir un reste de bail à couler au moment de la régénération; mais dès qu'il est fini, le maître l'augmente. Le bénéfice passager qu'il s'est approprié se dissipe; ou s'il se retire plutôt que de se prêter à l'impôt dont la propriété veut charger son industrie, c'est-à-dire à l'envie qu'elle a de partager le bénéfice que le hasard & un système inconsideré lui ont offert, son successeur ne se trouve pas plus avancé que lui-même ne l'étoit dans le temps du bas prix: s'il vend sa denrée double, il paie un loyer double pour le terrain où elle croît.

Si d'ailleurs la proportion est juste, si les gémissements du misérable trouvent enfin le chemin du cœur des riches, & que les salaires haussent comme ils le doivent faire, le fermier n'a

plus aucune espece d'avantage. Sous la loi de grace , il rentre dans le même état que M. *** appelle l'anathême des prohibitions , c'est-à dire , avant l'établissement du bon prix.

Il en est de même du propriétaire. Tout augmentera en raison de la facilité qu'il aura à payer. Son sort n'aura été plus florissant que dans l'intervalle qui se fera écoulé entre le renversement de l'équilibre en sa faveur , & sa restauration en faveur du manouvrier : le propriétaire enrichi en apparence perdra même réellement à cette extension trompeuse de sa fortune.

Dans le moment où il aura paru seul en possession de tout l'argent du royaume , le gouvernement , toujours pressé de la soif de ce métal dévorant , se fera accoutumé à ne s'adresser qu'à lui , & sans doute il aura eu raison. Mais quand l'embonpoint éphémère & illusoire que lui donnoit la cherté

aura disparu, il ne sentira plus que le poids & l'incommodité des charges dont sa maigreur effective ne le fera pas délivrer. Il sera forcé de continuer à payer les taxes qui auront paru équitables, & qui l'auront été dans le moment funeste où, aveuglé par la cupidité, il a consenti à absorber la substance de l'indigent.

Au profit de qui tourne donc la cherté ? Au profit de qui ! Eh, ne le voyez-vous pas ? Je le répète : à celui du regratier qui spéculé sur le malheur commun ; à celui de cette chòuette politique, justement abhorrée, qui n'a ni ferme à payer, ni impôts à craindre, ni industrie effective à entretenir ; qui n'a d'autre mérite que beaucoup d'or, & d'autre talent que la hardiesse à braver la haine générale.

Il attend un moment favorable. Il saisit l'instant où une récolte plus heureuse a prévalu sur la propriété desé-

chante du système , où la bonté de la nature l'emporte sur le délire des hommes. Alors voyant le grain au-dessous du taux devenu habituel & nécessaire , il étend tout d'un coup ses filets sur les marchés. Il enleve tout ce qui s'y trouve. Il fait que cette opération rendra bientôt inutiles la fécondité de la terre , & l'abondance de la moisson. Il fait qu'à ce signal la denrée , dont il est devenu un des plus forts propriétaires , va tout d'un coup hausser de prix.

Qu'alors , sans attendre les secours que le commerce a préparés ou que le gouvernement forcera , son inhumanité éclairée sache se borner à un gain modique. Qu'il regarnisse les marchés imperceptiblement , comme il les a appauvris , il aura retiré le bénéfice réel de cette cherté momentanée qu'il aura occasionnée. Ce jeu peut être réitéré plusieurs fois , sans même qu'il soit possible de s'en appercevoir , &

doubler dans un très-court espace les capitaux du négociant qui en a le secret.

C'est pourtant à la sécurité de cette manœuvre, que les économistes veulent qu'on sacrifie la subsistance des nations. Ce sont des droits ainsi acquis, dont on a imprimé *qu'ils vont avant tout, & qu'ils sont plus sacrés que les besoins.*

Mais, dit-on, l'homme qui se dévoue à ce métier court des risques : son bled s'échauffe & se pourrit par la garde, &c.

Voilà la punition attachée à son avidité. Il en est aussi souvent la dupe que ceux qu'il sacrifie.

Eh, ces risques ne sont de sa part que des crimes de plus ! sa perte même, dans ce cas, est un attentat commis contre le genre humain. Il n'a pas plus d'indulgence à attendre d'une police juste, qu'un assassin estropié par le fusil avec lequel il a voulu tuer son

ennemi. Pourquoi ce bled s'est-il pourri ? Parce qu'il a été gardé trop long-temps. Et pourquoi a-t-il été gardé trop long temps ? Afin de le vendre plus cher. Cette déperdition d'une matiere précieuse , occasionnée par l'avarice , est donc l'effet d'un complot formé contre la vie des hommes. Elle emporte donc la conviction de celui qui en a conclu & réalisé le projet. Loin qu'il en résulte des droits qui rendent sa propriété plus sacrée , il est démontré coupable , & par l'amas funeste aux autres , qu'il a entassé & par sa propre ruine qui en a été le fruit.

Mais depuis un siecle , dit-on , les autres denrées, laissées plus libres, avoient subi l'effet de l'augmentation dans le numéraire & la valeur des especes. Elles avoient haussé de prix. Le grain seul étoit resté dans un abaissement à

cet égard , qui rendoit la possession & l'exploitation des terres onéreuses. Il falloit bien le remonter à la valeur proportionnelle qu'il n'avoit point acquise , lui laisser reprendre le niveau au dessous duquel une violence imprudente l'avoit forcé de rester. Or ce niveau est ce qui a paru cherté : ce n'étoit pourtant dans le fait qu'une égalisation nécessaire , indispensable ; un équilibre que la justice exigeoit , & que la politique ne pouvoit pas permettre de différer.

Cette raison est une de celles qui a le plus séduit de bons esprits , & ce n'en est pas moins une méprise de fait & de mots inconcevable.

Le bled n'a fait que reprendre son niveau ! Mais en ce cas il falloit donc empêcher les autres denrées de renchérir avec lui. Si , tandis qu'il s'est élevé à cet accroissement tardif dont il avoit été privé jusque-là , tout le

reste s'est également senti de l'impulsion qui devoit se borner aux grains : si l'espece de végétation politique , à laquelle il a dû cet excédent de valeur , est devenue commune à toutes les autres productions de la nature & de l'industrie , votre opération a donc absolument été manqué : la science , dans un siecle si éclairé , n'aura fait que confirmer l'ouvrage des siecles de barbarie ; la liberté aura laissé les choses dans la même anarchie que l'on attribuoit à l'esclavage : or c'est ce qui est arrivé.

Du moment que la cherté du pain a paru constante , tout a renchéri avec lui , & sur-tout les objets qui tiennent à l'exploitation des terres , ceux qui dépendent de l'agriculture ; le suif , les huiles , le beurre , les œufs , le cuir , la viande , tout a haussé de prix.

D'Après vos maximes , le fermier , fortifié par ce gain inespéré qui arri-

voit chez lui par toutes les voies , auroit dû perfectionner sa culture , multiplier ses troupeaux , couvrir ses pâtures de bestiaux de toute espece , sa basse-cour de volailles , &c. Point du tout. Sûr de s'enrichir par la vente de son grain , il a dédaigné toute la menue économie qui avoit été jusques-là sa ressource , & qui , en faisant son aïssance , contribuoit à celle des villes. Il n'a plus nourri de poules , parce que le grain , vendu en mesure , lui rapportoit plus que quand il étoit modifié en œufs ; & ces œufs , devenus plus rares , ont presque pourtant doublé de prix.

Il en a été de même des bestiaux. Cette partie intéressante de la consommation , est , comme je l'ai dit , cent fois plus intéressante pour la culture même que le grain , puisqu'elle en est l'aliment , puisque sans fumiers il n'y a point de moissons , puisque

sans troupeaux il n'y a point de culture : cette partie cependant est négligée aujourd'hui au point que , si le gouvernement n'y veille , l'espece manquera avant peu.

Un fléau terrible se joint au pernicieux système que je combats , pour achever de la ruiner : la maladie des bêtes à cornes , après avoir depuis vingt ans parcouru toute l'Europe , revient se fixer dans nos prairies. Elle attaque déjà nos côtes septentrionales , tandis que la peste les menace. Elle a pénétré , & fait de grands progrès dans la Flandre , dans l'Artois , dans la Picardie : trouvant nos fermes dégarnies par l'avidité du laboureur , qui a mieux aimé avoir de l'argent dans sa bourse que des bœufs & des vaches dans son étable , elle va enlever ce qui en sera resté uniquement pour le besoin ; alors , je
demande

demande quels seront nos moyens pour réparer cette double perte.

Du côté de l'industrie, l'influence funeste de la cherté n'a pas été moins sensible. Les manufacturiers ont monté en proportion, du moins tant qu'ils l'ont pu, le prix de leurs étoffes; & il a bien fallu qu'ils le fissent, sans quoi ils seroient morts de faim, eux & leurs ouvriers. Le moindre loupier coûte vingt-une livres; il n'en coûtoit, il y a six ans, que seize; les vanrobaïs se paient vingt-quatre livres, ils n'en valoient que vingt; les pagnons sont à vingt-huit livres, ils étoient à vingt-une livres.

Il en est de même de tout le reste. Le bled ne s'est donc point élevé au niveau, mais tout s'est élevé avec lui: les choses n'ont donc pas changé de position. Le moindre inconvénient de votre belle théorie seroit de n'avoir produit qu'un mouvement universel, &

par conséquent inutile. Mais nous serions heureux s'il n'étoit qu'inutile !

J'ai prouvé qu'il étoit préjudiciable. La cherté, dans aucun sens, ne peut donc être utile. Dans tous les sens elle est affreuse, elle ne procure de richesses réelles ni au propriétaire qui retire le principal fruit de la culture, ni au laboureur qui n'en profite qu'accidentellement. S'il y avoit un être qui pût s'en applaudir, ce ne seroit que l'homme affreux, flétri du nom de négociant en bleds, ce vampire dévorant qui ne se nourrit que de la substance des vivants & qui fouille le commerce par l'indigne abus qu'il en fait. Elle ruine le manouvrier sans ressource. Elle l'expose, elle le force à périr de misère. C'est la plus abominable invention qui soit jamais tombée dans l'esprit d'un être doué de la raison. Si l'on n'en jugeoit que par ses effets, on ne pourroit

se dispenser de l'attribuer à quelqu'un de ces génies reprouvés que la prospérité des hommes afflige , & qui ne trouvent du soulagement à leurs maux , que dans les calamités qu'ils répandent sur notre déplorable espece.





CHAPITRE XII.

Autre effet de la liberté du commerce des grains , non moins préjudiciable que la cherté. Elle épuise le pays où on la tolere.

U N autre effet non moins certain de la liberté , c'est de dégarnir le pays où le bled croît en faveur de ceux qui en sont dépourvus , c'est de proportionner l'étendue des fournitures beaucoup moins à l'opulence de celui qui les fait , qu'à la détresse de celui qui demande , & par conséquent d'exposer le premier à éprouver bien-tôt le même sort , que celui dont il a préservé le second à ses dépens.

A cet égard , dit-on , la liberté porte son remède avec elle. Les maux

que vous prétendez qu'elle fait , elle les guérit ; & les maux qu'elle n'a point faits , elle les guérit encore. Elle prévient les manœuvres du monopole , ou empêche qu'elles ne soient nuisibles : avec la liberté , la disette même devient la source de l'abondance ; au moindre signe de renchérissement , le bled accourt de toute l'Europe dans la ville , dans la province affligée. Le mal n'étant que dans un lieu , & le secours venant de toutes parts , il n'est pas possible qu'il subsiste. Ne voyez-vous pas que ce que l'exportation aura défait , l'importation va le raccommo-der ? *Ne voyez-vous pas que l'une & l'autre sont sur la même route ?*

Cette réponse se trouve mot pour mot dans les *représentations aux magistrats* , pag. 220 , & c'est ainsi qu'on croit établir la certitude d'un équilibre toujours existant. Voilà comme

on rassure le peuple tremblant à la vue des achats qui épuisent son marché, & des enlèvements qui dégarnissent tout un pays. Voilà comme on enhardit le ministère à laisser emporter ce qui fait seul sa tranquillité, sa vraie puissance : il en reviendra autant qu'il s'en échappe, *c'est la même route*. Et c'est avec de semblables sophismes que l'on prétend gouverner les hommes, c'est à de pareilles méprises que leur vie, leur existence est abandonnée.

L'importation & l'exportation sont sur la même route ? Sans doute il n'y a pas plus loin de Nantes à Paris, que de Paris à Nantes ; la route qui mène de l'Isle de France en Bretagne, est la même que celle qui conduit de Bretagne à l'Isle de France. Mais les facilités pour les denrées pesantes, telles que les grains, sont-elles les mêmes par le même chemin ? La Loire qui les

a emportés rapidement dans son cours d'Orléans à Painbœuf, remontera-t-elle avec la même impétuosité vers sa source, pour les rejeter sur les quais de Briare ou de Montargis ?

L'importation & l'exportation sont sur la même route ? Eh bien, qu'en résulte-t-il ? Ce bled qui part de chez vous, n'a encore subi l'impression d'aucun voyage. Il est à bas prix. Il arrivera dans le lieu où vous l'envoyez, avec la seule augmentation du fret & des dépenses de transport : mais s'il faut qu'il revienne, ces dépenses qui seront encore au moins les mêmes pour le retour, le renchériront d'autant ; car le marchand ne vous le laissera reprendre qu'autant qu'il y gagnera. Vous le paierez donc plus cher que vous ne l'avez vendu. Vous n'aurez pas profité de la première charge produite par les frais de voiture, vous

supporterez entièrement la seconde ,
ou vous mourrez de faim.

L'exportation & l'importation sont
sur la même route ? Eh , si l'une
n'ayant point trouvé d'obstacles , ou
même ayant été facilitée par la poli-
tique , l'autre venoit à en rencontrer
d'invincibles ; si , par exemple , la
guerre se déclaroit , que les passages
par conséquent fussent fermés , & que
les ennemis plus riches , plus précau-
tionnés que vous , eussent enlevé tous
vos grains d'avance , que deviendriez-
vous dans le cas d'une mauvaise ré-
colte ?

Vous n'en auriez point dans votre
enceinte. Il n'en arriveroit point d'ail-
leurs. Il faudroit encore périr de faim
avec votre argent.

C'est le cas où se trouva Rome ,
lorsque , dans le temps de sa plus

grande splendeur , les *pirates* couvrirent la Méditerranée. Il fallut une guerre pour r'ouvrir les communications ; mais les *pirates* n'étoient qu'une puissance momentanée , sans forces réelles , une puissance dont le nom malhonnête n'auroit pu être ennobli que par des succès qu'il rendoit presque impossibles.

Qu'une puissance effective, couvrant le même métier d'un titre plus décent & sur-tout par des armements plus redoutables, forme le même projet, celui de vous affamer, d'empêcher chez vous la rentrée des convois , après avoir eu l'adresse de vous enlever votre subsistance : quel sera votre recours ?

Mais les Anglois n'acheteront pas tous nos grains ?

Ils peuvent le faire. Ils ont de l'argent , ils ont du crédit. A la veille d'une guerre, ils hafarderoient d'autant

moins à cette manœuvre, qu'alors ils seroient sûrs de se faire servir par nos soldats. Ils nourriroient nos propres troupes qui déserteroient en foule pour aller chez eux chercher du pain.

La prétendue identité entre l'importation & l'exportation, quant aux ressources contre la famine, est donc une des plus chimériques illusions qui aient jamais été adoptées par une secte de philosophes. La seule différence que les courses du bled mettront dans sa valeur, à mesure qu'il aura plus long-temps erré en cherchant quelqu'un qui veuille le manger, est la réfutation la plus complète de tout le système économique.

Ce bled complaisant, qui viendra de si loin trouver la faim, ne seroit utile qu'autant qu'il pourroit n'être pas à un prix excessif dans l'endroit dont

il doit faire le salut , sans quoi ce ne seroit plus un soulagement ; car , comme je l'ai prouvé , cherté fait disette. Cependant il avoit une valeur intrinsèque quelconque dans le pays d'où il part. Si vous le transportez par mer , les avaries , l'échauffement occasionné par le séjour du vaisseau , le chargement & le déchargement , sont des risques & des avances qui l'augmentent ; si c'est par terre , les charrois , les accidents , les hommes , les voitures , les chevaux à payer , les pluies qui font germer , &c. sont autant de taxes effectives qui produisent le même effet.

Si , en arrivant dans l'endroit , d'où l'on a fait le signe , le négociant se trouve avoir été prévenu , que l'abondance ait déjà succédé à la disette , comme les *économistes* assurent que cela arrivera toujours , il faudra donc

aller chercher un autre débouché ; il faudra donc courir de nouveaux hasards , & supporter de nouveaux frais. Quand ces courses ne feroient que doubler la valeur du bled voyageur , il ne tarderoit pas à se trouver à charge à son propriétaire : il faudroit le donner à perte.

Le commerce des bleds ne peut donc jamais être envisagé , ni comme une ressource pour les provinces affligées de la disette , ni comme un moyen de gain pour les négociants honnêtes.

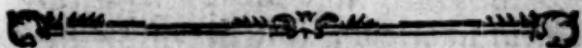
Cette denrée ne deviendrait que comme les menues marchandises de merceries , que l'on promène de foire en foire. Après bien des lieues parcourues , elles se trouvent avoir consommé , sans profit pour le propriétaire , beaucoup plus que ce qu'elles auroient pu produire en les vendant

même à perte dans le lieu où elles ont été fabriquées ; mais il y a cette différence , que ces étoffes ou quincailleries qui courent les foires , ne sont que les rebuts des fabriques. Dans la nouveauté , les premières productions en ce genre ont donné un bénéfice capable d'indemniser de la diminution qui déshonore ces dernières.

Il n'en est pas de même à l'égard du bled. Les derniers septiers vendus valent autant que les premiers. S'ils étoient sujets à cette appréciation inverse qui sert de prétexte ou d'excuse aux marchands forains , il faudroit qu'ils changeassent de nature , qu'ils fussent incorruptibles comme les étoffes , qu'ils pussent se garder aussi longtemps. Le déplacement des merceries ne les altere point , & n'oblige pas à en jeter la plus grande partie , ce qui arrive presque toujours aux bleds transf-

portés : d'où résulte perte privée pour le négociant, & perte publique pour l'état, à qui l'on enleve ainsi une denrée précieuse.





CHAPITRE XIII.

*Réfutation du système qui suppose que
la liberté portera du grain par-tout ,
& de proche en proche.*

MAIS on continue : ce n'est pas de l'étranger que nous tirerons nos grains ; l'approvisionnement se fera de proche en proche. Ce sang nécessaire, circulant avec liberté , ira de lui-même trouver la partie qui se trouvera épuisée. Il s'épanchera des poumons dans le cœur , du cœur dans les artères , d'où il s'élancera dans les veines. Ce passage imperceptible rafraîchira , nourrira tous les rameaux de la végétation politique , sans qu'il soit seulement besoin d'y veiller. L'intérêt commun des particuliers fera la balan-

ce , la mesure qui réglera , soit le versement intérieur , soit l'évaporation à l'extérieur dans le cas d'un superflu trop abondant.

A cela , deux réponses fort simples.

1°. Ce cœur , ce centre par lequel , dans le cas de nécessité , vous voulez que toute la masse de votre sang repasse , ce sont les provinces méditerranées , qui n'ont ni le voisinage des ports , ni les rivières navigables qui y équivalent à-peu près pour l'exportation , & qui sont à-peu-près nulles pour l'importation. Or ces provinces seront sans difficulté les premières dégarnies.

Les frontières , je l'avoue , commenceront par se vider ; c'est chez elles que le bon prix & la liberté feront d'abord leurs ravages. C'est sur-tout avec l'étranger qu'elles gagneront en lui cédant leurs denrées ; mais ce n'est pas de lui qu'elles en recevront , quand

elles n'en auront plus. Elles tireront au contraire leurs ressources pour elles-mêmes & pour l'entretien de ce commerce lucratif, des provinces intérieures plus éloignées des débouchés, moins instruites des variations des prix, & forcées par leur situation à laisser un bénéfice aux courtiers qui se chargent de leurs productions.

Ces provinces fourniront tant qu'ellesauront ; & lors même qu'elles seront épuisées, l'apparence des richesses qu'elles auront fournies, ou même la réalité durera encore chez leurs voisines. Dans une saignée trop abondante, ce n'est pas le bras ou le pied par lequel le sang s'écoule, qui se sent le premier de la défaillance. C'est le cœur, c'est le cerveau, qui semblent cependant bien plus loin de la piqûre. Il en sera absolument de même dans le cas que j'examine, les frontières seront encore dans l'opu-

lence, & entretiendront l'exportation, lorsque dans le centre un relâchement sensible, une sueur froide, s'il est permis de le dire, annoncera déjà l'imprudence de l'opération, & la foiblesse qui ne peut manquer d'en être la suite.

Vous dites : mais le bled remontera bientôt. Mais j'ai déjà observé qu'il n'auroit pas les mêmes facilités pour le retour ; qu'il seroit haussé de prix en revenant ; que ce seroit une surtaxe cruelle, mise sur ces contrées indiscrettes, à qui l'appas d'un gain momentané auroit fait oublier la nécessité future, & que vous forcerez de racheter leurs propres moissons beaucoup plus cher qu'elles ne les auroient vendues.

Mais je vais encore plus loin, & c'est une seconde réponse à l'assurance avec laquelle vous vantez les

bons effets de la liberté , en disant anathème à toute espece de règlement. Si les provinces frontieres elles-mêmes ont été abandonnées à cette indépendance absolue , à ce libertinage politique , s'il est permis de le dire , à cette frénésie marchande qui oublie son propre besoin pour ne s'occuper que de l'argent que peut rendre celui des autres quand il est satisfait ; si enfin elles sont aussi dans le dénuement , & qu'elles se trouvent dépourvues du superflu sur lequel vous avez compté pour indemniser à leur tour celles qui se seront mises dans l'indigence pour le leur fournir , quelle sera la ressource de celles - ci ? Que feront-elles de leur or , de cet or fatal mis à la place du bled qui se sera écoulé de leurs mains ? Que deviendront cette culture si florissante , ces fermiers si respectables , ces colons si célébrés dans vos brochures , & dont la richesse vous

paroît une portion si intéressante de la politique ?

Mais la moisson viendra ! Et si elle est mauvaise ? Il est vrai que vous devez les redouter moins que personne. Les mauvaises années vous les multipliez sur vos papiers pour accréditer votre système, tandis qu'il semble que la nature s'opiniâtre à nous épargner les unes pour adoucir les pernicieuses influences de l'autre. Vous avez la hardiesse de soutenir que toutes les récoltes ont manqué depuis 1764. Un écrivain ne craint pas d'avancer, qu'une de ces années a été plus disetteuse en tout genre de productions, qu'aucune année de ces temps malheureux qui forment dans l'histoire des époques de calamités : & il ajoute que cependant le grain & le pain sont toujours restés à des prix fort inférieurs aux prix d ces temps-là. Le peuple, continue-t-il, a donc été soulagé par quelque cause bienfaisante, c'est-à-

dire par la liberté. Il y a là au moins bien des erreurs.

10. Il est faux que depuis 1764 jusqu'en 1768 il y ait eu trois mauvaises récoltes. En général les moissons ont été bonnes. Quelques provinces ont essuyé une stérilité locale ; mais les dépouilles en total n'ont été qu'avantageuses : les fléaux qui ont affligé , le Querci , le Bordelais , ont respecté l'Alsace , la Lorraine , la Champagne , la Picardie , l'Isle de France , la Beauce , l'Orléanois , &c. &c. &c. L'état commun du royaume n'avoit donc rien d'inquiétant. Il s'y est recueilli beaucoup plus de grains qu'il n'en falloit pour entretenir la consommation ; si le bled ne s'étoit écoulé par torrents dans cet instant , nous serions restés dans l'abondance que nous tenions de la nature. Nous n'aurions point essuyé la misère que nous n'avons due qu'au système de la liberté.

2°. Nommez cette prétendue année disetteuse en tout genre, qui doit faire oublier 1709, 1740, & ces autres époques de calamités, au seul souvenir desquelles les cœurs sensibles s'émeuvent encore. Si ces malheurs ont été retracés de nos jours, ce n'est qu'un système erroné qu'il en faut accuser. La terre a été prodigue de ses secours, & c'est votre main qui nous les a arrachés. Votre funeste & cruelle liberté n'a pas précisément brûlé les épis, mais elle les a fait disparoître, sans qu'il nous soit même resté la cendre qui auroit du moins fertilisé nos terres. Qu'avons-nous gagné à ce ménagement apparent ?

3°. Il est encore bien faux que le bled soit resté à des prix fort inférieurs aux prix de ces années de désastres. Toute la France déposera contre cette assertion. Le Limousin, le Berry,

l'Auvergne , le Lyonnais , la Champagne , sont autant de témoins qui vous condamneront. L'Artois même , province que j'ai déjà citée , qui n'a essuyé aucune stérilité , qui a eu des années , sinon d'une pleine abondance , au moins assez fertiles pour être réputées heureuses , l'Artois a vu le pain dans son enceinte au même prix que dans les années de désastres.

Et observez que dans ces temps , où la politique encore accessible à quelques sentimens de pudeur & de compassion , s'inquiétoit de l'état du pauvre , & s'empressoit de le secourir ; dans ces temp-là les chertés n'étoient que passageres & momentanées. Mais depuis la promulgation des principes économiques , elle a été constante & durable. Le journalier n'a pas eu un instant de relâche , pas une minute où il n'ait eu besoin de tremper avec ses

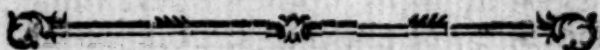
larmes la *sagamité* amere qu'il étoit forcé de dévorer , au défaut du pain que vous lui aviez arraché. Dans la Marche , dans le Poitou , des familles entieres ont vécu de son , d'herbes , de tout ce qu'il y a de plus vil & peut-être de plus dangereux.

L'année derniere encore , à l'approche de la moisson , l'*escourgeon* tout verd a été arraché par ces malheureux que la faim trompoit , & qui croyoient trouver dans cette production imparfaite la substance du grain , parce qu'elle en avoit déjà la forme. On l'a fait griller au four , afin qu'il pût soutenir l'action de la meule. On en a fait du pain ; on l'a mangé. Des coliques , des dissenteries en ont été la suite. Cet aliment , changé en poison , a dépeuplé des villages , tandis que dans la capitale on dissertoit sur les bons effets de la liberté.

Voilà

Voilà les vrais fruits de la liberté indéfinie, & elle n'en sauroit produire d'autres. Elle est infiniment nuisible, c'est-là sa propriété & l'unique résultat qu'elle présente.





CHAPITRE XIV.

Que les éloges donnés à la liberté du commerce des grains , sont remplis de contradictions & d'exagérations inconcevables.

ON l'a vantée cependant , on en a vu paroître des panégyriques fortifiés même par des noms respectables ; mais quand les faits ne déposeroient pas contre elle & ses apologistes , quand les gémissements de tout un peuple en pleurs qui la déteste , ne seroient pas plus croyables que les phrases & les arguments de ses protecteurs ; la maniere seule dont elle est défendue , permettroit-elle de croire que les auteurs de ces éloges fussent bien convaincus de ce qu'ils avançoient ?

Dans une de ces pieces , on lit :

nous croyons déjà voir naître plus d'enfants qu'autrefois ! mais un objet pareil est - il donc un de ceux où l'idée , la supposition peut avoir lieu ? Est - ce sur un *nous croyons* , qu'on se flatte de décider le gouvernement à autoriser une opération trop réelle ? Est - ce en le flattant d'une augmentation incertaine dans le nombre de sujets à venir, qu'on peut l'engager à consacrer un état des choses, qui compromet l'existence des sujets actuellement vivants ?

D'ailleurs est-ce donc deux ans après la publication de la loi qui autorisoit la liberté , qu'on pouvoit déjà s'appercevoir de ses effets quant à la population , ou même les soupçonner ? Est-ce quand la moitié de la nation , & celle sur-tout à qui le don de faire des enfants a été spécialement dévolu , manquoit de pain de toutes parts , que l'on pouvoit s'imaginer voir les familles sensiblement accrues ?

M. D*** ne raisonnoit pas de même tout-à-fait dans une de ces notices de tous les livres consacrés à la science. Dans le nécrologe dressé par lui, mois par mois, jour par jour, de toutes les brochures oubliées au pied de la divinité ; il déplore deux ans de silence, & il se récrie amèrement que les progrès de la doctrine ont été reculés d'autant, qu'il en a peut-être coûté la vie à vingt millions d'hommes, & la naissance à deux cent millions d'enfants. Eh ! qui vous empêchoit d'en faire, humain & peuplant philosophe ? Étoit-ce cette liberté qu'on vous ôtoit ? Eh quoi ! n'avez-vous cette faculté que dans vos livres, ou bien en prêchant le prétendu moyen de rendre les hommes heureux : tremblez-vous d'en augmenter le nombre par vous-même, & de couvrir la terre d'individus que vos pernicieuses erreurs dévouent à la plus cruelle indigence ?

Ce n'est pas tout : tandis que d'un côté on disoit hautement : nous croyons voir *naître plus d'enfants , graces à la liberté*, on imprimoit que *la liberté n'avoit existé nulle part*. C'est un des plus forts articles des *représentations aux magistrats*. C'en est même le fondement, & le principal objet de cet ouvrage est de le prouver.

Il y a plus : cet écrivain , après avoir assuré , à la page 11 de ses représentations , que depuis 1764 il n'y avoit eu que de mauvaises années , dont une au - dessous des plus mauvaises , soutient , à la page 236 , que depuis 1764 *l'exportation a procuré chaque année des récoltes plus fortes que la précédente* : ce qui laisse difficilement un intervalle pour placer l'année disetteuse pire que 1709. Enfin , à ses pages 233 & 234 , il prétend qu'il y avoit un *superflu immense de grains en France*, & que la liberté *n'en a presque pas fait sortir* ;

tandis qu'à la page 237, il voit plus de 50,000,000, liv. *versées dans l'état par le commerce*, & l'agriculture ressuscitée au moyen de l'exportation. Des assertions si contradictoires ne portent assurément pas sur des vérités. Je n'en examinerai qu'une ici, c'est la revivification de l'agriculture par la liberté.

Est-elle fondée ? Helas non ! c'est une des plus terribles méprises de ces écrivains, que d'avoir essayé d'en imposer au gouvernement, sur cet article, par des brochures.

Non : l'agriculture n'est point rétablie. Elle est affoiblie à un point qu'il seroit peut-être difficile de calculer. Ces prétendus défrichements ont été, quelque temps, les objets de toutes les spéculations de nos agronomes citadins : mais au fond c'est un badinage, qui n'a produit que du mal dans

les provinces, s'il y a produit quelque effet réel.

Pour défricher, il faut supposer que le nombre des bras laborieux soit augmenté dans un royaume; sans quoi votre opération est illusoire. Vous ne faites que changer la culture de place : n'ayant pas plus d'ouvriers, vous ne travaillez pas plus de terrains; mais, au lieu de les appliquer aux cantons fécondés par vos peres, vous vous attachez à ceux qu'ils avoient dédaignés, ou que l'impuissance leur avoit fait abandonner. Ce n'est donc pas le nombre des friches qui diminue, c'est leur situation. Les lieux cultivés deviennent des landes, tandis que les landes se couvrent de moissons : voilà tout ce que l'état y gagne, & il y perd ce que les anciennes terres rendoient par les impôts, dont les nouvelles cultures sont exemptées; il y perd ce que l'introduction

Hiv

des beaux-esprits défricheurs, des laboureurs à projets, détruit des mœurs, de la bonhomie rustique dans les villages où le malheur commun les fixe.

Voilà quel a été le fruit de toutes ces grandes entreprises d'agriculture faites par des compagnies de Paris, de ces beaux établissements entre Bordeaux & Baïonne, de ces dessèchements entrepris avec tant d'appareil : toutes spéculations qui n'ont fait qu'épuiser la bourse des actionnaires, remplir celle des principaux directeurs, & attirer enfin des banqueroutes ignominieuses pour la nation, sans qu'il en ait résulté rien de réel, rien de vraiment avantageux.

Citera-t-on à l'appui de ces chimères, comme on l'a fait dans les Ephémérides (a), un curé de Mondreville,

(a) 1770, tome 5, p. 13 & suiv.

grand prédicateur du commerce libre , & observateur scrupuleux de ses effets ? Ce prêtre véridique prétend prouver par des exemples le bien de cette liberté. Il cite sa paroisse , & présente la plus admirable échelle de la variation qui s'y est fait sentir.

En 1762 , elle n'étoit composée que de soixante-cinq feux. De 1762 à 1764 , esclavage , & par conséquent ruine & dégradation , dont il donne le relevé successif & effrayant. En 1764 , richesses , prospérité , augmentation de ménages , des enfants , & même des ânes , qui ne sont point oubliés dans son calcul. Dans les réflexions qui suivent la lettre du pasteur , on n'oublie pas d'attribuer les malheurs à la prohibition , & le bonheur à la liberté. Mais si les prohibitions avoient été si nuisibles qu'elles eussent emporté , comme il le dit , en deux ans dans sa paroisse $\frac{1}{3}$ des habitans & des va-

ches, $\frac{1}{10}$ des chevaux, & qu'elles eussent fait laisser en friches $\frac{1}{5}$ des terres; en 1762, il n'y auroit plus eu rien à détuire à Mondreville.

Ce n'est pas à cette année que les prohibitions ont commencé. Ou donc ce village n'auroit plus existé depuis long-temps, ou il faudroit croire qu'il formoit autrefois une ville comme Peking, afin que l'influence meurtrière des prohibitions eût eu de quoi s'y exercer. Il en est de même du tableau opposé. Si le cacul que présente le consciencieux pasteur des progrès de la restauration en quatre ans, étoit vrai, avec la liberté, dans cinquante ans d'ici, Mondreville seroit plus grand que Paris, & la cure de ce hameau vaudroit en noales mieux que le meilleur évêché de France. C'est ce que je souhaite au prêtre qui en est pourvu, ce pauvre curé est encore un spéculateur modeste, un

partisan sage & raisonnable de la liberté ; la philosophie rurale en exalte bien autrement les avantages & les produits. Voici ce qu'on y lit, à la page 295 du tom. 2 : » Si vous donnez tous les ans 100 liv. à un laboureur, & qu'il emploie cet argent à la culture, il aura dans neuf ans 102200 liv. pourvu que la production ait son LIBRE cours, & qu'il remette toujours en accroissement d'entreprise le produit de cette gratification, de manière que le tout fasse le fer à cheval. *L'inventeur ajoute, en s'adressant à son lecteur :* » Penserai-je que vous répugnez à vous rendre à l'évidence ? Serai-je assez coupable pour soupçonner qui que ce soit de mauvaises intentions, & de s'élever contre les vérités les plus respectables & les plus importantes au genre humain ?

Il devoit ajouter, les plus neuves &

les plus extraordinaires ; car si l'œuvre prenoit à un arithméticien de pousser plus loin le calcul, de prendre trois périodes de neuf ans, par exemple, au lieu d'une, & de supputer ce que peut rendre le fer à cheval avec la liberté au bout de vint-sept ans, on trouveroit que le laboureur, avec ses 2700 liv. d'avances annuelles, sera devenu riche de 26, 675, 528, 200, 000, 000 de livres tournois. Réduisant ce trésor en une expression plus portative, il donnera un milliard quatre cent millions de toises cubiques d'argent monnoyé, ou de quoi couvrir quatre vingt treize millions trois cent trois mille trois cent trente-trois arpents trois cent toises & quelques pieds quarrés, c'est-à-dire les deux tiers de la France, en écus de six livres.

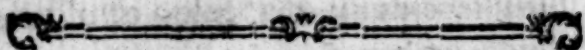
S'il a vendu son bled sur le pied seulement de 30 liv. le septier de Pa-

ris, ce qui n'est pas tout-à-fait bon prix, il s'ensuivra que les 100 liv. si prudemment rendues à la terre tous les ans, ont produit huit cent quatre-vingt-neuf milliards cent quatre-vingt-sept milliards six cent soixante-six millions six cent soixante-six mille six cent soixante - six septiers cinq boisseaux & un tiers, mesure de Paris; c'est-à-dire, de quoi nourrir au moins vingt millions d'hommes pendant onze millions huit cent quinze années, ou de quoi approvisionner dix-huit cent cinquante-deux royaumes aussi grands que la France, & quelques villes frontières, pendant six mille ans, le tout sorti d'un grain de bled en 27 ans.

Il n'y a pas lieu d'être surpris qu'avec de semblables richesses les écrivains qui les promettent, craignent si peu la disette & la cherté. On sent qu'ils ne doivent être embarrassés que de l'abondance. L'auteur de la philo-

sophie rurale paroît scandalisé, à la même page, de ce que les laboureurs qui *n'approfondissent pas ses principes par les calculs, sont effrayés*. Mais ils le feroient encore bien davantage s'ils calculoient. Ils trembleroient tous d'essuyer le sort de cette fille Romaine, assablée par les Sabins sous les récompenses de sa trahison ; ils redouteroient bien plus cette effroyable abondance, que la disette la plus dévorante.





CHAPITRE XV.

*Pourquoi il y a des pays où la liberté
du commerce des grains & ses effets
ne sont pas à craindre.*

GENES, Malthe, la Barbarie ;
la Hollande, plusieurs pays du nord ;
*laissent, dit-on, les portes ouvertes à
l'importation, & ne craignent point la
disette.* On parle de la Provence, du
Languedoc, dont les parlements ré-
clament à grands cris la liberté ; mais
combien toutes ces citations sont-elles
peu propres à étayer le système dont
on veut qu'elles soient l'appui !

Genes & Malthe, dans leurs ro-
chers, bornées à des citrons, à des
fleurs, à des récoltes d'agrément, font
bien sans doute d'appeler chez elles

bien sans doute d'appeler chez elles l'importation sous le titre d'exportation. C'est du bled qu'elles demandent à acheter, en feignant de vouloir en vendre. Elles font comme ce pauvre, qui sollicitoit une place de marmiton dans une grande cuisine : c'étoit pour en partager l'abondance, & non sans doute pour l'augmenter.

Il en est de même de la Hollande : elle n'est qu'un entrepôt de commerce : elle vit du courrage universel. Si elle interdisoit jamais dans ses ports la sortie d'une denrée quelconque, comment pourroit-elle se flatter de l'y voir entrer ?

L'auteur des *représentations*, en se moquant de nos terreurs quand nous voyons nos grains s'échapper de toutes parts, a grand soin d'observer, pag. 21, que l'on a vu vendre le dernier septier de bled à Amsterdam, sans que le peuple prit l'alarme. Je le crois bien. Ce

peuple en mange peu, & n'en recueille point. Il doit donc être très-indifférent sur toutes les manipulations qu'il lui voit subir. Il est de l'essence des choses en ce pays, que cette denrée y soit perpétuellement en action, qu'on l'y voie dans un mouvement continu, sans quoi elle n'y arriveroit pas.

Mais nous, sommes-nous donc dans la même position?

Pour tirer toujours nos images de la même comparaison, les riverains du Rhône voient, tous les jours, son eau couler avec rapidité; ils s'inquiètent peu de ce qu'elle devient, parce que c'est la fuite de celle qui passe aujourd'hui, qui nécessitera l'arrivée de celle qui passera demain; mais si les habitants du Valais voyoient toute la surface de leur lac prendre le même mouvement, céder à la même impulsion, ne seroient-ils pas dans les plus grandes alarmes? Nous sommes les Valaisans,

& les Hollandois font les voisins du Rhône.

On doit en dire autant de la Provence, du Languedoc, du Dauphiné, &c. Les éloges donnés par les compagnies souveraines de ces provinces à la liberté, ne doivent pas tirer à conséquence pour le reste du royaume. La preuve en est d'abord, que d'autres compagnies ont demandé au roi tout le contraire dans d'autres provinces : les parlements de Paris & de Normandie ont fait des prières & des assertions toutes opposées à celles des parlements d'Aix, de Toulouse, de Grenoble : voilà donc autorité contre autorité. Les noms ici ne font donc plus rien.

Ensuite il n'est pas étonnant que ces dernières cours aient tenu le langage qui semble démentir nos principes. Leurs ressorts sont précisément dans le cas de tous les pays dont je viens

de parler. Ils produisent peu de bled. La plus grande partie de celui qui s'y consomme leur vient du dehors. Il est donc naturel qu'elles aient revendiqué à grands cris la liberté de l'importation.

Troisièmement, à l'égard de l'exportation, elle leur auroit été très-indifférente, sans un hasard singulier qui l'a rendue lucrative pour les districts situés sur le bord de la Méditerranée, & postés de manière à en faire le commerce sans peine. Ce hasard, c'est la stérilité qui a frappé l'Italie trois ans de suite. Marseille, Cete, tous les ports de cette côte, & par conséquent les provinces dont ils sont l'entrepôt, ont été la ressource de cette contrée affligée. Ce sont vraiment elles qui ont nourri l'Italie, & le commerce y a réellement fait passer beaucoup d'argent.

Mais étoit-ce de leur crû que pro-

venoient les bleds que leurs négociants revendoient à Naples & à Parme ? Non , fans doute ; c'étoient ceux du Limoufin , de l'Auvergne , du Berry , qu'ils y avoient achetés à bas prix.

Quand une fois ces réservoirs ont été épuisés , on a vu arriver précisément ce que j'ai annoncé plus haut qui arriveroit toujours. L'opulence est restée sur la frontiere , & la plus affreuse misere dans le centre. Le bled n'a trouvé ni chemin , ni forces pour remonter , quoiqu'il en eût trouvé tant pour descendre. Ces ports , qui avoient servi de passages au commerce pour emporter les dépouilles des habitants de Brives & de Bourges , ont servi à alimenter Marseille , Toulouse & leurs environs. La mer & le canal ont voituré les approvisionnements nécessaires pour éloigner au moins la disette ; mais elle s'est fixée dans ces montagnes , où la mer & les

canaux ne font d'aucune utilité. Elle a fait cruellement payer à ces laboureurs indiscrets l'imprudence qu'ils avoient eue de préférer de l'argent avec lequel on meurt de faim, à la denrée avec laquelle on vit toujours.

Et ce n'est pas à eux seuls que s'est bornée cette triste suite des enlevemens excessifs. Lyon, accoutumée à tirer sa consommation de l'Auvergne, &c. a été fort surprise d'y trouver tous les greniers vuides. La disette a donc été à Lyon : le pain y étoit encore cet hiver à un prix exorbitant, en 1771, & si la police n'étoit pas changée, il augmenteroit, sans difficulté, jusqu'à un excès intolérable.

Cette différence de situations & d'intérêts donne la clef de la contradiction apparente qui existe entre les vœux des cours supérieures du royaume, & constate la nécessité des réglemens proportionnés à la constitution

physique & politique de chaque pays. Il en faut en Provence, pour favoriser l'importation; il en faut en Auvergne, pour la défendre.

- A l'égard de la Barbarie, quel bien y fait donc la faculté d'en exporter les grains? La culture y est-elle florissante? Les peuples y sont-ils heureux & riches? Le gouvernement y est-il doux? Les maîtres songent-ils qu'un de leurs axiomes fondamentaux, c'est, d'une part, que la servitude détruit tout, anéantit tout; & de d'autre, que les peuples soumis au joug du pouvoir arbitraire, sont des vrais serfs? Si la Barbarie est riche, peuplée, fortunée en tout sens, le pouvoir arbitraire, l'ignorance de l'ordre légal ne sont donc pas si funestes; & si elle n'est rien de tout cela, le bled peut donc croître au milieu de l'oppression; la liberté politique n'a donc point d'influence sur l'abondance des moissons;

la terre cultivée par des mains esclaves , peut donc n'en être pas moins féconde.

Le fait est que les Barbaresques , sur des champs couverts des plus riches récoltes , croupissent dans la plus affreuse misère. La liberté des grains ne les garantit d'aucun des fléaux attachés à l'extrême indigence.

Il en est de même des Polonois, qui sont sans doute ces peuples du nord qu'on nous propose pour modèle.

On nous soutient que la culture ne peut être florissante que quand le bled est cher , & on nous montre autour de la Vistule de vastes plaines où la culture fleurit , & où le bled est à bon marché ; c'est même sur ce bon marché que l'on fonde les ressources que l'on nous promet contre l'excès du bon prix ; on nous apprend que la culture ne peut être fructueuse que sous des mains opulentes , & on nous fait voir ,

dans ces palatinats désolés , une culture fructueuse exploitée par des mains indigentes , par des mains de serfs qui ne possèdent rien. On nous flatte de devenir le grenier commun de l'Europe , les fournisseurs universels , & on nous indique des ports qui regorgent de grains à un prix qui , dit-on , ruinerait chez nous le laboureur & l'état sans ressource.

Enfin , pour dernier trait d'inconséquence , dans quel temps nous vante-t-on l'exemple & la richesse de la Pologne ? C'est lorsque ses villes en cendres sont en proie au plus affreux pillage , lorsque ses campagnes dévastées ne sont couvertes que des cadavres de leurs cultivateurs , lorsque la plus effroyable anarchie la désole : c'est alors que M. l'abbé *Baudeau* va y prendre possession d'un bénéfice. C'est alors que ce célèbre économiste (a) écrit , de Grodno , une lettre cha-

(a) *Représentations* , page 259.

ritable, où il annonce du *beau froment* à 20 livres de Paris, à quiconque en voudra, quitte de tout, tiré de Dantzic & de Königsberg. Il donne des adresses, moyennant lesquelles on en aura tant qu'on voudra pour ce prix. Et comme si ce bled étoit déjà arrivé, il se récrie, sur le champ, avec complaisance : *Voilà une bonne réponse aux frayeurs de nos citadins.*

Afin de rendre la réponse encore meilleure, il ajoute : *Si j'avois été plutôt ici, vous auriez actuellement ce même froment là, dans toute la France, & il n'auroit pas coûté plus de 15 à 16 l.* Mais, sage bienfaiteur de l'humanité, oubliez-vous donc que le bled de Dantzic arrivé dans nos ports à ce prix là, auroit forcé nos colons à ne pas vendre le leur plus cher ? Et depuis quatre ans vous combattez avec fureur, vous épuisez toutes vos ressources, pour démontrer que ce prix là sera la ruine

de notre agriculture & le signal du renversement de notre patrie.

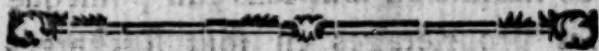
Ce n'est pas tout. M. le prévôt de Viduiski ajoute : il y a ici du grain qui se perdra , ou qui se boira en mauvaise biere , en mauvaise eau-de-vie , plus qu'il n'en faudroit pour nourrir , trois ans, le royaume de France.

Mais soyez donc d'accord avec vous-même. Quoi ! vous jurez que la liberté nous garantira des mauvais effets de trop d'abondance. Vous êtes prêt à sceller de votre sang , dites-vous , cette grande vérité , qu'avec la liberté le grain aura toujours un prix uniforme & invariable , que le cultivateur sera toujours riche , & la denrée jamais avilie ; & vous m'apprenez vous-même , que dans un pays libre à cet égard , dans une contrée où la sortie des grains n'éprouve aucune gêne , ils s'accumulent dans des moments de désastre , de dépopulation , de ravages ,

de stérilité en tout sens , au point que les propriétaires en sont surchargés & ne savent qu'en faire !

Après une lettre si sage & des nouvelles si consolantes , le missionnaire mitré encourage ses apôtres à les prêcher dans tout l'univers. Il leur dit, avec un sang froid majestueux : *dites ceci à tout le monde de ma part : c'est la* parodie de l'ordre : **ITE ET EVANGELIZATE IN NOMINE MEO.** Voilà jusqu'où le fanatisme d'une secte, l'oubli des vrais principes de la raison & de l'humanité peuvent égarer même des esprits estimables d'ailleurs, & comment on arrive à joindre l'excès du ridicule à celui de l'erreur.





CHAPITRE XVI.

*Qu'il faut des réglemens pour restreindre
la liberté du commerce des grains.*

LEs partisans de la liberté eux-mêmes, administrent donc des preuves convaincantes que la liberté est inutile, qu'elle n'assure ici l'opulence ni le bonheur d'un peuple, & que par conséquent les ordonnances qui la restreignent, ne méritent pas les déclamations qu'ils ont osé se permettre contre ces entraves de la cupidité.

La liberté indéfinie n'est point toujours utile : elle peut être dangereuse, elle l'est, elle l'a été pour nous. La liberté n'a de bons effets qu'avec des restrictions. Or ces restrictions sont des réglemens sages, des réglemens combinés avec réflexion, des régle-

ments qui ne soient , ni fondés sur la ridicule & chimérique évaluation du *prix moyen* , ni sur le rapport arbitraire de l'avance locale ; mais sur une connoissance approfondie des temps , des lieux , des vrais intérêts de chaque peuple & de chaque province ; connoissance que le ministère a , ou doit avoir , & qu'il doit se procurer à quelque prix que ce soit , s'il ne l'a pas , comme ne toutes les autres , sans lesquelles il ne peut que faire le malheur des peuples , & par conséquent le sien.

C'est ici que l'enthousiasme des partisans de la liberté redouble. Ils disent que la manie *réglementaire* est cause de tous les maux qui nous accablent : au nombre des tyrans *réglementaires* qui ont opprimé le peuple en voulant le soulager , ils placent le le chancelier de *L'hospital* , qu'ils appellent un *petit génie , minutieux* ,

ignorant ; au nombre des loix faites pour exciter le mépris & l'indignation de la postérité , il placera celle de 1567 , dictée par ce chef de la magistrature , par ce digne organe de la majesté royale , par cet homme que son siècle n'a point assez connu , mais que les siècles suivans ont récompensé de cette injustice , & dont la mémoire n'auroit jamais trouvé que des admirateurs respectueux , s'il n'avoit a mais existé d'*économistes*.

Eh ! d'où vient donc ce transport ? Quoi ! les réglemens vous paroissent une contrainte toujours nuisible sans exception ! D'abord cela n'est pas vrai. N'y eût-il que le cas de la peste , il est évident qu'ils peuvent être bons. Sans des loix sévères & des précautions rigides , ce cruel fléau ne s'arrêteroit jamais dans les pays où l'imprudence le laisse pénétrer. Sans une assiduité vigilante , sans l'observation

scrupuleuse des réglemens , il se reproduiroit sans cesse de nouveau , & ne s'éteindroit un moment , que pour se rallumer avec plus de fureur.

Voilà donc au moins une conjoncture où les réglemens sont nécessaires ; mais ensuite tout ce que nous venons de dire de la liberté , ne démontre-t-il pas qu'ils sont au moins aussi indispensables dans la matiere du commerce des bleds ? La peste ne tue qu'une portion des citoyens vivans ; & ceux qui n'en sont point attaqués , ne s'en ressentent pas.

Mais le défaut de police , dans la manutention des grains , les expose tous à périr ; & ceux même dont elle ne compromet pas sensiblement l'existence , ne laissent pas que d'en souffrir. Elle entraîne des cruautés , des violences qui donnent des convulsions redoutables à tout le corps politique. Et les gémissemens seuls des membres

que cette gangrene dévore , ne suffiroient-ils pas pour la faire abhorrer de tous ceux qu'une situation plus heureuse en garantit ?

Si la sagesse ne vous en donne pas des réglemens , il faudra donc vous abandonner aux caprices de la cupidité. J'ai prouvé que les prétendus secours de l'intérêt averti par le besoin, étoient une ressource illusoire. S'il vous en procure de réels , il ne le fera qu'avec la certitude d'un gain énorme. Il ne connoîtra de mesures dans ses exactions , que celle de ses desirs ; & ces desirs illimités , comme la passion qui les produit , ne seront assouvis que quand il aura dévoré , & vous , & votre peuple , & le terrain même sur lequel il aura été admis à exercer ses ravages.

Mais les réglemens n'ont produit que de mauvais effets ! Ouvrez l'histoire , vous verrez les plus grandes

chertés se rapporter juste aux époques où il y a eu des loix promulguées pour les empêcher : donc ces loix ont produit ces chertés.

Quoi ! parce que des manœuvres criminelles , ou des stérilités subites , ont occasionné un étranglement auquel il a fallu pourvoir , vous ferez en droit d'en conclure que ce calmant , qui a appaisé les douleurs , en a été la vraie cause !

Vous nous compilez une douzaine d'époques triées avec soin sur douze siècles. Vous nous citez de ces chertés passagères , qui n'ont encore été que locales & visiblement causées par le malheur des saisons ; & vous en tirez des conséquences triomphantes contre les réglemens que vous trouvez à la même date ! Mais vous ne dites pas qu'ils ont fait disparoître la cherté : vous ne dites pas que , sans eux , elle auroit été peut-être plus excessive :

vous n'avez garde d'observer que sans la liberté, le prix ordinaire est pourtant revenu, & vous criez toujours que la liberté est l'unique salut des empires.

Sans doute les réglemens peuvent être inutiles & même dangereux ; mais c'est lorsque la tête qui les a su rédiger, n'est pas secondée par des mains vigoureuses qui sachent les faire exécuter ; c'est lorsqu'une mollesse timide ou criminelle tolère la fraude au lieu de la punir, & que les chefs des prévaricateurs se trouvent chargés de poursuivre la prévarication. Alors, certainement, tout tournera contre le peuple. La cherté, sans contredit, sera nourrie par la loi, & le remède deviendra un poison. Mais ce n'est pas sur l'abus que je spécule dans la théorie, & il est toujours aisé de le prévenir dans la pratique.

La police Turque auroit bientôt

déconcerté la cupidité Européenne. Une potence dans chaque marché , avec un seul exemple, mettroit promptement en fuite le monopole & ses adhérents.

Ne croyez pas que je me sois contredit, quand, dans un endroit de cet ouvrage , j'ai montré combien les enlevemens forcés profitoient peu au peuple, pour qui cependant ils étoient faits, & que, dans un autre, j'ai prouvé qu'il y avoit des cas où ils étoient salutaires.

Ils ne le font pas , parce que bien rarement ils ont l'objet qu'ils devroient avoir ; parce que , plus rarement encore , ils sont exécutés avec l'esprit qui devoit en être le mobile ; mais ils le seront au moment où une rigueur inflexible en maîtrisera les instruments, & où le supplice , toujours présent aux yeux des agents secondaires , inspirera de l'effroi, même à leurs chefs.

En général les loix sont le frein des passions, ou doivent l'être ; mais ce frein ne sera respecté qu'autant qu'un châtiment infailible sera la suite de l'excès qui oseroit le mépriser.





CHAPITRE XVII.

Que pour qu'un empire soit dans le meilleur état possible , il faut que les subsistances y soient à bas prix , & que ce prix y soit invariable. Raison qui rend cette politique sur-tout nécessaire aujourd'hui en Europe.

LA conséquence de tout ce qui précède est bien facile à tirer , si la cherté des grains est nuisible & préjudiciable en tout sens , si une administration fondée sur ce principe est essentiellement funeste & tyrannique , il s'ensuit que le seul moyen de la rendre douce & bienfaisante , c'est de la diriger d'après le principe contraire. Il s'ensuit que le bas prix des subsistances de première nécessité est non-seu-

lement l'opération la plus avantageuse en politique, mais aussi la plus indispensable ; elle l'a été dans tous les temps.

Les Romains avoient senti cette grande vérité , au point qu'ils avoient rendu les subsistances presque gratuites pour le peuple ; une grande portion des revenus publics s'épuisoient précisément à le nourrir aux frais de l'état. Mais ce peuple étoit dans une autre position que le nôtre ; il étoit souverain de l'empire ; les distributions de bled qu'on lui faisoit , étoient le tribut que lui payoient ses sujets.

Il est assez naturel qu'un roi vive sans rien faire ; & la canaille de Rome ayant joui long-temps des prérogatives de la royauté , y conservant toujours quelques droits , ou du moins l'apparence de ces droits , même sous les empereurs , il étoit dans l'ordre qu'elle vécût aux dépens des pro-

vinces autrefois assujetties par elle.

Les choses sont chez nous dans une autre position : aussi je ne prétends pas que l'oïveté de la classe inférieure de la société doive être entretenue par des largesses qui la dispensent du travail. Je dis seulement que le prix de la subsistance , qui lui fournit les forces nécessaires pour continuer son travail, doit être bas & invariable. Bien loin que l'attention de l'autorité doive être de le hauffer , elle ne doit au contraire s'appliquer qu'à le restreindre.

J'ai déjà montré plusieurs des raisons d'où dérive cette obligation ; en voici une essentielle & tranchante dont j'ai déjà dit quelque chose ci-dessus ; elle est tirée du changement arrivé dans nos mœurs & dans notre constitution par l'extinction de la servitude personnelle.

Chez les anciens peuples qui avoient

des esclaves, comme je l'ai déjà observé, les variations dans le prix des nourritures, je dirois presque des fourrages humains, ne tomboient que sur les gens en état de les supporter. Par cela même elles étoient beaucoup plus rares, & toujours moins funestes; l'esclave étoit sûr de sa subsistance, quoi qu'il arrivât. Son maître, moins pressé de la rétribution journalière, l'occupoit chez lui, quand il ne trouvoit pas à le louer dehors. Il faisoit par ce moyen la loi aux propriétaires des denrées nécessaires à la vie, qui, ayant besoin de bras, étoient forcés, ou de les payer plus cher quand ils les appeloient, ou de vendre leurs productions à un prix plus modique, afin de ne pas rester eux-mêmes sans secours.

De là naissoit la juste proportion entre le travail & sa récompense.

Quand des conjonctures fâcheuses

renversoient cet équilibre , & portoient à un excès passager , mais inévitable , le prix de la denrée , le maître de l'esclavage souffroit , l'esclave aussi , si vous le voulez ; le ratelier étoit un peu moins garni ; le picotin ne se donnoit qu'à mesure raze , au lieu d'être comble. Mais enfin il y avoit du foin & de l'avoine à quelque prix que ce fût , & l'agent essentiel des travaux n'étoit point consumé par la faim , en disputant aux bêtes fauves les racines sauvages dont elles sont forcées de se nourrir ; en échange du bonheur qu'elles ont d'être libres.

Il en est de même encore chez les nations qui ont eu la sagesse de conserver la même police ; mais nous , chez qui une politique très - fine , un système d'ambition & de despotisme très - adroit a fait consacrer un affranchissement universel (*a*) , il nous faut

(*a*) Voyez la *Théorie des Loix*.

un autre régime & d'autres principes.

La plus nombreuse portion de la société s'est trouvée, de ce moment, non pas rendue à elle-même, mais livrée essentiellement à la misère, au besoin dévorant, à la nécessité du travail le plus dur & le moins interrompu. L'indépendance de nos manouvriers n'a été qu'un surcroît de charges. Leur prétendue liberté les a soumis aux impôts, aux corvées personnelles, aux vexations de toute espèce, déguisées sous tous les noms possibles. La superstition, l'industrie, la crainte, se sont établi sur eux des revenus qui absorbent la plus grande partie du salaire infiniment modique, auquel ils ont droit de prétendre. Ils se sont trouvés chargés seuls de leur entretien, de celui de leurs femmes & de leurs enfants, de leur nourriture, des frais de leurs maladies, du paiement des taxes publiques.

Pour subvenir à tant de dépenses , ils n'ont eu d'autres ressources que la solde journalière de leur travail ; solde amoindrie encore par des jours de fêtes sans nombre, par des non-valeurs réitérées , par les variations des saisons , par les révolutions du luxe , par tous les incidents qui troublent & dérangent la société. Dès-lors leur existence n'a plus été que précaire.

Les esclaves avoient du moins celle d'esclave ; c'étoit une classe un peu au-dessous de l'homme. Mais enfin elle étoit cela. Les manouvriers ne sont rien, rien absolument. Loin d'être sûrs aujourd'hui de leur pain de demain , presque toujours ils ont mangé hier celui d'aujourd'hui ; ils passent leurs jours dans cette incertitude affreuse , dans cette vie imaginaire , pour ainsi dire , & toujours dépendante du hasard , du caprice d'autrui ; mais enfin ,

nés dans cet état , ils le supportent ; tandis qu'ils ne le voient point changer en un encore pire. Leur félicité consiste dans un moindre malheur.

Mais si vous venez tout d'un coup détruire la proportion qui ne leur assuroit qu'une longue infortune , & ne leur présenter que la perspective effrayante de mourir de faim , effet infaillible d'un haussement subit dans le prix des denrées , alors le découragement s'empare d'eux avec raison. Ils ne voient plus de ressource que le désespoir ou l'expatriation , & la misère ne les laisse pas long-temps balancer ; il faut qu'en très-peu de temps ils se révoltent , qu'ils meurent , ou qu'ils fuient.

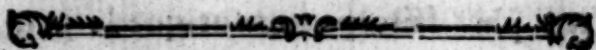
C'est ce qu'une expérience cruelle n'a que trop démontré. Les émotions arrivées en tant d'endroits n'ont pas eu de suite , mais la perte des hommes

n'en a pas été moindre. Le gouvernement s'est trop aveuglé, qu'il me soit permis de le dire, sur le nombre des émigrations qui ont porté la population au dehors, & sur celui des vuides que la faim & les maladies ont causés dans l'intérieur.

La foiblesse qui doit en résulter n'est peut-être pas encore bien sensible; mais c'est la génération prochaine, qui en fera surprise & accablée. C'est quand les hommes qui vivent aujourd'hui seront éteints, que l'on s'apercevra qu'ils ne sont point remplacés. C'est alors que l'on redemandera compte aux principes des *économistes*, des millions de familles qu'ils ont assassinées. Les ombres de tant de malheureux immolés à leurs illusions, s'élèveront du sein de la terre qui les renferme, pour avertir la postérité de s'en défier. Peut-être aura-t-elle la

sagesse de proscrire d'une voix unanime ce système meurtrier. Peut-être consacrerait-elle à jamais la maxime opposée, que les subsistances doivent être à bas prix.





CHAPITRE XVIII.

*Ce que c'est que le bas prix des grains ,
qu'il ne nuit à rien & est favorable à
tout.*

ON dira que ce mot est vague , que le prix n'est bas & haut que relativement. J'en conviens. Dans cette matière , chaque peuple doit avoir son thermometre particulier , comme il a ses loix & ses usages. C'est précisément le point sur lequel les économistes se sont le plus terriblement mépris.

Ils ont vu les *Anglois* & les *Hollandois* prospérer avec un régime , & ils en ont conclu que c'étoit celui qu'il falloit adopter pour nous. La conséquence directement contraire auroit été beaucoup plus sage : la politique

utile à Londres & à Amsterdam , n'est pas plus faite pour nous que le ponce & l'habitude de mâcher du tabac.

En général le prix du bled est bas , & par conséquent au taux où il doit être, quand, suivant la proportion établie entre celui de toutes les autres denrées , le manouvrier peut suffire avec sa paye journaliere à vivre avec sa famille , sans que le cultivateur , des mains de qui le bled sort , risque de ne pas retirer ses avances , & un profit honnête.

Ce taux en France étoit , avant la fatale époque de 1764 , quand le bled valoit de 12 à 18 liv. le septier de Paris. Elle donnoit le pain à 1 sol , à 6 liards la livre. D'après les proportions relatives établies entre tous les objets de consommation , le manouvrier pouvoit vivre par tout , comme il vit , bien entendu , c'est-à-dire , un peu plus mal que les chevaux , parce que ces animaux

animaux ne paient ni leur bourrelier , ni leur maréchal , & que ce n'est pas sur leur ration qu'on prend de quoi raccommoder le chariot auquel on les attache.

On me dira que ce prix est la ruine du laboureur : on me citera le tableau des dégradations , & la philosophie rurale , &c. C'est le refrain éternel des partisans de la liberté. Sans m'arrêter à débattre tous les états menteurs qu'ils ont produits, en voici un, fidele, certain , pris dans une province qui n'a ni l'abondance en partage , ni la stérilité à craindre. Je le tiens d'un gentilhomme , qui, depuis vingt ans , exploite ses terres par lui-même. Voici ce que rend , sur le pied de 15 l. le septier de Paris, un arpent de terre à la folle en Artois, année commune, & ce que la culture en peut coûter.

	Dépenses au plus haut.	Produit moyen.
Froment	Labour à prix d'argent. 24 l.	200 gerbes produisant six septiers de Paris à 15 l 901. Pailles à 12 l. le cent. 24
	Loyer. 24	
	Semence. 7 10	
	Impôts.	
	L'état ne porte que	
	8 l. Nous en suppo-	
	serons le double pour les pays d'é-	
	lection. 16	
	71 10	114
Mars. Moitié.	35 15	moitié 57

La dîme & les mois-
sonneurs, qui se
paient en nature &
qui font toutes les
corvées, emportent
17 du cent. C'est à-
peu près 23 livres à
ajouter aux frais.

23

130 5

171

Ainsi, tandis que la dépense ne peut jamais excéder 130 liv., le produit ne peut gueres être au-dessous de 171 liv. pour un homme qui feroit labourer à prix d'argent, qui n'auroit aucune espece d'embarras, qui se borneroit à faire semer & recueillir sous ses yeux, qui vendroit tout ce que la terre produit. Le bénéfice seroit, par arpent, de plus de 40 liv.

Il est vrai que je ne préleve ici rien pour l'engrais des terres, & que le fermier emploie à cet article une partie de ses pailles. Mais aussi les chevaux qui les consomment, labourent, & lui épargent les 36 liv. que j'ai comptées pour cet objet. Ainsi le calcul est toujours juste.

D'ailleurs la menue industrie de la basse-cour, du nourrissage des bestiaux fait un article très-considérable dans une ferme. C'étoit un proverbe connu & confirmé par l'aveu des fermiers

honnêtes & intelligents , que la basse-cour payoit le maître. Le reste du produit de la terre , les dépenses prélevées , étoient donc un gain pur pour le cultivateur. Il n'étoit pas rare en effet d'en voir qui s'enrichissoient , même sous l'anathème si abhorré des prohibitions.

Le bas prix ne leur est donc pas nuisible : ils peuvent donc, avec le bas prix, retirer 30 pour 100 de leurs avances. Quel est le commerce qui rendroit un aussi prodigieux intérêt ?

On me dira : mais si une récolte extraordinaire faisoit tomber le bled au-dessous de 12 livres , ils risquoient d'y perdre. Non encore. 1^o. Il y avoit la ressource de l'exportation ; c'est alors qu'elle étoit sage, motivée, utile.

2^o. La nourriture des bestiaux en devenoit plus étendue. C'est alors que les especes se régénéroient , pour ainsi dire. Le laboureur s'y appliquoit

d'avantage. L'abondance dont il se voyoit entouré , le rendoit plus prodigieux envers les animaux qui remplissoient ses étables & redoubloient, par la multiplication des fumiers , une fécondité dont ils profitoient (1).

Avec une nourriture plus substantielle , ils peuploient davantage ; ils avoient plus de force & plus de masse ; ils offroient à l'état une ressource de plus contre la disette. Ils assuroient bien mieux l'équilibre dans le prix des grains , d'une province à l'autre , que cette liberté cruelle qui le détruit sans ressource. C'étoient ,

(1) C'est une observation importante. La cherté du bled a fait abandonner la nourriture des bestiaux , & par conséquent diminuer les fumiers , d'où suivra nécessairement la diminution des récoltes. C'est ainsi que ce malheureux système est funeste dans toutes ses parties, & qu'il dessèche dans toutes ses racines l'abondance que ses inventeurs veulent , disent-ils , faire renaître.

pour ainsi dire , autant de greniers vivants , qui alloient chercher la consommation & le consommateur. C'est alors que la route étoit vraiment la même pour monter & pour descendre.

Si le bas prix étoit loin de ruiner l'exploitation , & de décourager les hommes utiles qui en faisoient leur métier , il favorisoit d'un autre côté les manufactures ; il aidait le développement de l'industrie. Il assuroit la supériorité en ce genre au peuple qui avoit le bonheur de le posséder. Pouvant épargner beaucoup sur la main-d'œuvre , cette nation assuroit d'autant par-là le débit de ses matieres premières , & leur reproduction.





CHAPITRE XIX.

Réfutation d'une singulière méprise sur le sens du mot richesse & sur la nature des objets auxquels il faut l'appliquer.

C'Est ici le lieu de combattre une des erreurs fondamentales des économistes, de réfuter toutes ces déclamations hérissées de calculs, de supputations & d'injures qu'ils ont tant multipliées sur le mot de *richesses*. Les disputes à ce sujet ne sont venues, comme presque toutes les disputes, que d'une équivoque. Elles sont fondées sur une subtilité.

Tout vient de la terre, ont-ils dit : l'industrie n'est rien : l'industrie est subordonnée à la culture. Le prix des étoffes manufacturées n'est que l'é-

quivalent du grain consommé par les manufacturiers : donc ces étoffes ne sont pas de vraies richesses ; donc il n'y a que ce grain , qu'elles représentent , qui mérite ce nom ; donc il n'y a que le peuple qui en dispose , qui puisse être vraiment opulent ; donc il n'y a que les terres qui soient un vrai trésor ; donc il n'y a que l'art qui les féconde , qui mérite d'être encouragé par un gouvernement éclairé.

On leur a répondu par l'exemple de Geneve & de la Hollande ; on leur a dit : voilà des peuples qui n'ont point de terres , & qui cependant sont riches. Voilà une nation qui ne recueille pas de grains , & cependant elle est opulente : donc on peut être riche sans terres & sans grains.

Qu'ont-ils répliqué ? *Qu'à Geneve & à Amsterdam on mangeoit du pain , que ce pain étoit venu quelque part , & que quand on parloit du pain de Ge-*

neve , on parloit de celui de Paris. Ce n'est pas là comme il faut raisonner , ce semble , quand on veut persuader.

Tout vient de la terre , sans contredit. Le plus beau diamant en est sorti , comme le plus chétif épi de millet. Dans ce sens , l'axiome que vous soutenez est juste & incontestable ; mais suit-il de-là que le diamant appauvrisse celui qui le possède , que le maître des mines de Golconde ou des plaines du Brésil , où se trouvent ces cailloux précieux , ne doive être regardé dans le monde que comme un malheureux mendiant , bien inférieur à un valet de charrue de Mondreville ? C'est ce que je ne pense pas tout-à fait.

S'il n'y avoit qu'un seul homme sur ce globe , sa richesse sans difficulté seroit d'avoir beaucoup de pommes , de marons , de noix , de grains de

toute espece , d'en accumuler le plus qu'il pourroit : c'est celle des singes , des écureuils , des hérissons , & dit-on , des fourmis. Un rubis oriental ne vaudroit pas pour lui une châtaigne du Limoufin.

Mais placez trois hommes sur ce terrain désert , donnez leur à chacun des propriétés particulieres , avec des goûts différens des objets de ces propriétés. Que l'un ait la mine de pierres étincelantes ; l'autre , le verger aux fruits à coquilles ; & le troisieme , les champs couverts de riz ou de maïs ; tant que le premier n'aura point de rapport avec ses voisins , il ne sera pas plus riche qu'eux , & même il le sera moins , puisqu'ils vivront avec leurs fruits & qu'il mourra de faim avec ses bijoux. Mais que les possesseurs des noisettes & du pirlau soient curieux de faire des présents à leurs femmes, ou assez éblouis

de l'éclat des cailloux , pour y sup-
 poser quelque vertu divine & cachée ;
 que le desir de s'en procurer devienne
 assez vif chez eux , pour leur persua-
 der que ce genre de productions est
 préférable à celles dont ils ont la
 jouissance ; il est clair que , de ce
 moment , voilà le caillou qui devient
 richesses.

Le propriétaire en étoit embarrassé
 auparavant , il va s'appercevoir qu'il
 a dans les mains un trésor. Bientôt
 il aura plus de cocos & de manioc
 que ses deux voisins. Pour peu que sa
 mine soit inépuisable , & leurs fem-
 mes pressantes , ou leur superstition
 durable , ils ne travailleront plus que
 pour se procurer de quoi lui payer
 ses bagues & ses amulettes.

Voilà exactement l'histoire de tous
 les peuples : voilà le tableau fidele
 de ce qu'on appelle le commerce ;
 voilà comment un objet stérile par

lui-même , très-impropre à fournir la subsistance , peut cependant devenir une véritable richesse , & nourrir ceux qui en ont la possession.

Il en est des nations , entre elles , précisément comme de chaque individu pris à part , & mis en relation les uns avec les autres pour des échanges. Il y en a qui ne font rien , mais qui ont des fermes , des métairies , des champs , où l'on travaille pour eux ; dira-t-on qu'ils ne sont pas riches , parce qu'ils ne vont pas eux-mêmes labourer la terre ?

Il y a des nations , uniquement appliquées à l'industrie , & qui ne songent à se procurer le nécessaire que par la vente des objets de luxe ; direz-vous qu'elles sont dans l'indigence , parce que c'est hors de chez elles que se provigne le vin qu'elles boivent , & le grain dont elles vivent ?

M. l'abbé *** a une belle croix d'or. Il

est prévôt mitré : il prêche, en France, l'égalité, la liberté, l'ordre essentiel, naturel & incréé. Cela n'enrichit pas autrement : mais il a en Pologne 500 paysans serfs, dont il prend la laine sans scrupule, & dont il boit le sang, en vertu d'un ordre très-peu naturel, & très-nouvellement créé. Il s'en fait à Paris 15000 liv. de rente. M. l'abbé *** ne sème point, il ne laboure point, & cependant il moissonne. N'y a-t-il pas des abbés *** parmi les peuples ?

Ceux à qui une industrie plus active a fait faire, dans les arts, des découvertes dont le reste des hommes s'empresse de partager les fruits, ou qu'un climat plus heureux a rendus propriétaires d'un genre de trésor moins sujet aux accidents, moins pénible à arracher que les grains, ne sont-ils pas, à l'égard des autres, ce que sont les bourgeois, les rentiers aisés dans la société ?

Ce sont les marchands, chez qui les gens de la campagne viennent acheter leurs furtouts & leurs chemises; ils apportent en échange ou du bled, ou de l'argent avec lequel on a du bled. Donc ces draps & ces chemises sont de véritables richesses.

Et remarquez que ce marchand détaillier, qui a un bon habit de drap fin, & sa femme qui porte des dentelles, prennent avec le fermier en houzettes & la fermière en just de crépon, un ton de supériorité, justifié par le rang effectif qu'ils tiennent dans le monde.

Il en est précisément de même des nations. Celui qui négocie en superfluités lucratives, & qui gagne beaucoup d'argent, prend la même confiance dans l'ordre de la politique. La Pologne n'a que des bleds. C'est

en très-grand état, & il ne jouit pas à beaucoup près d'autant de considération personnelle que Venise en avoit autrefois, dans le temps de sa splendeur traficante, que la Hollande en conserve aujourd'hui, & plus encore l'Angleterre, qui doit beaucoup moins sa puissance, je le répète, à l'agriculture qu'au commerce.

Mais les états marchands, disent les économistes, sont dans la dépendance des états agricoles. A la bonne heure, si les états agricoles n'ont besoin de rien de ce que les états marchands colportent; à la bonne heure, encore une fois, s'il n'y avoit sur la terre qu'un royaume, qu'un pays, qu'un climat, qu'un genre de production; mais dès que l'on veut, en France, prendre du chocolat dans de la porcelaine, dès que l'on veut moucher de vilain tabac de Virginie dans de beaux mouchoirs de Mafuli-

patan, & que, pour se procurer ces superfluités, devenues nécessaires, on est prêt à donner du bled, du vin, &c.; il est clair que ceux qui vont chercher les mouchoirs & la porcelaine, manqueront encore moins de bled, que ceux qui le font croître.

Il y a peut-être un point précis dans l'économie politique, passé lequel il vaut beaucoup mieux, pour une nation, se livrer au commerce qu'à la culture de son sol. C'est celui où d'autres peuples, plus favorisés de la nature, ou plus industrieux en ce dernier genre, seroient parvenus à exploiter leurs terres avec si peu de frais, qu'ils pussent fournir du bled à la nation dont je parle, à un plus bas prix que ne lui reviendrait celui qu'elle tire de ses propres champs.

Si, par exemple, il étoit vrai, comme le dit M. le prévôt de Vidniski, qu'on pût aujourd'hui avoir,

par toute la France, le bled de la Pologne à 12 ou 15 livres le septier de Paris, & que réellement à ce prix la culture n'indemnise pas chez nous le laboureur de ses avances, il est évident qu'il faudroit, ou fermer soigneusement nos ports à l'importation, pour conserver au bled, dans l'intérieur du royaume, une valeur suffisante, ou quitter le métier de cultivateur, devenu trop commun; comme un mercier qui a tenu de petits peignes & de petits couteaux, s'adonne aux savonnettes & aux parasols, quand il voit trop de ses confrères se livrer au premier genre.

La politique du grand Colbert, que l'on a tant blâmée de nos jours, pourroit donc avoir été fort sage & fondée sur un calcul très-fin. Son système pourroit, à bien des égards, être le véritable, le plus conforme à nos intérêts, du moins dans la situation ac-

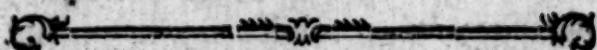
tuelle des choses, dans l'état où se trouvent aujourd'hui tous les peuples de l'Europe les uns envers les autres.

Il est donc évident que l'industrie est *richesse* : ses fruits sont des fruits très réels. Ils ont, comme la manne du désert, la propriété de prendre, non pas tous les goûts que le possesseur desire, mais, ce qui vaut encore mieux, toutes les formes qu'il souhaite. Ils deviennent or d'abord, & ensuite pain, vin, eau-de-vie, filles, musique, enfin tout ce qui flatte les sens & satisfait les besoins. Ils augmentent très-solidement le trésor foncier d'une nation, & la masse de sa véritable opulence.

Qu'un horloger vende 500 livres à un Allemand, une pendule qui ne lui coûte que 250 liv. d'avances, il est clair qu'il reste en France 250 livres qui ont été produites par l'industrie : c'est précisément l'équivalent de dix

septiers de bled à 25 livres, qui y auroient été recueillis sur le terroir. Tant qu'il aura des septiers à 25 livres, & des peuples plus jaloux de 250 livres en especes que de ces mesures pleines de bled, l'horloger aura vraiment fait un marché avantageux, & contribué à augmenter la richesse effective du royaume. Cela est palpable, & si palpable, que je rougirois de passer plus de temps à le démontrer.





CHAPITRE XX.

Des mercenaires. Cruelle méprise des économistes à leur égard.

DEs-lors , que deviennent tous les sophismes économiques ? Ils portent tous sur cette base : tous dérivent de ce principe , que les productions directes de la terre sont la seule vraie richesse , la seule qu'il faille travailler à augmenter. C'est de-là qu'ils ont conclu qu'on ne pouvoit trop en hausser la valeur vénale , parce que c'étoit multiplier les richesses ; que tout devoit être sacrifié à la classe des cultivateurs , puisque c'étoient les nourriciers de l'opulence publique. C'est de-là qu'ils ont conclu que le soutien des manufactures étoit très-indifférent à l'état.

C'est de-là qu'est parti M. l'abbé Roubaud , pour s'écrier à la page 368. de ses représentations : « Voudroit-on » déterminer le taux des productions. » par le taux des salaires ? Ce seroit » régler la cause par l'effet. Les salai- » res découlent des productions , & » non les productions des salaires. La » recette du mercenaire ne peut ja- » mais être qu'en raison de la dépense. » des propriétaires , ou des cultiva- » teurs qui l'emploient ; & la dépense » de ceux-ci ne peut être qu'en rai- » son de la culture provenant du prix » de la denrée. La denrée a par elle- » même un prix nécessaire , indépen- » dant des besoins du consommateur , » & correspondant aux avances que » la culture exige , & au profit que » le cultivateur a droit de retirer de » son travail. La main-d'œuvre , au » contraire , n'a qu'un prix subor- » donné & relatif au prix déjà décidé :

» de la denrée elle-même : car ce que
» le mercénaire doit gagner , c'est sa
» vie , c'est - à - dire une rétribution
» proportionnée au prix des subsistan-
» ces. Il est impossible de trouver une
» autre mesure. Il faut donc que le
» prix des substances existe avant le
» prix de la rétribution , parce qu'il
» faut que la mesure précède le me-
» surage , ».

Quel étrange raisonnement ! Le boisseau auroit donc aussi existé avant le bled , l'aune avant la toile , la pinte avant les liqueurs ; car il faut que *la mesure précède le mesurage*. Eh ! ne voyez-vous pas qu'avant que de faire l'opération qui porte ce nom , avant que de limiter l'étendue d'une grandeur quelconque , il faut que cette grandeur existe. Certainement le travail du manœuvre est antérieur à la denrée dont il favorise la végétation. Il n'a pu & dû s'y engager que sous

la condition que son paiement lui procureroit sa subsistance.

Si , par une confusion absolue des principes , par un renversement abusif de l'ordre naturel & des principes de la raison , il se trouve réduit à baisser le prix de son travail , tandis que celui des subsistances hausse ; s'il arrive que la valeur du grain augmente , tandis que celle des fatigues qui le font croître diminue , c'est un mal & un très-grand mal , c'est une effroyable injustice.

C'est précisément parce que le mercenaire doit gagner sa vie , qu'il est d'une iniquité révoltante de vouloir qu'il dépende d'une estimation arbitraire que l'avarice mettra , entre la denrée qu'elle lui vend & les soins laborieux qu'il lui prodigue. Si elle veut doubler le prix de la denrée , il faut donc avant tout qu'elle double aussi la rétribution des coopérateurs.

qui forcent la terre à la reproduire. Dans cette variation, il faut absolument qu'une des deux parties fasse l'avance : à qui doit-elle être imposée, de celui qui a tout, ou de celui qui n'a rien ?

Mais la recette du mercenaire ne peut jamais être qu'en raison de la dépense des propriétaires ou des cultivateurs qui l'emploient, & la dépense de ceux-ci ne peut être qu'en raison de la culture provenant du prix de la denrée : voilà précisément le principe fatal qui vous égare & qui nous a perdus. Vous n'avez vu que ces impitoyables cultivateurs, & la nécessité d'assurer leur fortune. Vous avez regardé leur opulence comme la source de la vie du mercenaire : & point du tout, c'est la vie du mercenaire qui doit faire leur opulence, en supposant qu'il faille en effet qu'ils soient riches.

Vous avez raisonné précisément
comme :

comme un homme qui voudroit qu'une riviere entretînt tous les ruisseaux dont elle est formée , au lieu que ce sont les ruisseaux qui entretiennent la riviere. Si l'on vouloit faire gonfler celle-ci sans employer les écluses , y auroit-il d'autre moyen que d'augmenter la quantité d'eau dans les autres ?

D'ailleurs vous supposez ici que le mercenaire ne peut vivre qu'avec le cultivateur , & c'est toujours votre cruelle & pernicieuse méprise ; mais il vit avec le bourgeois qui n'est point cultivateur , avec le marchand qui n'est point cultivateur , avec le rentier qui n'est point cultivateur , qui ont tous un genre de richesses indépendant de la terre , qui ne gagnent rien , ou plutôt qui perdent beaucoup à l'augmentation du prix de la denrée. Ne pouvant empêcher cette augmentation , parce que la denrée n'est pas dans leurs mains , ils s'opposent à celle du

prix des journées , qui dépend d'eux : Le manouvrier reste suspendu entre le cultivateur qui double son gain , & le reste des aisés qui s'obstine à laisser les salaires sur l'ancien pied : il périt nécessairement avant que la balance qui vous paroît infaillible soit établie.

Vous dites, à votre page 369, *que le haussement des subsistances produit nécessairement un surcroît de salaires?* J'ai fait voir que rien n'étoit plus faux. Si cette proportion se réalise enfin imperceptiblement, elle ne sera parfaite qu'après une longue révolution d'années, après que des millions de familles auront été victimes de la lenteur avec laquelle elle se fera opérée. Il faut donc , ou ne point faire varier le prix , tant des grains que de la main-d'œuvre , ou faire précéder l'augmentation du prix de la vente ; par celle de la rétribution qui seule facilite l'achat. Mais il vaut mieux ne toucher à rien , & s'opposer

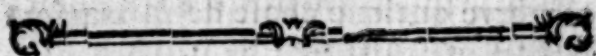
même, tant qu'on le peut, à toute espèce de novation dans ce genre.

C'est du principe que tout vient de la terre, qu'est né le dédain qu'ont montré, pour les artisans, toutes les compagnies protectrices de la liberté & du système qui l'a prêché. C'est sur cette idée qu'elles se sont appuyées, pour dire en propres termes au gouvernement, *que ce ne seroit pas un mal, quand la cherté du grain réduiroit le nombre des artisans qui peuplent les villes.* Cependant, quand ces ouvriers seroient des hommes à charge, ce sont des hommes: il ne faut pas les tuer, & c'est ce que fait la cherté. Elle empêchera bien qu'il n'en vienne de nouveaux, mais elle ne chassera pas les anciens dans les villages: ils mourront à l'hôpital; ensuite la suppression des ouvriers artistes n'a jamais repeuplé un royaume. L'Espagne a perdu toutes ses manufactures, & elle

s'est dépeuplée. L'Asie n'en a point, & on dit qu'elle s'est dépeuplée.

Toutes ces conséquences & bien d'autres se sentent de la fausseté de la Théorie qui les produit, elles sont devenues infiniment funestes, par la confiance qu'elles ont malheureusement inspirée à l'administration, par les méprises terribles dans lesquelles elles l'ont engagée.





CHAPITRE XXI.

Que la petite culture est préférable à la grande : qu'il n'y a rien de plus ruineux pour l'état & la population, que la réunion de plusieurs métairies en une seule ferme.

VOILA bien des erreurs sur le débit du grain. Les économistes ont-ils plus consulté la raison & la vérité quand ils ont parlé des moyens de le multiplier ? En se méprenant à chaque mot sur la vente, ont-ils parlé plus sage-ment de la culture ? C'est ce qu'il faut voir.

De temps presque immémorial ; dans les climats les plus heureux de la France, dans les provinces du midi & dans celles qui les avoisinent, on a

conservé quelque chose de la manière dont étoient administrées les propriétés dans les siècles fortunés , antérieurs à l'introduction de la domesticité. On y connoît peu cette régie destructive des grandes fermes , imaginée par le luxe , & accueillie par la passion aveugle d'anticiper les jouissances.

Les terres y sont cultivées par des especes d'esclaves volontaires , qui exploitent pour le compte du maître , & qui se paient de leurs travaux sur le rapport même de la culture. Le propriétaire fournit toutes les avances : ils tiennent compte de tout le produit , dont une part convenue leur appartient : ainsi leur solde se proportionne à leur industrie , ou à la fécondité de la terre. Ils n'ont jamais à se plaindre du maître ; c'est de leurs bras & de la providence , que leur sort dépend.

Ils n'ont à redouter ni la variété

de la valeur des denrées , ni l'intempérie des saisons. Si la récolte est foible , le grain est plus cher : si elle est abondante , il est à meilleur marché ; mais ils en ramassent davantage. Leur situation est à-peu-près toujours la même. Elle est en général aussi bonne qu'elle le peut être. Si les impôts , les corvées , & une foule d'autres fléaux très-indépendants de cette manière de vivifier les campagnes , ne venoient les accabler , je crois qu'il n'y a point de paysan en Europe qui ne dût envier leur sort.

Les maîtres & l'état y gagnent autant qu'eux. Tous les domaines ainsi morcellés sont infiniment mieux entretenus. De petites métairies sont cultivées avec plus de soins. La terre y est moins fatiguée ; elle occupe plus d'hommes ; le propriétaire payé en nature , ne craint point de banqueroutes & de non-valeurs. Son gage

Liv

est toujours sous ses yeux & sous sa main : s'il est trompé , il ne peut en accuser que son mauvais choix ; mais quand il a un bon métayer , il voit croître ses moissons & sa fortune , sans autre soin que de les recueillir , sans autre embarras que d'en disposer.

D'un autre côté , le nombre des mains que ce genre de culture exige , est un encouragement pour la population ; les ouvriers se multiplient , parce qu'ils trouvent plus sûrement de l'ouvrage. Les pays qu'ils fertilisent sont inépuisables en hommes & en argent.

C'est cependant cette espèce d'administration à laquelle dans ces derniers temps plusieurs écrivains ont déclaré la guerre ; ils l'ont flétrie , en lui appropriant le nom de petite culture (a).

(a) Ils ont varié sur le sens qu'ils donnoient

Si on les en croit , elle est mortelle pour les empires. C'est encore une des maximes fondamentales des nouveaux romans agronomiques , & ce n'est pas une des moins funestes.

Une grosse entreprise de culture , je l'avoue , est plus lucrative pour l'entrepreneur ; mais elle est infiniment préjudiciable à tout le pays où elle s'établit , à l'état , & même au maître qu'elle semble d'abord enrichir en portant le bail de sa ferme à un prix qu'il n'en a pas encore trouvé.

1°. Elle nuit au pays. Elle ruine les journaliers , elle ôte la concurrence. Dix petites métairies se disputoient les secours des aides qu'il falloit soudoyer. Leur rivalité préservoit ces malheureux

à ce mot : ils désignoient d'abord la culture faite avec des bœufs : mais depuis ils ne l'ont appliquée qu'à celle qui a des hommes pour instruments.

d'un despotisme auquel le besoin ne les livroit déjà que trop.

Mais dès qu'elles sont confondues dans une ferme immense, le directeur locataire de ce domaine devient l'arbitre du canton : il y donne la loi : il y distribue seul l'ouvrage : il dispose donc des prix de la main - d'œuvre ; & ce n'est peut-être pas une des moindres raisons qui ont empêché les salaires d'augmenter dans l'Artois, la Picardie, & dans toutes les provinces riches en moissons, où les grosses fermes sont assez communes.

Ensuite il occupe bien moins de monde. Les dix manants, dont il a pris la place, avoient besoin chacun d'un valet de charue : ils payoient un berger à deux ou à trois ; il leur falloit une servante de basse-cour. S'ils n'avoient pas de domestiques, c'est que leurs enfants leur en tenoient lieu. Ils faisoient vivre quarante personnes,

Aujourd'hui que c'est un seigneur qui leur succede , les objets de travaux réunis exigent moins de mains : trois , quatre charrues exécutent en moins de temps ce que beaucoup de bras ne terminoient qu'à peine en bien des jours. Il faut donc que le manouvrier , dont on n'a plus besoin , déserte ou périsse.

Les dix chaumieres qui logeoient chacun de ces colons séparés , avoient des granges , des étables , des dépendances , pauvres si l'on veut ; mais enfin il les falloit entretenir ; le maçon , le maréchal , le charpentier , le couvreur en chaume , une multitude d'ouvriers de toute espee subsistoient de ces petits gains réitérés ; ils consommoient , ils aidoient à la circulation de l'argent , ils accumuloient leur bénéfice , ils achetoient des demi-arpens de terre , ils vivoient avec leurs familles.

Mais depuis que tout s'est fondu dans le château couvert en thuiles , bâti en bonnes pierres de taille , où loge un gentilhomme à bail , les réparations deviennent rares , ou ils ne sont plus bons pour les faire. Ce sont les artistes de la ville qu'on envoie chercher. Ceux du village sont ruinés ; ils combattent contre la misère , s'ils ont quelque petit bien ; qu'ils en aient ou non , ils finissent par succomber , ou par aller s'établir ailleurs : & s'ils restent , l'influence destructive de la grosse ferme les ruine doublement.

Les petits propriétaires n'ont point de chevaux : ils faisoient labourer leurs petits champs à prix d'argent par les petits fermiers , pour qui ce bénéfice étoit une ressource. L'agriculteur économiste qui les remplace , dédaigne ce gain servile , ou il le refuse par une politique adroite. Les malheureux voyant leurs domaines menacés de

rester en friches , sont forcés de le supplier , à genoux , de vouloir bien s'en charger. Il ne veut les prendre qu'en les louant , & il ne leur en donne que le prix qu'il veut : autre maniere d'accélérer leur perte.

C'est ainsi qu'une grosse entreprise de culture dévaste en tout sens un pays entier. C'est la verge d'Aaron devenue serpent ; elle engloutit toutes les possessions voisines , sans en devenir elle-même beaucoup plus considérable , ni plus utile à l'état. Il s'en faut de beaucoup que le gouvernement gagne à cette magnificence imposante , qui substitue de vastes bâtimens bien blanchis , bien décorés , aux taudis enfumés qui les ont précédés.

D'abord , la ruine du pays est la sienne : mais ensuite , est-il vrai que l'opulence du nouveau fermier , de cet Hercule agriculteur qui entreprend à lui seul les travaux de dix familles ,

soit un bénéfice effectif ? Fait-il croître plus de denrées ? Tire-t-il davantage de la terre ? Non.

Il s'enrichit , il est vrai ; mais c'est précisément par ces épargnes dont je viens de parler. Il entretient moins d'hommes , moins de chevaux , moins d'ouvriers de toute espece. Sa récolte est certainement moindre que toutes les petites récoltes partielles dont elle est composée : mais il se l'assure avec moins de frais. Voilà en quoi consiste son gain ; & c'est , comme on l'a vu par ce que je viens de dire , une perte très réelle pour l'état.

D'un autre côté, il semble accroître la fortune des propriétaires : il ne marchandé point sur le prix ; il offre tout d'un coup généreusement un prix beaucoup au-dessus de celui que rendoit le colon , qu'il veut expulser. Attendez un peu : voyez quel sera le résultat de sa manœuvre.

ET DU BLE. 255

Il est vrai qu'il a augmenté vos revenus. Il a incorporé ensemble plusieurs petits domaines, dont les réparations vous ruinoient ; il vous a procuré un double bénéfice ; il a même poussé l'intelligence & l'attachement pour vous , jusqu'à vous engager à détruire toutes ces mesures difformes , ces terriers obscurs , où se cachotent les familles laborieuses dont il méditoit de s'assurer la place.

Vous démolissez , vous vendez les matériaux. Vous vous applaudissez d'une opération si bien conduite : & vous ne voyez pas que c'est une chaîne de plus dont il vous a chargé.

Ce manège réitéré plusieurs fois dans le canton , lui compose une immense & lucrative exploitation : mais aussi bientôt il ne craindra plus la concurrence. Ces métayers , ces anciens laboureurs chassés , malgré leurs larmes , de ce terrain qu'ils ont si

long temps fertilisé , changent d'état. Ils s'expatrient , ils périssent de misere. Quel est alors le sort du propriétaire , dont la crédulité les a perdus ? Il est à la discrétion de son généreux fermier. Ses bâtimens sont détruits : les familles capables de donner de l'alarme au tyran agricole , ne subsistent plus. Il regne avec empire sur tous les domaines qu'il a envahis. Le propriétaire , au bout d'un bail ou tout au plus de deux , est tout étonné de s'entendre demander des diminutions , & , bien plus , de se voir obligé de les accorder ; sa prospérité n'a été que passagere. Son revenu revient quelquefois au-dessous de ce qu'il étoit avant cette période , & il a encore la dépendance de plus.

Voilà l'effet infallible de ces gros ateliers en agriculture , tant vantés par les économistes. Quiconque a un peu parcouru les provinces , & sur-tout

celles où l'exploitation des terres à bled a prévalu sur toutes les autres , doit en avoir vu des exemples. Il n'y a point de propriétaire un peu instruit , un peu attentif , qui ne puisse aisément se convaincre de la vérité de ce que je dis.

Une grande preuve du danger de ces réunions indiscrettes , c'est la loi portée dans les Pays-Bas Autrichiens , pour les prévenir autant qu'il est possible. Dans cette province , les vrais principes de la culture sont bien connus : la prospérité , l'abondance dont on y jouit en sont de sûrs garants. On vient d'y rendre une ordonnance qui double les impositions pour tout fermier dont l'exploitation excède un certain nombre d'arpents. Cette loi infiniment sage est fondée sur les considérations que je viens d'exposer.

Une autre preuve de la même vérité , c'est ce qui vient de se passer en An-

gletere au sujet des manœuvres de ce genre. Voici ce qu'on lit dans le journal politique , du 10 Mars 1773.

« Depuis quelques années on avoit
» mis en usage dans le comté de
» Derby & dans plusieurs autres en-
» droits , un moyen de diminuer la
» taxe que chaque paroisse est obligée
» de payer pour l'entretien des pau-
» vres. On démolissoit toutes les chau-
» mieres où ils pouvoient se retirer ,
» mais on n'avoit pas prévu que c'étoit
» chasser en même temps les ouvriers
» & journaliers. Cette classe d'hommes
» étoit devenue si rare , que les fer-
» miers ont demandé aux propriétaires
» la permission de rebâir des chau-
» mieres à leurs propres dépens pour
» les engager à y revenir , à l'exclu-
» sion absolue des pauvres des districts
» voisins qui seront renvoyés , suivant
» une résolution prise dans les paroisses
» de ce comté » ,

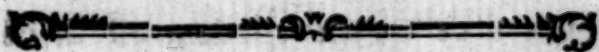
Ces exemples assurément ne sont pas favorables aux assertions des économistes ; mais *ils ne reconnoissent pas l'autorité en cette matiere.*

S'il falloit encore d'autres raisons pour combattre leurs illusions , elles se présenteroient en foule. Par exemple , quand les campagnes sont partagées en une multitude de petites métairies , de borderies , comme on dit en Saintonge , &c. il est difficile que le bled soit cher. Tous les bourgeois ont à-peu-près leurs provisions : le colon peu en état de garder son grain, ne tarde pas à porter au marché son superflu. Chaque fois qu'il a besoin d'argent , sa ressource est dans son grenier. La vente est donc toujours à-peu près proportionnée aux achats , & cette circulation précieuse n'est point sujette aux engorgements.

Mais dès qu'une province est affermée à sept ou huit hommes adroits ,

entreprenants, qui ont pour croupiers des millionnaires de Paris, ils sont les maîtres d'affamer les marchés, en cessant d'y porter : ils sont en état d'attendre l'occasion de vendre cher, & c'est cette attente qui la fait naître.





CHAPITRE XXII.

Qu'il n'est pas vrai que la culture ne prospere , comme le prétendent les économistes , que quand elle est exercée par des hommes riches.

ILs diront : il faut pourtant bien être riche pour donner à la culture la vigueur qui la rend fructueuse. Or un homme qui a de gros fonds ne les emploiera qu'à une entreprise considérable , & cethomme qui a de gros fonds est un être précieux pour l'état : plus il les augmente , plus il accroît la richesse commune , &c.

Je fais qu'il faut être riche pour exploiter un grand domaine , mais peu d'argent suffit pour un petit. Si j'ai une grosse malle à porter , il me faut

dra sans doute un fort de la halle ; mais si ce qu'elle contient est divisé en dix ou douze paquets , autant d'enfants me rendront le même service.

D'ailleurs est-il bien vrai que les fortunes immenses réunies sur une seule tête , soient si avantageuses au public ? Faut-il croire qu'en effet il n'y ait que les riches qui doivent être comptés pour quelque chose par la politique ? Ces colosses d'argent en tout genre ne sont-ils pas des fardeaux accablants pour un empire , au lieu d'être les ressorts de sa vivification ?

Je n'entends les économistes parler que d'augmenter les jouissances , d'accumuler les richesses : pleins d'une vénération très-peu philosophique pour quiconque a une grosse bourse , ils se mettent à genoux devant cet être fortuné ; ils ne se relevent que pour

prescrire au reste du monde de se soumettre à la même humiliation , pour soutenir que c'est le seul individu qui mérite des égards ; bientôt ils lui bâtissent dans leurs livres , des temples où ils l'érigeront en divinité , & ne rougiront pas de lui sacrifier le genre humain tout entier.

Vous direz que je vous calomnie ; que c'est au contraire le genre humain tout entier que vous voulez enrichir ; que vous prétendez que tout le monde soit opulent, heureux ; que tout le monde jouisse : & c'est en effet là le langage de vos livres. Il seroit très-édifiant , s'il ne portoit sur une supposition extravagante.

Dites moi , je le répète & on ne peut pas trop le redire , connoissez-vous un moyen de faire des riches , sans faire des pauvres en même temps ? Qu'est-ce que l'opulence ? N'est-ce pas

la disproportion qui se trouve entre celui qui a beaucoup , & celui qui n'a rien ? Or y a-t-il dans la nature un secret pour opérer ce partage en faveur du premier , sans dépouiller le second ? Le trésor de celui-là ne fera-t-il pas composé de tout ce qui sera retranché sur la propriété de celui-ci ?

La providence n'a destiné la terre qu'à fournir la subsistance au nombre d'êtres à-peu-près qu'elle y place. Tant qu'ils possèdent par indivis , il n'y a ni riches , ni pauvres ; c'est une communauté de privations , plutôt qu'une égalité de jouissances ; mais dès que le travail , l'industrie , tous les vices ou toutes les vertus de la société ont introduit l'usage des lots , des portes & des serrures , les richesses commencent , les privations se multiplient , & dans la suite elles ne peuvent
plus

plus s'accroître qu'en raison inverse les unes des autres.

Le superflu des Midas ne se forme que du nécessaire de beaucoup d'lrus : un de nos voluptueux Crésus ne peut pas augmenter le nombre de ses maîtresses que quelque honnête homme ne manque de femmes. Il ne peut pas se donner dans la capitale un nouveau carrosse , qu'il n'y ait quelque charrue de détruite dans la province.

Tel est le véritable *ordre naturel & essentiel des sociétés politiques* : ordre qui n'exigeoit pas , pour être établi , un si gros livre que celui de M. D. L. R. Lui & ses associés soutiennent que le merveilleux secret de la politique est de multiplier les jouissances : sans doute pour ceux qui jouissent : mais ceux dont les privations deviendront les parties intégrantes de cet amas de

bonheur prostitué à un autre , seront-ils fort heureux ?

Il n'y a ni livres , ni travaux humains , qui soient capables de créer des richesses , si ce n'est la philosophie rurale & ses calculs ; mais ce n'est point de ces trésors là qu'il s'agit ici. Ce que nous appellons opulence n'est dans le fait qu'un déplacement de possessions : vous aviez de l'argent : vous le portez à un marchand de draps , beaucoup d'autres font la même chose , & il se trouve au bout de 20 ans avoir une fortune , mais ce sont vos especes qu'il a accumulées. Il n'a rien produit du nouveau , il n'a rien mis dans le monde qui n'y existât pas.

La terre même en ce sens ne produit pas de véritables richesses. Elle ne fait que donner un moyen de faire pencher la balance du côté de la nation qui en tire le plus de productions.

Nos bleds , nos vins , nos eaux-de-vie , passé notre consommation journaliere , ns sont richesses qu'autant qu'il se trouve des peuples qui en sont dépourvus. Ces denrées ont d'autres propriétés qui leur sont personnelles , & qui ne méritent pas davantage ce nom glorieux, tant qu'elles languissent dans leurs mains sans usage : elles l'acquierent dès qu'elles en sortent pour y en faire rentrer d'autres qui effuyoient ailleurs le même dédain , & qui s'ennoblissent par la même révolution.

Cessez donc de nous éblouir de vos théories sans fin , de vos tableaux de dégradations, de restaurations, de vos longs raisonnemens sur l'agriculture , sur les jouissances , sur les richesses. Ce qui fait celle d'un peuple , c'est le besoin que les autres ont de ses productions en quelque genre que ce soit.

Si nous ne voulions plus de muscade & de girofle , les Hollandois dont le commerce de l'épicerie fait l'opulence , se trouveroient pauvres avec des magasins remplis. M. l'abbé Beaudeau nous a prouvé dans sa lettre apostolique de Grodno , que les Polonois , avec assez de bled pour nourrir trois ans toute la France , étoient cependant très-pauvres.

La richesse d'une nation consiste à avoir beaucoup de productions d'une nature propre à lui procurer par échange , ou par une vente directe , une grosse masse des propriétés des autres nations. Plus elle en accumule , plus elle sera opulente ; il en est de même des particuliers. En deux mots , la richesse n'est que le superflu qu'un individu entasse autour de lui ; & ce superflu , comme je l'ai dit , ne pouvant résulter que de la réunion de beaucoup de petites parts enlevées

à tous les autres , il est clair que le secret d'augmenter les richesses d'un peuple n'est que celui d'augmenter le nombre des malheureux. L'art de multiplier les jouissances est aussi celui de nécessiter les sacrifices.





CHAPITRE XXIII.

Du système des économistes en lui-même, & de la nature des preuves par lesquelles ils prétendent se justifier.

Qui croiroit que les inventeurs du système que nous venons de réfuter ont prétendu, & peut-être cru de bonne foi qu'il avoit l'évidence pour soutien. C'est elle qu'ils ont consenti à prendre pour juge. C'est à elle qu'ils en ont appelé de toutes les critiques qu'ils effuyoient. Se regardant comme consacrés à un ministère spécial, & à repandre de toutes leurs forces la propagation des mystères économiques; c'est l'évidence qu'ils ont osé donner comme la caution de leur apostolat.

A les entendre, c'est elle seule à

qui il faut s'en rapporter. C'est là le pivot universel de la société & le grand mobile du monde. L'évidence a une force à laquelle rien ne résiste. Pour rendre les devoirs sacrés à tous les hommes , pour leur faire sentir la distinction du juste & de l'injuste absolu , il n'est question que de leur tourner les yeux vers l'évidence. L'évidence fait les loix ; elle en rend l'équité sensible : l'évidence montre l'ordre , elle en fait voir l'utilité. Avec l'évidence il n'y a plus besoin sur la terre de législateur , de juges , de soldats , de bourreaux , & ce réformateur irréfragable existe dans leurs livres. Jamais peut-être il n'y a eu d'exemple plus sensible des surprises que l'enthousiasme peut faire éprouver à la raison.

Y a-t-il d'abord une évidence ? existe-t-il , peut-il exister chez des êtres doués du funeste privilege de

raisonner, une sensation, une manière d'être, qui mérite ce nom dans le sens que vous y attachez? Pour que l'évidence devînt la règle commune de toutes les actions des hommes, il faudroit qu'elle se fît sentir à tous les hommes sur les mêmes objets, dans le même temps, & de la même façon. Si par malheur ce qui est évident pour moi ne l'étoit pas pour mon voisin, pourroit-il prendre, pour règle de sa conduite, les raisons qui justifient la mienne?

Or, vous devez le savoir mieux que personne, il en est des esprits comme des yeux. L'horison intellectuel de chaque individu varie autant que l'horison matériel. Il n'y a dans le monde peut-être, ni deux vues, ni deux têtes qui aient la même mesure.

Si pourtant l'évidence est, je ne dis pas le seul moyen de conviction,

mais la seule regle de conduite que vous proposiez aux hommes , mais la seule regle de procéder , comment vous flattez-vous que ce procédé pourra jamais être uniforme & conséquent ? Chacun ne prétendra-t-il pas être en droit d'apprécier , d'après ses propres lumières , des principes pour lesquels vous ne lui demandez du respect , qu'autant qu'il en sera convaincu ? De tous ces examens partiels , ne résultera-t-il pas les plus étranges contradictions , les plus affreuses disputes , le plus épouvantable désordre ?

Je ne veux point faire un parallele odieux ; mais enfin , on peut comparer les choses , sans prétendre assimiler les hommes qui les ont produites. Que disoient en leur temps Luther & Calvin ? Ils brisoient les liens sacrés , dont la tradition & l'usage avoient chargé les peuples. Ils se sou-

levoient contre ces entraves antiques, fortifiées par le respect de plusieurs siècles. Ils réclamoient, comme vous, la raison & l'évidence, & l'ordre naturel & essentiel, qui ne permet point même à l'erreur autorisée, de prescrire contre la vérité. Ils annonçoient hautement, comme vous, la liberté la plus entière dans les opinions, & en cela du moins ils étoient conséquents. Mais qu'en arriva-t-il ?

Deux choses : l'une, que faute d'une force coercitive qui enchaînât les hommes éclairés par eux, & les contraignît de se borner à un seul sens, à une seule explication des mêmes mots. Le principe qui avoit illustré les fondateurs de la secte, devint nuisible à la secte même. Bientôt la réforme fut réformée ; Zuingle, Eco-lampade, & tant d'autres dédaignèrent le chemin récemment tracé, & s'en frayèrent un nouveau.

Le second inconvénient fut, que chacun d'eux, après avoir vu que la liberté lui avoit été utile, songea à l'ôter à ses successeurs. Après avoir développé des opinions, ils prétendirent avoir droit de prêcher des dogmes; & s'ils n'avoient point trop violemment abattu l'idole du despotisme spirituel, si dans leur première fureur ils ne l'avoient brisée en la précipitant de dessus ses autels, on les auroit bientôt vus en ramasser les morceaux, les ressouder avec adresse, en composer une nouvelle statue, qu'ils n'auroient pas tardé à réintégrer dans les sanctuaires, dont ils se feroient assurés exclusivement la desserte.

Mais pour leur malheur, ils avoient trop éclairé l'autorité laïque. Son premier soin avoit été de nettoyer l'aire des temples de ces débris sacrés; & quand ils les cherchèrent

pour les réunir, ils ne les trouverent plus.

Cette histoire est, en général, celle de toutes les sectes & de toutes les doctrines. Elle prouve combien l'évidence est insuffisante pour gouverner les hommes, pour tenir lieu de loix, ou pour en faire accepter. C'est une chose curieuse, que le chapitre de *l'ordre naturel & essentiel des sociétés politiques*, où cet objet est traité. Il ne faudroit pas d'autre preuve de la fausseté du systême.

L'auteur paroît voir évidemment tout ce qu'il dit, & il est très-évident qu'il n'y a que lui seul, ou les yeux modifiés, fascinés suivant les regles de la science, qui puissent le voir. Ainsi il n'y a pas un mot dans ce chapitre qui ne pût donner lieu à des discussions, & à des réfutations très-évidentes.

On n'y fait entrer en considéra-

tion , ni les passions qui influent avec tant de force sur la maniere d'envisager & d'apprécier les choses , ni les intérêts qui n'alterent , ne maîtrisent pas moins les jugemens , ni la différence de l'aptitude à saisir la vérité , ni le défaut des occasions ou des moyens de s'instruire , qui mettront nécessairement une prodigieuse inégalité dans les idées & dans la façon de voir de ceux qu'il s'agit de convaincre. La plus insuffisante , la plus obscure des définitions depuis celles d'Aristote , est appelée la production d'un génie créateur.

Pour prouver *la force irrésistible de l'évidence , l'empire absolu* que ce mobile despotique prend sur nous , on cite le respect universel qu'obtiennent les vérités géométriques ; comme s'il y avoit la moindre analogie entre les principes toujours variables , toujours incertains , toujours dépendants

du caprice & du hasard , qui forment ce qu'on appelle la politique , & ces axiomes constants , irréfragables , démontrés par le fait , qui composent la science du calcul.

Jamais homme n'a eu d'intérêt à nier que deux fois deux fassent quatre. S'il existoit un individu assez extravagant pour en douter , ou d'assez mauvaise foi pour feindre d'en douter , avec des jetons on confondroit matériellement son incrédulité. Mais en est-il donc de même des spéculations métaphysiques , d'après lesquelles les hommes gouvernent ou sont gouvernés ? Peut-on en dire autant de ces théories , ou abstraites , ou inconséquentes , toujours relatives à l'inclination de ceux qui les établissent , toujours approuvées par la portion d'êtres à qui elles sont favorables , toujours prosrites par ceux

dont elles restreignent les droits ou les prétentions ?

Sans doute , j'entends M. D. L. R. & je me soumets , quand il me dit que le carré de trois est neuf , & que le cube de ce nombre est vingt-sept : mais quand il vient m'assurer qu'il y a un ordre incréé , en vertu duquel une puissance qu'il appelle légale , m'ôtera , s'il lui plaît , tout ce que j'ai ; qu'elle ne courra d'autres risques en me vexant , que de violer cet ordre ; que ce n'est point à moi qu'elle manquera , mais au juste absolu ; & qu'en me présentant ces beaux théorèmes , il me dit qu'il faut croire , parce que rien n'est plus évident : alors je ne l'entends plus , & je me révolte.

Je veux bien supposer qu'il est persuadé , *qu'il a un discernement clair & distinct de la sensation qu'il éprouve , & qu'il tâche de faire passer en moi ;*

mais je n'en suis aucunement affecté. Je sens que si je discerne quelque chose clairement, c'est que son principe & sa preuve sont directement contraires à ma raison, au sentiment profond qui vit dans mon cœur, à cet instinct naturel, que la société même n'a pas détruit : instinct qui m'apprend que je ne dois donner rien pour rien ; que tous les établissemens faits par les hommes sont humains ; qu'ils doivent changer comme leurs auteurs ; & que s'il peut y en avoir d'invariables, ce sont uniquement ceux qui, mettant le plus grand nombre des êtres raisonnables dans une situation douce, réunissent par conséquent le plus grand nombre des suffrages en leur faveur. Voilà ce qui me paroît évident à moi : M. D. L. R. en jugera autrement, & ce sera une démonstration évidente de la fausseté de sa maxime.

En veut on une autre non moins sensible ? Il n'y a personne aujourd'hui en France qui n'ait les oreilles rebattues des éloges donnés au *tableau économique*. C'est l'elixir de la science. C'est un petit trésor portatif, qui est à l'ame ce que la thériaque est au corps. Quand la foi d'un *économiste* vacille, quand une défaillance subite le menace, qu'un vertige de réflexions le tourmente, une prise de *tableau* chasse les vapeurs du bon sens, raffermir les fibres du cerveau, & y ramene le profélite ébranlé à la confiance heureuse dans laquelle on apperçoit *évidemment* les choses comme il faut les voir. Un spécifique aussi actif doit sans doute porter avec lui un caractère de force & de vigueur, capable d'annoncer les effets qu'il opere. On en peut juger en jetant les yeux sur la copie fidelle de cet

enchiridion moderne qui se trouve ici deffous.

L'auteur l'a enfanté d'abord, à ce qu'on nous a appris, après de violents efforts. Cette production est sortie de son cerveau, comme Minerve de celui de Jupiter, toute armée. Cependant il l'a reprise, remaniée, étendue, modifiée, expliquée dans un petit volume. M. * * * est venu, qui l'a interprétée en deux volumes assez épais. M. de M. * * * est survenu qui l'a commentée à son tour en trois gros volumes, intitulés *philosophie rurale*. Pour peu que le siècle eût été favorable, & la circonstance heureuse, on auroit bientôt vu le *tableau* chargé d'annotations, & perdu dans des *in-folio* énormes, où les scholastes *économistes* auroient toujours prêché l'évidence & prodigué le galimathias.

Et voilà donc, Messieurs, ce que vous présentez gravement dans un

siècle éclairé, à la *France*, à l'*Europe*, comme un objet digne de leurs adorations? C'est-là, dites-vous, qu'est contenu tout le secret de l'économie politique; c'est là le manuel des princes & des sujets; c'est là qu'on apprend ce que la terre peut rendre, ce qu'une nation peut payer d'impôts, ce qu'elle a de richesses; enfin c'est l'archétype universel de la législation en tout genre, & le guide infailible de tout homme appelé à l'administration d'un grand empire.

Mais, dites-moi de bonne foi, connoissez-vous quelqu'un qui l'ait compris? Vous, doctes commentateurs, qui avez compilé de longues explications pour le développer, l'avez-vous sérieusement entendu? L'auteur lui-même fait-il bien ce qu'il a voulu dire par ces étages de chiffres, au moyen desquels la *reproduction nette* de proche en proche aboutit à *zero*,

emblème frappant du fruit que peuvent rapporter les recherches de quiconque auroit la patience de travailler à comprendre ce puérile amas de mots sans significations , & de lignes vuides de sens ?

Il faut bien enfin dire la vérité. Le bon sens n'a été que trop long temps outragé par la superstition minutieuse avec laquelle on a prodigué des hommages à ce monument étrange. Il est venu trois cents ans trop tard. S'il s'étoit produit au treizieme ou au quatorzieme siecle , il auroit pu trouver alors des protecteurs , & acquérir depuis une consistance qui l'auroit garanti des critiques : mais le hasarder au milieu du dix-huitieme siecle , à l'époque à laquelle *M. Dupont* est surpris qu'on ait osé offrir pour modele les administrations orientales , c'est avoir étrangement présumé de la bonhomie des contemporains , & de

l'effet des manœuvres qui devoient en assurer le succès.

Pour lui concilier une vénération plus respectueuse , pour lui communiquer un peu de cet heureux vernis d'antiquité qui lui manque , on l'a comparé avec affectation à *l'y-king* , à l'explication qu'a donnée *Confucius* des figures mystérieuses qui composent cette partie du code sacré des *Chinois*. J'avoue que jamais rien n'a tant ressemblé à la production du délire *Européen*, que la folie du commentaire *Asiatique*. Je le mets ici, comme l'autre , sous les yeux du lecteur , afin qu'on puisse les comparer. On voit que dans tous les deux les lignes jouent le principal rôle : dans l'un , à la vérité , elles sont transversales , & parallèles dans l'autre ; dans le premier elles sont ponctuées , & pleines dans le second. Du reste c'est absolument la même chose. Le docteur de

Peking a vu de la combinaison de ces lignes sortir le mystere de la formation des éléments , les principes les plus lumineux de la morale , comme le lettré de *Paris* a distingué entre ses petits points la régénération des empires , & le secret de leur prospérité ou de leur décadence.

Mais dans quel siecle sommes-nous donc , si une pareille absurdité , hasardée à mille ans & à mille lieues de nous , pouvoit donner de la consistence & des droits au vertige qui voudroit la retracer sous nos yeux ? Quoi ! une vieille extravagance *Chinoise* pourroit rendre respectable une extravagance *Européenne* moderne , qui n'auroit d'autre mérite que d'en approcher ? Eh ! mes compatriotes , François , philosophes , négociants , artistes , hommes de tout état , de tout âge , ne dégradez pas à ce point une faculté qui vous a été donnée

pour vous préserver précisément des prestiges de ce genre ! Jugez vous-mêmes , appréciez , d'après vos yeux & votre esprit , une piece qui n'est propre qu'à fatiguer les uns , autant qu'à révolter l'autre.

Si l'on s'obstine à l'escorter de cette compagne dépaylée , dont elle a imité l'idiome , au lieu du respect que l'on exige pour toutes deux au nom de l'étrangere , prodiguez-leur à toutes deux le juste mépris qu'elles méritent. Répondez que ce sont des enfants que l'on amuse avec des hiéroglyphes , & des fous que l'on touche avec des signes sans objets : mais quand on parle à des hommes raisonnables , il faut respecter la raison , & ne pas choquer le bon sens quand on veut leur donner une *sensation claire & distincte*.

Vous le voyez , Messieurs , il s'en faut bien que l'évidence se manifeste avec le même éclat à tous les cer-

veaux. M. D. L. R. dit joliment (1) qu'elle est le *repos de l'esprit*. Le tableau économique paroît en effet être le fruit d'un sommeil & d'un rêve, mais il ne me procure pas, ni à tous ceux qui penseront comme moi, la quiétude heureuse qu'il fait naître chez vous. Ce seul argument, entre mille autres, démontreroit l'insuffisance de vos adages & de votre merveilleux principe.

Il est clair que la seule variété des esprits, la seule différence des conceptions exclut ce que vous appelez l'évidence du rang des ressorts propres au gouvernement. Il lui faut une force coercitive, qui subjugué du moins les actions, si les volontés lui échappent. Il peut être aidé par l'exhortation qui persuade, mais il lui faut de plus une autorité sensible & mécanique qui subjugué.

(1) Ordre naturel, ci-après.

CHAPITRE XXIV.

De l'instruction. S'il est avantageux d'éclairer le peuple.

JE fais bien que vous répondrez à cette preuve accablante. Vous direz que vous convenez de l'inégalité des esprits, de la disproportion des têtes, mais que vous avez indiqué un moyen pour les mettre de niveau. C'est l'*instruction* dont vous vantez les avantages : vous la voulez indéfinie comme le commerce des bleds. Vous revenez sans cesse à cette proposition, qu'il faut *éclairer toujours le peuple*, & laisser une liberté absolue aux discussions.

D'abord, votre zèle pour cette liberté est un peu suspect. C'est un artifice commun à toutes les sectes

naissantes , de prêcher les avantages de la tolérance. La raison en est simple. En cela , c'est leur existence qu'elles défendent. La proscription des nouveautés entraîneroit la leur ; & c'est bien moins la liberté commune qu'elles réclament , que la permission particuliere de se développer. L'ont-elles obtenue ? elles changent bientôt de maximes : à peine affirmées , elles deviennent intolérantes & persécutrices.

Cet esprit chez vous a été prématuré. Il s'y montre avant même que vos dogmes aient acquis la solidité qui pourroit le justifier. Votre conduite dément trop votre langage ; de même que l'impossibilité de croire à ce que vous appelez l'évidence , détruit les inductions que vous en tirez , de même aussi votre procédé envers vos adversaires annonce combien vous croyez au fond la liberté dan-

gereuse & incompatible avec l'établissement d'aucun dogme, sur-tout du vôtre.

Mais quand vous ne seriez ici qu'inconséquents, & que vous solliciteriez de bonne foi une indépendance qui borneroit vos progrès, pouvez-vous réellement la croire utile? Vous dites que *l'évidence est à l'épreuve de l'examen* (1); vous assurez que la permission de discuter même les droits du souverain, rend les sujets plus soumis; qu'ils obéissent alors à la raison, &c. (2) Eh! ne sentez-vous pas que vous hasardez là le plus funeste peut-être de tous les principes; que vous mettez au jour un axiome capable de renverser tous les trônes, & de bouleverser tous les empires?

Y a-t-il un gouvernement qui s'ac-

(1) *Ordre naturel*, &c. pag. 49.

(2) *Ephémérides*, 1769, tome 6, p. 178.

corde en tout avec la raison ? Y en a-t-il un du moins qui puisse paroître pourvu de cet avantage à tous les individus qui y sont soumis ? La plus lumineuse instruction du monde adoucira-t-elle la charge des sujets , sur qui porte par essence tout le fardeau social ? Et engagera-t-elle ceux que la naissance , la protection ou l'adresse en ont dispensés , à en aller prendre sur eux une partie ?

Préviendra-t-elle d'ailleurs tous les abus ? Empêchera-t-elle un prince d'être foible , d'avoir des ministres avarés ou vindicatifs ? Suffira-t-elle pour obliger l'autorité à se resserrer d'elle-même dans ses bornes , & à ne jamais essayer de les franchir ?

A la moindre prévarication , ou à la première démarche innocente qui pourra être mal interprétée , si les sujets sont autorisés à en peser les motifs , & à en apprécier les effets ,

qu'en résultera-t-il ? De la faculté de sentir l'avantage des corrections , on passera sans intervalle à prétendre le droit de les exiger. Il s'élèvera des disputes entre l'autorité qui ne voudra , ou ne pourra pas tout d'un coup réformer les abus , & l'impatience des raisonneurs. Les délais paroîtront à ceux-ci d'autant plus injustes , que leur état sera plus violent. Bientôt viendront les ligue , les troubles , & enfin les révoltes , les guerres civiles.

Ouvrez nos fastes , & osez nier ce que j'avance. *François premier* fut le *pere des lettres*. Les hommes s'instruisirent sous son regne : ils apprirent , pour la première fois , à parler de pouvoir & de liberté. Celui de ses petits-fils fut ensanglanté : leur trône fut ébranlé violemment pour quelques paragraphes , dans lesquels ses prédécesseurs n'avoient jamais trouvé d'em-

barras. Sa postérité ne s'en seroit pas inquiétée davantage, si elle n'avoit appris de lui à les lire.

Henri VIII fut un prince savant, mais sa fermeté sauva à ses peuples le danger de l'impulsion fatale que ce goût auroit pu donner aux esprits. *Jacques premier*, prince mou, presque stupide, avec une sorte de génie mécanique pour l'érudition, ramena l'étude chez les *Anglois*; il estima la science, il en développa l'amour dans sa nation. Sous son fils, l'île entière ne fut qu'un champ de carnage, qui offrit enfin aux yeux de l'*Europe* étonnée, la plus étrange catastrophe dont l'histoire ait conservé le souvenir.

Vous me citerez la *Chine*, & le *Matre*, au tom. 3 des *Ephémérides* de 1767, pag. 33. Il avance, sous l'enveloppe mystique de la lettre A, que si le peuple Chinois est soumis, c'est qu'il est

fort instruit des devoirs réciproques du prince & des sujets. Cela n'est pas vrai. La soumission du peuple est due au bâton, & aux grands corps de gradués, à ces tribunaux judiciaires, composés de lettrés; liens plus accablants pour les peuples que le despotisme militaire; chaîne affreuse, dont le prince seul profite, & qui écrase toute la nation sous un joug d'autant plus terrible qu'il est légal, & qu'il n'y a point de remède.

Cet exemple n'attaque donc pas mon principe.

On pourroit en citer d'autres sans nombre pour l'appuyer. Ils ne seroient peut-être pas tous aussi funestes que ceux que l'on vient de voir, mais ils seroient aussi concluants. Soyez sûr que dès que chaque citoyen aura la prérogative de peser, dans son petit sanctuaire particulier, la conduite de ceux qui le gouver-

nent, d'exiger qu'on prenne pour principes de l'administration ceux qu'adoptera la raison, tout sera perdu.

Quelqu'espece de limites que vous vouliez donner à cette liberté, il ne sera jamais possible de l'empêcher de s'étendre jusqu'aux grands objets de la politique. D'un grain de bled, les spéculateurs en ce genre ne tardent pas à s'élever jusqu'au trône. Vous le prouvez bien sensiblement, vous qui, de la mouture, êtes tout d'un coup passés à l'examen des loix : vous qui, après avoir paru vous borner à peser dans la balance économique des épis & de la farine, y avez tout d'un coup voulu évaluer les sceptres, les couronnes, les vices & les vertus ! Mais enfin, je veux croire qu'on puisse donner un frein à cette avidité inquiète, & la forcer de se restreindre aux objets qu'on lui prescrit ; je

suppose que la liberté de l'instruction se bornera à faire pénétrer, dans les classes inférieures de la société, ce qu'il faut de lumières pour leur faire découvrir leurs devoirs, pour les engager à perfectionner les méthodes mécaniques qui font leur occupation & leur gagne-pain : quel avantage en résultera-t-il, & pour eux & pour nous ?

Voilà tous nos payfans qui savent lire & écrire ; voilà tous nos cultivateurs, comme aujourd'hui nos cochers brillants & nos laquais du bel air, absorbés dans l'examen d'une brochure, & transformés en beaux esprits contemplateurs. Croyez-vous que les travaux de nos campagnes en seront mieux faits ? Vous flattez-vous que des mains accoutumées au toucher doux des feuilles d'un livre & à la légèreté de ce fardeau, retourneront sans peine au poids accablant de la

houe, au maniement rude & pénible de la charrue ? Ces fumiers qu'il faut transporter, ces étables qu'il faut vider, ces bestiaux qu'il faut panser, ces voitures qu'il faut charger & décharger, ces champs qu'il faut retourner, semer, dépouiller avec les plus incroyables fatigues ; tous ces objets trop nécessaires, dont l'habitude & la grossièreté cachent le désagrément aux hommes matériels qui s'y dévouent, ne dégoûteront-ils pas, ne rebuteront-ils pas ces hommes spirituels, à qui vos livres auront fait une autre existence ?

Vous ferez des livres exprès pour eux : je le veux. Les curés Manceaux vous composeront de beaux petits catéchismes économiques, où il ne sera question que de labourage, de fumiers, de plantations ; rien de mieux. Mais quand vos campagnards auront lu ceux-là, où est votre certitude

qu'ils n'en voudront point lire d'autres? Si même ils n'en lisoient point, pourriez-vous dire qu'ils sont instruits? L'instruction ne consiste-t-elle pas dans la discussion du pour & du contre? S'ils étoient condamnés à ne jamais lire, à ne jamais étudier que vos systèmes, pourriez-vous croire que vous leur avez ouvert l'esprit? Seroit-ce faire autre chose que leur mettre un bandeau de plus? Une science bornée dans ses recherches, n'équivaut-elle pas à l'ignorance, ou n'est-elle pas encore pis?

Il faut donc vous attendre à les voir avides de contradictions, de disputes, cherchant au milieu de ces éclats ténébreux la vérité qui semble s'y cacher, & qui, pour comble de malheur, ne s'y rencontre guère? Mais le temps qu'ils donneront à ces spéculations sublimes, ne sera-t-il pas

perdu pour les occupations ordinaires ?

Croyez-moi, dans la société chacun a son rôle, auquel il doit exclusivement s'attacher. Le seul, le véritable désordre vient de la confusion tolérée dans cette importante partie de la politique. Il ne faut pas qu'un commis de bureau s'avise de vouloir dresser des patentes qu'il ne doit que copier. Il ne faut pas non plus qu'un homme dévoué, par son état & sa naissance, aux travaux utiles, mais fatiguants de la main, puisse donner trop d'effort aux facultés de son esprit.

Qui labourera son champ, tandis qu'il étudiera une meilleure manière de le labourer dans un livre ? Ses bras ne sont vigoureux & dociles qu'en raison de ce que sa tête est vuide, & son ame dans l'inaction. Le prône de son curé lui suffit. Toute espèce de lumière qui excédera

cette mesure , fera pour lui un germe de découragement ou de révolte, & pour la société un commencement de troubles.

L'exercice des vertus civiles n'y gagnera pas plus que la perfection des manœuvres champêtres. Malgré vos sublimes déclamations sur cet article , une triste expérience n'a que trop prouvé que les paysans les plus instruits étoient , en général , les plus querelleurs , les plus processifs.

Il y a peu de familles aisées dans les villages , où l'on n'ait l'ambition de mettre au college au moins un des enfans pour en faire un prêtre. On le destine à devenir curé : on se flatte qu'alors il sera utile à son pere , à sa mere , que la vieillesse aura mis hors d'état de continuer leur laborieuse profession ; qu'il aidera ses sœurs & les retirera chez lui , si elles n'ont pas

trouvé d'établissement. On l'appelle l'abbé avant qu'il ait la tonsure.

Ce qui en résulte, c'est qu'à peine M. l'abbé a-t-il quelques phrases de *Cicéron* dans la mémoire, qu'il se croit d'une nature supérieure à celle de ses frères, & par conséquent de tous les paysans de son hameau. Il devient le tyran & le fléau de sa famille. Il n'y paroît que pour prendre un ton d'autorité insultant, qui s'accroît avec ses études, & qui se change trop souvent, dans un âge plus avancé, en une dureté vraiment scandaleuse, en un mépris tout-à-fait criminel.

J'ai tant vu de ces exemples des funestes effets de l'éducation, que je la crois dangereuse en tout sens, du moins pour une certaine portion d'hommes. De même que je ne voudrois point d'un cocher ou d'un palfrenier qui connoîtroient *Racine* ou

Voltaire : de même aussi j'aurois soin d'ôter ma ferme à un laboureur qui auroit lu les *Ephémérides*.

Vous avez, sans y penser, donné vous-même des preuves de l'influence pernicieuse que peut avoir le développement des facultés intellectuelles dans l'espèce d'hommes chez qui elles doivent rester ou étouffées, ou du moins amorties. Vous citez, & avec éloge, au tome 8 de vos *Ephémérides citoyennes*, année 768, page 202, le trait d'un fermier qui trouve injuste une permission que le parlement lui accorde, & qui refuse de s'en prévaloir, parce que, dit-il, *le parlement n'a pas le pouvoir de le délier des engagements qu'il a contractés envers son maître*.

Si ce fermier n'est pas un être fantastique, si ce n'est pas un enfant de la cervelle échauffée du rédacteur de

vosre journal, savez-vous bien en bonne police le traitement qu'il méritoit? Il falloit le faire fesser publiquement, avec un bel écriteau, pour apprendre au public, & à lui, à ne pas vouloir être plus juste qu'un tribunal chargé de la dispensation de l'autorité suprême.

En *Asie* on n'y auroit pas manqué. Le *vizir Azem* ou l'*Athemadoulter* auroient rabaisé, par une bastonnade paternelle, ces bouillons d'une équité trop délicate. Ne voyez-vous pas que ce prétendu trait d'héroïsme n'en est un que de sédition? Si vosre scrupuleux fermier a pu se faire de sa conscience un petit tribunal privé, & y casser un arrêt du parlement tout à son avantage, comment croyez-vous donc qu'il auroit déclamé contre un jugement par lequel il auroit été condamné?

Croyez-moi, rien de trop : pour les trois quarts des hommes c'est assez de savoir obéir. Je conçois bien qu'il est de votre intérêt d'en faire des philosophes, & des philosophes *économistes*; mais, croyez-moi encore, de deux choses l'une, ou quand ils seroient instruits, les disciples quitteroient bientôt la beche & la charrue, pour disputer avec leurs *maîtres* sur la meilleure manière de semer le grain, de le conserver, de le moudre, & ensuite de gouverner ceux qui le sement, qui le conservent, qui le réduisent en farine ; ou les *maîtres* revenant aux seules vraies maximes de la politique, iroient arracher de tous les villages cette plante empoisonnée, qui rendroient furieux tous ceux qui en respireroient l'odeur; ils iroient dans les cabanes déchirer les livres dont ils les auroient remplies ; ils prêcheroient hautement à ces hommes devenus honteux de leur

306 DU PAIN ET DU BLED.

nudité pour avoir touché à l'arbre de vie , que des recherches plus profondes sont inutiles , & que l'évidence pour eux doit se réduire aux exhortations de leur pasteur.

F I N.



T A B L E

DES CHAPITRES.

- C**HAP. I. *DU PAIN. Combien il a peu d'hommes qui en fassent usage ,* 7
- C**HAP. II. *Que le pain est de toutes les productions la plus pénible à cultiver , à recueillir , à conserver. Combien le riz est préférable ,* 17
- C**HAP. III. *Que l'usage du pain est contraire à la liberté & à la population ,* 28
- C**HAP. IV. *Du commerce des bleds. Que ce n'est point à tort que ceux qui s'en mêlent sont odieux ,* 46
- C**HAP. V. *Que le commerce des bleds ne peut pas être dirigé d'après les mêmes règles que celui des autres denrées , & que la police a droit de faire quelquefois garnir les marchés , même par force ,* 54
- C**HAP. VI. *Que la violence par laquelle la police force*

*les propriétaires des grains à garnir les marchés ;
n'est ni contraire au droit naturel, ni nuisible par
ses effets ,* 68

CHAP. VII. *De la liberté dans le commerce des grains.
Qu'un de ses premiers effets nécessaires , de l'aveu
des économistes, est de produire la cherté. Etranges
variations de ces philosophes à ce sujet ,* 80

CHAP. VIII. *Que la cherté du pain ruine & tue les
journaliers ,* 94

CHAP. IX. *Raison qui rend la cherté du grain perni-
cieuse aux journaliers ; c'est que leur salaire n'aug-
mente pas avec le prix du pain ,* 108

CHAP. X. *Pourquoi , malgré la cherté , les salaires
n'ont pas augmenté. Reflexions sur les maux qu'a
produit la suppression de l'esclavage pour la partie
des hommes qui ne vit que du loyer de ses bras ,* 122

CHAP. XI. *Que la cherté du grain n'a pas enrichi le
cultivateur lui-même , & qu'elle ruine ainsi sans
fruit tous les ordres de l'état ,* 133

CHAP. XII. *Autre effet de la liberté du commerce
des grains non moins préjudiciable que la cherté.
Elle épuise le pays où on la tolère ,* 148

CHAP. XIII. *Réfutation du système qui suppose que*

DES CHAPITRES. 309

la liberté portera du grain par-tout & de proche en proche, 159

CHAP. XIV. *Que les éloges donnés à la liberté du commerce des grains, sont remplis de contradictions & d'exagérations inconcevables,* 170

CHAP. XV. *Pourquoi il y a des pays où la liberté & ses effets ne sont pas à craindre,* 183

CHAP. XVI. *Qu'il faut des réglemens pour restreindre la liberté du commerce des grains,* 196

CHAP. XVII. *Que pour qu'un empire soit dans le meilleur état possible, il faut que les subsistances y soient à bas prix & que ce prix y soit invariable. Raison qui rend cette po'itique sur-tout nécessaire aujourd'hui en Europe,* 205

CHAP. XVIII. *Ce que c'est que le bas prix des grains : qu'il ne nuit à rien & est favorable à tout,* 215

CHAP. XIX. *Réfutation d'une singulière méprise sur le sens du mot richesse, & sur la nature des objets auxquels il faut l'appliquer,* 223

CHAP. XX. *Des mercenaires. Cruelle méprise des économistes à leur égard,* 236

CHAP. XXI. *Que la petite culture est préférable à la grande. Qu'il n'y a rien de plus ruineux pour*

310 TABLE DES CHAPIT.

*l'état & la population, que la réunion de plusieurs
métairies en une seule ferme, 245*

CHAP. XXII. *Qu'il n'est pas vrai que la culture ne
prospère, comme le prétendent les économistes, que
quand elle est exercée par des hommes riches, 261*

CHAP. XXIII. *Du système des économistes en lui-
même, & de la nature des preuves par lesquelles
ils prétendent le justifier, 270*

CHAP. XXIV. *De l'instruction. S'il est avantageux
d'éclairer le peuple, 289*

Fin de la Table des Chapitres.